

PIERRE CORRARD

---

Le Journal  
d'une  
Femme du Monde

---



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

---

1902

*Tous droits réservés.*

# Le Journal d'une femme du monde

Pierre Corrad



P. Ollendorff, Paris, 1902

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

PIERRE CORRARD

---

Le Journal  
d'une  
Femme du Monde

---



PARIS  
SOCIÉTÉ D'ÉDITION LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
*Librairie Paul Ollendorff*  
50, CHAUSSEE D'ANTIN, 50  
1902

TABLE DES MATIÈRES

---

PREMIÈRE PÉRIODE. — La jeune Fille

DEUXIÈME PÉRIODE. — L'Épouse

TROISIÈME PÉRIODE. — L'Amante

QUATRIÈME PÉRIODE. — La Mère

ÉPILOGUE

# PREMIÈRE PÉRIODE

## LA JEUNE FILLE

*Clovers, 2 juin, 11 heures du soir.*

Vingt ans !

Le couvent où j'étais entrée à l'âge de dix ans vient de s'ouvrir devant moi pour me rendre à la liberté.

Me voici dans ce vieux château de Clovers qui me vit naître, dans cette chambre que j'ai déjà habitée. J'y retrouve tous les objets qui m'étaient familiers, depuis le petit lit de fer doré où je fus bercée par de si doux rêves, jusqu'à la pendule dont le tic-tac régulier rythma les plus belles heures de mon enfance.

Eh bien ! parmi tous ces chers souvenirs, chose étrange, mon cœur est triste et comme oppressé !

À quoi cela tient-il ?

C'est sans doute parce qu'une vie nouvelle, toute nouvelle, va commencer pour moi, et comme j'ignore ce qu'elle sera et qu'on me l'a toujours peinte pleine de dangers, j'ai peur, je tremble.

Toutefois, ce malaise indicible est adouci par la pensée que désormais je vivrai près de mes parents que j'adore. Eux aussi sont bien contents de me retrouver : à l'affection que j'ai pour eux, peut seule être comparée celle qu'ils ont pour moi. Aussi me suis-je souvent étonnée qu'ils eussent consenti à se séparer de moi et à m'enfermer dans un couvent. Est-ce le désir de me donner une éducation soignée qui les a fait agir ainsi ? Non : les de Rieux ont gardé près d'eux leur fille Jacqueline, qui fut ma compagne

d'enfance, et l'ont confiée à des gouvernantes et à des institutrices particulières.

Ce n'est pas que le couvent ait été bien triste pour moi. Oh ! non : d'une nature peu exigeante, je m'accoutumai vite à ce nouveau genre de vie. Au reste, les bonnes sœurs m'ont toujours beaucoup aimée. Je faisais avec

. mes parents, pendant les vacances, un petit voyage et, dans le courant de l'année, ma mère me venait, une fois par mois, rendre visite au parloir. Mais comme j'expiais chèrement ces quelques instants de félicité ! Elle pleurait toujours, ma pauvre maman, quand sonnait l'heure de la séparation, et je lui disais alors, en la câlinant :

— Ma petite mère chérie, puisque cela vous fait de la peine de me laisser ici, et puisque cela m'en fait encore plus de ne pas vous suivre, pourquoi donc ne m'emmenez-vous pas ? Je travaillerais aussi bien à la maison et même certainement mieux, puisque cela serait sous la direction de la plus aimable maîtresse qu'une petite fille puisse désirer.

Hélas Ces paroles n'avaient d'autre effet que de redoubler les pleurs de ma chère maman, qui me répondait toujours en me couvrant de baisers :

— Ma pauvre mignonne, si c'était possible, il y a longtemps que cela serait déjà fait !... Mais tu apprendras, trop tôt malheureusement, que dans la vie, il y a des choses que l'on voudrait et que l'on ne peut pas faire.

— Si c'était possible ! — J'avais beau chercher la raison de cette impossibilité, elle échappait à ma curiosité, et le respect profond que j'ai toujours eu pour ma mère m'empêchait de lui demander une explication.

Mais ce qui me frappait encore davantage dans cette réponse qui revenait continuellement sur les lèvres de ma mère, c'était le ton sur lequel elle était faite et cette prédiction énigmatique de futures contrariétés.

Il m'était de toute évidence que maman, pour me parler ainsi, devait les avoir éprouvées, ces contrariétés. Et cependant, elle est de tempérament très gai, d'humeur enjouée, encline au plaisir, et autour d'elle tout me paraît lui sourire.

Alors, mon petit cerveau a commencé à travailler, mon imagination s'est mise en campagne et j'ai trouvé une explication qui peut être inexacte, mais

qui a du moins l'avantage de satisfaire toute ma curiosité : je crois savoir maintenant la raison pour laquelle mes parents ne m'ont pas élevée près d'eux et je devine aussi les contrariétés de la vie auxquelles ma mère fait allusion.

Nous avons dû être très riches. Je me souviens qu'une bonne me disait, quand j'étais toute petite :

— Mademoiselle Raymonde, votre papa a plus de pièces d'or que personne au monde n'en a jamais eu !

Et comme je demandais naïvement :

— Combien ?

Elle ne manquait jamais de me répondre :

— Autant que de petits cailloux dans les allées du parc.

Et le fait est que les apparences confirmaient, pour un esprit de baby, les affirmations de ma bonne.

On donnait des fêtes merveilleuses, des diners splendides, et toutes les dames, durant la courte apparition que je faisais au salon, me prenaient sur leurs genoux, s'extasiaient sur la beauté de ma chevelure, la clarté de mes yeux, la finesse de mon sourire, la gentillesse de mon petit pied, et me disaient en me couvrant de chatteries :

— Est-elle assez mignonne, notre petite princesse : on peut bien l'appeler ainsi, puisque son papa fait les choses comme un roi !...

Et j'avoue que j'étais très fière d'avoir un papa que l'on pût comparer à un roi.

Mon enfance s'écoula donc dans une sorte de féerie et les contes merveilleux où je lisais que des seigneurs possédaient de grands coffres remplis de diamants et de pierres précieuses, me paraissaient très vraisemblables, puisque mon papa avait bien, lui, autant de pièces d'or que les allées du parc de petits cailloux.

Or, un jour — le souvenir m'en est resté vivace dans la mémoire — papa reçut à table, au milieu du déjeuner, une dépêche ; il la lut longuement, bien qu'elle ne comptât que quelques mots ; son visage s'altéra tout d'un coup ; il froissa fébrilement le papier bleu, le lut et le relut encore, puis le passa,

sans mot dire, à maman, dont le front, toujours si pur, s'assombrit. Le repas s'acheva dans un silence glacial. Le lendemain, on me mettait au couvent.

Les fêtes s'espacèrent alors au château de Clovers, bien qu'il demeurât toujours le centre le plus aristocratiquement fréquenté de la région : elles ne tardèrent pas à s'évanouir tout à fait.

Mais n'est-ce pas un gros péché que je commets, en cherchant à pénétrer des secrets qui ne me regardent pas ? N'est-ce pas manquer de respect envers ceux à qui je dois tout et qui sont si bons pour moi ?

Donc, me voici dans ma chambre de petite fille. Je poursuis ma revue : de la table où j'écris, à la lumière de la lampe, j'aperçois, accroché à droite de la cheminée et monté sur écusson, le pied du cerf qui fut pris dans l'étang de Beaulieu, près de Clovers, le 25 novembre 18.., anniversaire de ma naissance. On lit, gravée en lettres ronges sur une petite plaque de nickel, cette dédicace :

*« À ma petite Princesse*

*« Raymonde de Clovers.*

*« 25 novembre 18.. »*

L'animal avait été servi par mon oncle, le comte de Beauvoisy, qui m'offrit le pied. J'avais huit ans. Le soir, il y eut au château un grand dîner que je présidai. J'avais une robe rose : j'y fis même une tache de vin.

Comme c'est déjà loin !... douze ans.

La nuit est belle : j'ai ouvert la fenêtre. À la lueur blanche qui tombe des étoiles, je reconnais les gros massifs d'arbres : dispersés çà et là, ils me font l'effet de grands animaux noirs, accroupis. Au milieu de la pelouse se dresse une masse confuse, qui doit être le sapin sous lequel je faisais goûter mes poupées, et plus loin, à travers les saules et les peupliers, miroite l'eau du petit étang solitaire, où chaque nuit, au clair de lune, viennent se désaltérer les biches et les chevrettes.

Avec le parfum fade des vieux tilleuls qui entourent le château, il me vient comme une lassitude qui me pénètre l'âme et l'engourdit.



Est-ce ce malaise étrange, vague, sans objet ni cause connus, et que je n'avais encore jamais éprouvé, qu'on appelle la mélancolie ?

Mais pourquoi serais-je mélancolique ?

N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ?

Ah ! c'est que l'inconnu qui s'ouvre devant moi, dans lequel je vais entrer et me mouvoir désormais, me fait peur !

Craintes frivoles ou pressentiments, je ne sais !

Quoiqu'il en soit, cette peur subite, il n'est pas étonnant que je l'éprouve, moi qui jusqu'à ce jour n'ai entrevu la vie qu'à la lueur indécise des cierges, à travers la fumée troublante des encens.

Les sœurs nous entretenaient sans cesse des souffrances qu'on endure plus tard. Quand on leur objectait les joies du monde, un sourire d'incrédulité se posait sur leurs lèvres, doucement ironique chez celles qui n'ont jamais connu le monde, amer et désenchanté chez les autres, étrange et séduisant chez toutes.

Et puis, ne sont-elles pas faites pour troubler les sérénités les plus confiantes, les peintures de la vie dans les sermons ? Quelles images !... Tantôt, c'est un sentier tout embroussaillé de ronces et d'épines et tantôt un calvaire dont la pente aride est rougie par le sang de ceux qui l'ont péniblement gravi.

Je me rappelle les dernières paroles que m'a dites la supérieure en se séparant de moi :

— Ma fille, souvenez-vous toujours, dans les chagrins et les épreuves qui sont le lot commun, qui seront le vôtre peut-être, souvenez-vous, ma fille, des pieux conseils que vous avez reçus durant votre jeunesse. Levez les regards vers le ciel et priez : la prière est la plus forte et la plus douce des consolations que Dieu a ménagées aux hommes.

Me voici au seuil de cette vie, à ce point que je ne croyais devoir jamais atteindre, tant j'avais fait mienne l'existence que je menais au couvent, me voici dans l'attente de ces souffrances dont on nous parle toujours et d'une façon si positive qu'on les dirait fatales.

Et dans l'angoisse qui m'étreint, je ne puis m'empêcher de jeter ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu !... Mais quelles sont donc ces souffrances dont on

nous parle toujours sans les nommer jamais ?... Qu'est-ce que la vie ? L'heure est-elle venue de souffrir ?... Et pourquoi souffrir ?... »

Jusqu'à ce jour une ligne régulière de conduite m'était tracée que je n'avais qu'à suivre. L'emploi de mes journées, jusqu'en leurs moindres détails, était fixé d'avance. Je ne pouvais m'égarer, je n'avais qu'à marcher. Et je trouvais douce, si douce que je la regrette, cette sécurité continuelle dans laquelle je vivais.

Aujourd'hui, plus de guide !

Plus de chemin tracé !

Je suis comme un naufragé, abandonné sur une barque, en pleine mer, seul, sans notions spéciales et sans boussole. La mer est calme, aucun danger ne paraît imminent, et cependant que faire, où aller ?...

Mon passé fut paisible, ordonné, pieux. Quel sera mon avenir ?

*Clovers, 3 juin.*

Quand je me suis réveillée ce matin, j'ai ressenti une joie paisible. Le malaise que j'avais éprouvé hier soir avait tout à fait disparu. J'étais heureuse de me retrouver chez moi, dans ma chambre, dans mon lit.

Autour de moi tout semblait me sourire et me souhaiter la bienvenue, et les moindres objets m'apparaissaient comme de vieux amis qui sont contents de vous revoir et qu'on est content de retrouver.

Alors, m'abandonnant à cette impression d'ivresse qui m'envahissait toute, j'allais me renfoncer frileusement sous les chaudes couvertures, tirer jusqu'à mon menton le couvre-pieds de soie rose, quand je me suis aperçue que le soleil frappait à mes carreaux : j'aurais eu mauvaise grâce à ne lui pas répondre. Aussi, comme si la cloche du couvent avait tout à coup tinté à mes oreilles, d'un bond je me suis élancée hors du lit et j'ai couru à la fenêtre.

Du revers de la main, j'ai effacé la buée qui troublait les vitres et m'empêchait de voir. La rosée du matin avait recouvert les pelouses d'un

frêle réseau de perles humides qui étincelaient au soleil. Ce spectacle enchantait ma vue et ma joie fut parfaite lorsque, après un rapide coup d'œil, je me fus assurée que rien n'avait été changé à mon cher Clovers : on aperçoit toujours, émergeant d'un fouillis d'arbres, le clocher du village ; il n'est ni plus, ni moins de travers qu'autrefois. Les arbres eux-mêmes, qu'en arrivant hier je n'avais pu distinguer dans la brume du soir, sont bien tous à leur place, et mon fameux sapin, qui joua dans mon enfance un rôle si important, est bien là, devant ma chambre, et dresse immuablement vers le ciel limpide sa vieille bonne grosse tête verte.

Je me suis habillée à la hâte, comme au couvent. J'ai revêtu, pour la dernière fois peut-être, mon uniforme de drap gris.

Pauvre petit uniforme, si terne et si simplet !... Tu n'es pas très élégant, tu ne l'es même pas du tout !... Cela n'empêche que tu m'es cher et ce ne sera pas sans émotion et sans regret que je te quitterai, car, avec toi, c'est tout un lambeau de ma vie qui s'en ira.

Cette petite oraison funèbre terminée, m'étant couvert la tête d'un capulet, je suis sortie de ma chambre.

Ma première pensée fut de courir embrasser ma mère. Je m'apprêtais à frapper à sa porte, quand une femme de chambre, qui m'était inconnue et qui passait au même moment, m'arrêta :

— Vous n'y pensez pas, Mademoiselle !

Je ne savais ce qu'elle voulait dire.

Elle reprit :

— Réveiller Madame à cette heure !

Et comme je lui faisais poliment remarquer qu'il était huit heures et demie, elle m'a répondu :

— Madame la marquise ne souffre pas qu'on la réveille avant dix heures.

Madame la marquise !... Pourquoi pas tout simplement madame votre mère ? Suis-je donc une étrangère ici ? Et y a-t-il des heures pour embrasser sa mère ?

C'est peut-être sottise de ma part ou susceptibilité trop vive, ce petit rien m'a fait froid au cœur, et la joie qui l'inondait s'est immédiatement glacée. Je n'aime pas cette fille.

Toute triste, je me suis éloignée. J'ai descendu le grand escalier de marbre blanc, sur la pointe des pieds, pour ne réveiller personne. J'ai remarqué que les tapisseries qui ornaient les murailles et qui, disait-on, étaient d'une très grande valeur, avaient été enlevées. Peut-être les répare-t-on : quelques-unes, en effet, avaient été endommagées et je me souviens que le pied d'un Hercule, qui assommait une grosse bête, était même tout à fait déchiré.

En ouvrant la porte qui donne sur la terrasse, un souffle d'air frais m'est arrivé en plein visage. Cette caresse un peu brutale, mais délicieuse, m'a tirée de mon engourdissement et de ma tristesse. De nouveau, tout à coup et sans savoir pourquoi, à la vue des corbeilles de fleurs où éclatait la pourpre des géraniums, devant le ciel bleu, tout uni, sans un nuage, sans une ride, aux chants des oiseaux, je me suis trouvée heureuse, très heureuse, et la vie m'est apparue, éblouissante, dans un rayon de soleil.

Cette sensibilité ridicule aux moindres variations du temps et de la température, qui me rend morose quand il pleut, et toute joyeuse dès qu'il fait beau, m'avait valu d'une vieille bonne sœur tourière cet original surnom : le petit baromètre.

Je me suis donc élancée, le cœur en fête, avide de respirer le bon air et pressée de revoir chacun des endroits où j'ai laissé quelque souvenir endormi : je savais bien ne pouvoir pas terminer aujourd'hui ce pèlerinage, mais je tenais à Je commencer tout de suite.

Ma première visite fut pour les écuries qui se trouvent, cachées sous un bouquet de verdure, derrière le château. Elles sont très belles et très spacieuses ; elles ont été construites par mon père ; quoique à cette époque je fusse toute petite, je me le rappelle fort bien, parce que je dérobaux aux ouvriers des briques pour construire une maison à mes poupées, toujours sous le grand sapin, mon endroit de prédilection, et qui abrita, pour ainsi dire, toute l'histoire de mon enfance.

Je suis entrée.

Oh quelle tristesse m'a saisie !

Que de vides !... Que de stalles, que de box déserts !...

Ce n'est plus comme autrefois, alors qu'une armée de lads et de garçons d'écurie courait, criait, jurait, parmi les hennissements et les piaffements

des chevaux.

Il y a bien encore au-dessus de chaque râtelier de petites plaques de cuivre sur lesquelles se détachent des noms de chevaux, mais ceux qui portaient ces noms, dont quelques-uns furent fameux, n'y sont plus. Avec ses grands frères lui aussi s'en est allé mon petit poney favori sur lequel je faisais tous les matins le tour du parc.

Dans un coin, un cheval bai mange mélancoliquement sa bottelée de foin. Deux autres, qui me paraissent de fort jolies bêtes, occupent les places d'honneur, et tout seul, humble solitaire, perdu dans un vaste box, Fricot, l'âne du jardinier, Fricot, le compagnon de mon enfance, le bon Fricot somnole. Pauvre bourriquot, il a mon âge : je suis très jeune, il est très vieux ; j'entre dans la vie, il est bien près d'en sortir ! Autrefois, on lui mettait de beaux harnais jaunes, un collier avec des grelots et deux pompons écarlates aux oreilles : on l'attelait à une petite charrette et on le livrait, ainsi harnaché, à toute une bande de petits sans-cœur, dont Jacqueline et moi n'étions pas assurément les moins enragés !... Ce qu'elle a dû souffrir, la pauvre bête ! Elle a bien gagné son repos et c'est peut-être tout cet affreux passé que le vieil animal rumine placidement dans sa tête en mâchonnant sa paille.

Je lui ai donné une tape d'amitié et je suis sortie.

Mais alors la tristesse qui m'avait quittée, de nouveau m'a envahie.

Et tout un essaim de souvenirs auxquels je n'avais d'abord prêté qu'une attention superficielle, se mit à tourbillonner dans mon esprit. Toutes ces fêtes que donnaient autrefois mes parents au château de Clovers, toutes ces chasses splendides dont le récit m'était conté, tous ces dîners merveilleux dont je ne voyais jamais la fin, toutes ces réceptions que je ne faisais qu'entrevoir, tout cela, contraste frappant avec le sombre présent, repassa devant mes yeux, rêve vécu, en une apothéose de lumières, d'ors et de fanfares.

Quand je sortis de mes réflexions, je me trouvais dans une allée tapissée de mousse, qui s'enfonçait sous un berceau de verdure. Bien que je ne fisse pas de bruit en marchant, à droite et à gauche, dans les fourrés, partaient de petits oiseaux effarouchés, des merles et des grives. Un écureuil, qui jouait sur l'herbe, sa queue fauve relevée en panache, se dressa sur son séant

quand il m'aperçut, découvrit son gilet blanc, s'élança sur un sapin et disparut en gloussant dans la ramure épaisse.

Tous ces animaux qu'un rien effarouchait étaient donc habitués à la solitude, au calme. Je me mis à le croire et sans doute cela flatta ma mélancolie, car tout de suite je pris en affection cette allée solitaire et ses craintifs habitants.

Je décidai d'y revenir souvent.

*Clovers, 10 juin.*

S'il est bon de beaucoup observer, il est dangereux de trop conclure : je l'eusse ignoré que je viendrais de l'apprendre.

Oui, je me suis trompée, trompée du tout au tout, et je le reconnais d'autant plus volontiers que cela me cause une grande joie.

S'il y a maintenant moins de chevaux dans les écuries, de voitures dans les remises, c'est tout simplement un effet du hasard, ou plus précisément de la volonté de Monsieur mon Père.

Et dire que je me voyais déjà dans une petite chaumière, préparant la soupe, ou bien, pieds nus, en haillons, faisant paître notre vache sur la lisière des chemins, en tricotant des bas.

Suis-je assez ridicule !

Comme elle avait raison la bonne sœur qui me disait :

— Ma petite Raymonde, vous êtes bien gentille ; vous avez beaucoup de qualités, mais vous avez un grand défaut : vous écoutez trop votre imagination.

Je lâcherai à l'avenir de lui rogner le bout des ailes.

Pour l'instant, je suis rassurée.

J'avais si peur qu'il ne fût survenu quelque embarras d'argent à ma famille : ma pauvre maman surtout en aurait bien souffert, elle aime tant le luxe ! Et ce n'est pas sa faute : le tour d'esprit tient en grande partie à l'éducation que l'on a reçue. Ainsi, moi, je sais bien qu'une vie très

modeste ne m'effrayerait pas parce que, toute jeune, on m'apprit à mettre en œuvre les ressources inestimables que nous recélons tous, en nous, qui s'y trouvent à l'état latent et qu'il suffit de savoir utiliser. Et puis, au sein même du plus extrême dénuement, mon imagination ne me resterait-elle pas ? N'en déplaise aux bonnes sœurs, et le cas échéant, je lui raccommoderais les ailes, lui rendrais toute liberté, et à défaut des châteaux de mon père, j'en bâtirais bien vite en Espagne.

Grâce à Dieu nous n'en sommes pas là. La vie renait à Clovers, magnifique comme autrefois. Nous recevons presque tous les jours. Une chose seule m'intrigue encore aujourd'hui et c'est précisément ce changement subit qui s'est produit, comme un coup de théâtre, au lendemain même de mon arrivée. Singulière coïncidence.

Bon ! Voilà que la petite folle que je suis se remet en campagne ! Il me faut absolument voir du mystérieux partout. Ne serais-je pas romanesque ?

Hier soir, il y avait à dîner une vingtaine de personnes et cependant les châtelains des environs sont encore à Paris pour la plupart. On a dansé, et je me suis aperçue que je dansais très mal, ce qui m'a fort attristée.

### *Clovers, 12 juin.*

Naturellement j'ai renoué relation avec Jacqueline de Rieux, et comme le château de ses parents est à moins de trois kilomètres de Clovers, nous sommes constamment l'une chez l'autre.

Elle a beaucoup changé, physiquement à son avantage : de boulotte, lourde et maladroite, elle est devenue élancée, svelte et gracieuse. Son visage est régulier, d'un profil simple, à l'antique ; sa chevelure est abondante, ses yeux grands, noirs, ombragés par de longs cils qui en adoucissent l'éclat, ses lèvres minces et bien dessinées, et je n'ai jamais vu d'aussi petites mains que les siennes, ni d'aussi jolies. Elle est très élégante, trop élégante pour une jeune fille. Hier soir, elle portait au cou un collier de perles fines et nombre de bijoux sur sa robe. Cela m'a surprise ; à mon avis tant de luxe ne sied pas à une jeune personne de son âge.

Somme toute, ce n'est là qu'une erreur de goût ou de convenance, fâcheuse mais très excusable. Ce qui est bien autrement grave, ce qui m'a choquée, j'allais dire scandalisée, bien que je ne me sache pas prude, ce sont le genre, les manières, le ton et le langage qu'elle a adoptés.

Je me suis laissé dire que tout cela est fort bien. Aujourd'hui, paraît-il, les femmes n'ont rien plus à cœur que d'égaliser les hommes, et pour commencer elles en prennent tous les défauts. Elles se « masculinisent » tant qu'elles peuvent et appellent cela du « féminisme ».

Adeptes ferventes de cette nouvelle école, Jacqueline de Rieux raisonne, pense, parle, mange et marche comme un homme. Peut-être la société d'un frère, au parler trop libre, aux manières débraillées, n'a-t-elle pas été sans quelque influence sur l'éducation déplorable de cette pauvre Jacqueline. En outre, de mauvaises lectures lui ont faussé l'esprit et ont éveillé en elle des désirs malsains. Enfin les approbations, les flatteries d'un monde indulgent et facile, qu'amuse toujours la verve et l'entrain immodérés d'une jeune fille, et qui, n'ayant pas charge d'âme, ne demande qu'à rire, ont achevé de la gâter. Elle est sans cesse entourée d'une cour de jeunes gens désœuvrés qui l'encouragent et la gouvernent.

Grisée par tant de succès, elle laisse échapper parfois, sans broncher, les mots les plus osés, qu'elle ne comprend pas toujours très bien, ce qui est sa meilleure excuse. Et tous ses courtisans de s'écrier en chœur à chaque énormité : « Est-elle assez gentille, cette petite Jacqueline !... En a-t-elle de l'esprit ! »

Je me rappellerai toujours notre première rencontre et les propos qu'elle me tint. Après s'être jetée dans mes bras, m'avoir follement embrassée, m'avoir mangée de caresses :

— Comme je suis heureuse, ma petite Raymonde chérie, comme je suis heureuse de te revoir ! s'exclama-t-elle. Tu dois être joliment contente d'avoir lâché ton couvent !... Es-tu pour quelque temps à Clovers ? Nous, nous partons bientôt pour Paris, nous y resterons une quinzaine. Viens-tu avec nous ?

— Tu es bien aimable, ma chère Jacqueline, mais donne-moi le temps de respirer le bon air de Clovers. Je suis si contente d'être à la campagne !



— Quel type tu fais !... Genre Watteau, quoi ! Des bergers, des bergères, quelques moutons et beaucoup d'herbe !... Seulement, ma pauvre chérie, tu oublies que les Watteau n'ont jamais existé que dans les salons !... Et puis, c'est vieux ! Si tu en es encore là, Raymonde, nous risquons de ne jamais nous rencontrer, ou les rencontres seront brèves, parce que, moi, tes paysages, tu sais, je ne les traverse qu'en automobile !... Et dame ! quand on fait du soixante, on ne distingue pas toujours très bien les gens qu'on croise !

— J'espère cependant, Jacqueline, que si l'automobile te laisse quelques minutes de loisir, tu les voudras bien consacrer à celle qui fut ta camarade d'enfance et qui désire être ta meilleure amie.

— Tu parles comme un ange !... Et puis, comme c'est tourné, ça !... Je t'embrasse et je t'emmène à Paris !

— Non, Jacqueline, je te remercie. Mes parents...

— La famille, c'est vrai, j'oubliais. Et cependant, quand je t'aurai tout dit, tu ne me refuseras plus. Écoute, mais garde un profond silence sur tout ce que je vais te dire. Allons bon ! voilà que je fais un drame pour l'Ambigu !... Ma petite Raymonde, je vais me marier. Tu ris ? C'est sérieux, tout ce qu'il y a de plus sérieux. Seulement, tu comprends, les mariages ; c'est comme le bœuf à la mode !

— ?...

— Faut que ça mijote ! Alors, on n'en parle pas encore. Ce qui n'empêche pas que c'est une affaire entendue, tellement entendue que je pars dans trois jours à Paris pour commander mon trousseau. Et voilà pourquoi tu ne peux pas ne pas m'accompagner : ton goût est exquis, tu me le prêteras, le mien est détestable. Oh ! et puis, on ne fera pas que du trousseau : on s'amusera un peu. À cette époque, Paris est charmant et la campagne est mortelle.

— Et qui épouses-tu, sans indiscretion ?

— Indiscretion ? T'es bête ! Oh ! laisse-moi te raconter comment s'est fait mon mariage ! C'est roulant !

— Dans le siècle des automobiles...

— De l'esprit ? Prends garde ! Il n'y a rien de tel pour vous endormir les méninges ! Donc, voici : La scène se passe au mois de novembre. Décor : de grands bois, des chiens qui donnent, des chevaux qui galopent, des habits rouges, quelques uniformes, tu as deviné : une chasse. On me présente un jeune homme très chic, le comte Roger de Clarence. J'ai tout de suite remarqué que sa bête était parfaite, très bien mise, et... superbement montée, oh ! mais là, superbement ! Je ne sais comment cela se fait, nous nous trouvons galoper toute la journée ensemble, seuls.

— Seuls ?

— Quand je dis seuls, j'étais bien pour ma part escortée de mon Mentor, mon vieil oncle de Saint-Fargès, mais il est sourd comme un pot, myope comme une taupe et toujours trop occupé à éviter les troncs d'arbre et les cailloux pour s'occuper d'autre chose. Naturellement, M. de Clarence et moi, nous causons — tu penses, une journée — Ce que nous nous disons ? Mon Dieu, des choses insignifiantes et bien anodines, mais ça ne fait rien, je lui plais, il me plaît. Rideau. Le premier acte est fini.

— Tu as le génie de la narration.

— Tu trouves ? Ça n'est toujours pas moi qui suis allée le chercher. Je continue. Le second acte se passe dans le cabinet de mon père, à Paris, un soir, après dîner. Papa marche de long en large, maman est assise dans un grand fauteuil, accablée ; la lampe file. J'attends. Que va-t-il se passer ? Quelque chose de grave, c'est sûr. Je prends un air de circonstance et je fixe obstinément la tête de Minerve qui orne l'encrier de papa : il me semble qu'elle a son casque plus que jamais enfoncé sur les yeux : peut-être bien que c'est pour cacher ses larmes ou ne pas voir ce qui va se passer !... Un malheur est arrivé, je n'en doute plus. Monsieur mon frère a encore fait quelque sale blague : il va falloir se serrer le ventre pendant six mois. Ou bien... si la République était renversée ? Ça ne m'expliquerait guère la figure de la Minerve, et pas du tout celle de mes parents !...

Quand je suis sortie du cabinet de papa, j'étais tout à fait rassurée sur le sort de mon frère et de la République : l'un et l'autre se portent à merveille. M. de Clarence me demandait en mariage. Je n'ai pas dit oui, je l'ai crié ! J'étais enchantée. Il me plaît beaucoup, ce garçon. Il est blond comme les blés quand ils sont mûrs, il a une moustache en feu d'artifice et joue

délicieusement au tennis. Et d'une élégance ! Figure-toi, ma chère, qu'il a quarante-sept pantalons et vingt-huit paires de chaussures !...

— Tu m'amuses !

— C'est la vérité.

— Et son caractère ?

— Ah ! tu m'en demandes trop long ! Dame ! tu sais, je ne l'ai pas étudié au microscope, mon fiancé. J'en sais le principal et voilà tout.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire :

— Les quarante-sept pantalons et les vingt-huit paires de chaussures !

— Tu te moques ? je te le jure. Oh ! Je suis rudement contente de me marier. Sais-tu pourquoi ?

— Dame, non. Pour avoir des enfants, peut-être ?

— Je t'attendais là. Décidément, ma pauvre Raymonde, tu es vieux jeu. Pour avoir des enfants !... Ha ! ha !... Mais on n'a plus d'enfants, ma chère !

— Allons donc !

— C'est une façon de parler. Je veux dire que c'est très mal porté d'en avoir. Non, je ne veux pas d'enfants et je n'en aurai pas.

— As-tu consulté Monsieur ton futur mari ?

— Non, mais j'ai pour le convaincre de tels arguments que je suis bien certaine de le voir sur ce chapitre partager mes idées.

— Jacqueline, mais c'est effrayant tout ce que tu me racontes-là !

— Ah ! c'est sûr qu'on ne te parlait pas comme ça au couvent. Aussi, cette idée qu'a eue ta famille de te cloîtrer là-dedans ! Moi, je sais bien, quand j'aurai une fille, que...

— Mais tu viens de dire que tu n'en auras jamais, d'enfants !

— C'est vrai, mais enfin si... je ne sais pas, moi... si... enfin si un beau matin je me réveillais mère d'une petite fille, eh bien ! ce n'est pas au couvent que je la mettrais.

— mais alors, dis-moi, si telles sont tes théories sur le mariage, que t'offre-t-il donc de si séduisant ?

— Tu ne devines pas ! Je ne sais vraiment pas ce que les bonnes sœurs t'ont fait, mais tu as la compréhension singulièrement pénible ! Ce qui me séduit dans le mariage ? Mais c'est que je vais être libre, grosse bête !...

— libre ? Comment cela, Libre ?

— Mais oui, libre.

— J'avais toujours entendu dire que le mariage était plutôt...

— Une servitude !

— Non, mais...

— Aujourd'hui, c'est La liberté. La liberté de tout voir, de tout entendre, de tout dire, de tout faire, d'aller au théâtre, de lire tous les romans, de connaître les endroits où l'on s'amuse. La liberté de vivre enfin !... Car ce n'est pas une vie que nous menons, pauvres jeunes filles qui nous étions, sans air, sans soleil, à l'ombre des murailles humides d'un manoir ancestral !... Si, comme moi, tu avais lu Balzac — Gaston me l'a prêté — tu saurais qu'il y a tout autour de nous un monde qui s'agite, se remue, se démène, et tu serais curieuse de le connaître. Tiens, les cocottes, par exemple...

— Jacqueline ! je t'en prie. Fais attention à ce que tu dis.

— Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? N'est-il pas tout naturel que je désire voir de près des personnes que, depuis deux ans, je lorgne de loin à l'Opéra. Quand je peux, encore ; car maman me dit tout de suite : « Jacqueline, ne regarde pas ainsi cette dame, ce n'est pas poli. » Dire que je les connais toutes de nom, ces femmes-là !

— Est-ce possible !

— Oh ! rassure-toi : c'est dans le *Gil Blas* de mon frère que je les ai appris. De temps en temps il me les fait répéter.

— Qui ?

— Gaston, parbleu ! Ça l'amuse, et puis il prétend qu'il vaut mieux, pour une femme, les apprendre avant qu'après le mariage. Je connaîtrai enfin Liane de Castel-Sarrasin.

— Qui ça ?

— Ma belle-sœur de la main gauche. Un chic nom, hein ! Ces femmes-là sont épatantes, elles ne doutent de rien. Il paraît qu'elle n'est pas mal, un peu fanée cependant : c'est un ami de Gaston qui m'a donné ce tuyau là. Elle a des chevaux merveilleux. Je crois même savoir quel en est le donateur. Papa disait l'autre jour à Gaston : « Est-ce que tu es fou de payer des paires de chevaux de ce prix-là à une cocotte !... De mon temps, on leur donnait cinq louis pour ça, et puis c'était tout !... » Je n'ai pas très bien compris ce que cela voulait dire : probablement que du temps de papa les chevaux étaient meilleur marché !

— Ma pauvre Jacqueline, tu me racontes des choses !...

— Qui te font rougir ?... C'est une qualité ou un défaut que tu ne garderas pas longtemps. Ah ! si tu lisais Balzac !...

Je souhaite de tout mon cœur que le mariage la calme et l'assagisse, mais je n'ose l'espérer.

*Clovers, 18 août.*

Les personnes qui fréquentent le château sont pour la plupart les mêmes qu'autrefois. Il y a cependant quelques visages nouveaux. Parmi ces amis de fraîche date se trouve M. Raoul Grandidier. Je note en passant celui-là, parce que je l'ai plus particulièrement remarqué et qu'il est tout particulièrement remarquable.

C'est un parvenu. Dieu me garde de lui en faire un reproche ! Encore que l'esprit tout imprégné d'idées archaïques, je ne suis pas assez sotte pour ne pas me rendre compte qu'aujourd'hui ceux qui n'avancent pas reculent, et qu'à côté des parvenus et des parvenant, il n'y a que les *dégringolant* et les *dégringolés* ; qu'entre ces deux classes d'individus qui composent la société, la première est de toute évidence supérieure à la seconde. On disait autrefois avec fierté : « Je suis le fils de mon père ». L'on dit aujourd'hui plus fièrement encore : « Ma position, c'est moi qui me la suis faite ; le rang que j'occupe dans la société, c'est de mes propres ailes que je m'y suis

élevé ; par mon intelligence, mon travail et mon activité, je suis parvenu là où tendaient mes efforts : je suis le fils de mes œuvres. »

Mais cela n'est pas tout à fait le cas de M. Grandidier. D'abord, ce n'est pas lui qui a fait sa fortune : il est fils d'un parvenu et non parvenu lui-même, ce qui ne se ressemble pas du tout. Encore pourrait-il profiter intelligemment, dignement, de la fortune qu'il a trouvée dans son berceau. Mais non : il est tout juste bon à manger bêtement les fruits que son père a récoltés. Modeste, simple, effacé, on lui pardonnerait après tout de n'être qu'une nullité très dorée. Hélas ! M. Grandidier, pour son malheur et celui des autres, n'est ni un modeste, ni un simple, ni un effacé. Il a le plus vilain défaut que puisse avoir un parvenu : il est honteux de l'être et cherche, par un luxe insensé et l'étalage de ses richesses, à éblouir les gens, croyant ainsi les empêcher de voir clair.

Le père de M. Grandidier était un brave homme, à peu près sans instruction et sans ressources. Mais il avait le génie du commerce ; c'était, en outre, un travailleur infatigable. Il entra, tout jeune, dans une laminerie, à quelques lieues de Clovers, comme simple ouvrier manoeuvre. Il se distingua par son intelligence et son zèle, et comme l'usine, entre les mains d'un patron ignorant et insouciant, périssait et menaçait de sombrer, on eut recours à lui, on le nomma gérant. Sous l'impulsion que lui donna son nouvel administrateur, l'entreprise reprit vite son essor et devint florissante. Cependant le père Grandidier, comme on l'appelait, maintenant largement rétribué et toujours économe, amassait des sous et nourrissait un projet qu'il devait bientôt réaliser. Le patron était criblé de dettes ; on le menaçait de vendre l'usine. Grandidier l'acheta et dès lors travailla pour son compte. À côté de la vieille laminerie, il en créa une autre, puis une troisième. Entre ses mains puissantes, l'entreprise devint alors colossale et le vieux Grandidier mourut à soixante-cinq ans, tué par un labeur acharné, laissant à son fils unique la bagatelle de vingt millions et trois usines qui rapportent par an des sommes considérables.

Comme on le voit, M. Raoul Grandidier est puissamment riche ; il est, je crois, plus orgueilleux encore : la moindre allusion à l'origine modeste mais honorable de son père, comme le rappel d'une tache qu'il voudrait effacer de son passé, le fait rougir de honte.

Son physique est l'expression très exacte de son caractère et de son âme. Il suffit de voir l'homme, sa psychologie vous est connue. Il est très gros, ce qui est pardonnable ; il a la vanité de se croire important, ce qui ne l'est pas. Il se présente en public, maniéré, imposant, encombrant ; on croirait que le monde lui appartient. Quand il dit « moi », ce qui lui arrive à peu près toutes les fois qu'il ouvre la bouche, il a l'air très étonné de ne pas voir à ce mot l'univers s'écrouler.

Il va se porter à la députation. À ce propos, il disait l'autre soir :

— Je suis sûr du succès, d'abord parce que mon adversaire est un homme de peu — il adore cette expression — et ensuite parce que les paysans — il faut entendre comme il prononce ce mot — sont des brutes que l'on mène à la baguette : le tout est d'avoir la baguette et de savoir s'en servir.

M. Grandidier oublie, ou du moins voudrait faire oublier qu'il est le fils d'une de ces brutes dont il fait si bon marché, qu'il couvre de tout son mépris et qu'il se propose de mener à la baguette.

C'est triste.

On s'accorde assez généralement à le trouver insupportable et cependant on le supporte ; mieux que cela, tout le monde lui fait fête, les hommes parce qu'ils le savent riche et puissant, et les mères de famille parce qu'elles pensent à leurs filles en le regardant. Lui, s'imagine qu'on l'admire, qu'il étonne et il est heureux.

Toutefois, M. Grandidier n'est pas entré dans notre société, qui cependant de nos jours, hélas ! est bien ouverte, sans avoir reçu quelques camouflets. Et bien ! il les a, paraît-il, empochés sans mot dire, car ce monsieur qui est très orgueilleux, chose curieuse, n'est pas du tout susceptible. Il sait se taire, s'il y va de son intérêt : d'aucuns diront que c'est de la diplomatie, moi j'appelle ça de la platitude.

Voici une petite anecdote que l'on m'a rapportée et qui permet de juger ce personnage. Un jour, on parlait politique dans un salon. Il y avait là M. Grandidier. Estimant sans doute l'occasion propice d'étaler au soleil des opinions susceptibles de lui gagner les bonnes grâces des personnes présentes, il s'emballa dans un éloge immodéré de la monarchie.

— Tout homme de bon sens, déclamait-il, doit pleurer le régime disparu et souhaiter de tout son cœur le voir renaître de ses cendres. Ah !... si la

royauté existait encore !...

— Mais, lui fit observer un de ses auditeurs, si la royauté existait encore, êtes-vous bien sûr, Monsieur Grandidier, que vous existeriez.

La leçon était dure : elle ne profita pas.

L'acharnement que je mets à relever les travers de ce personnage pourrait faire supposer que j'ai contre lui de gros griefs personnels.

Ma foi, non, je n'en ai pas. Et pourtant, j'estime qu'il s'occupe un peu trop de ma personne. Il rôde sans cesse autour de moi. J'ai bien essayé de lui faire entendre très discrètement que ses assiduités étaient déplacées, incorrectes. Mais à ces gens-là, les nuances de langage échappent : il faut, pour en être compris, descendre à une franchise brutale, mettre les points sur les i. Il a donc continué d'être entreprenant.

Je m'en suis alors ouverte à maman qui m'a répondu en riant :

— Rassure-toi, ma fillette. M. Grandidier est un garçon très bien élevé et très estimable : il exagère la politesse comme il exagère tout, mais tu serais ridicule de lui prêter de vilaines intentions qu'il n'a certainement pas.

De la part de maman, dont je connais la finesse de perception et l'esprit pénétrant, cette indulgence d'appréciation m'a rendue rêveuse.

Sa bonté et son indulgence l'auront, cette fois, empêchée de voir clair.

*Clovers, 20 août.*

On parle beaucoup maintenant du mariage de Jacqueline de Rieux avec le comte Roger de Clarence. « Ça a fini de mijoter. »

Jacqueline est toujours dans son ravissement. Son fiancé est un homme accompli. Elle assure même qu'elle l'aime beaucoup. Hélas ! un cœur aussi frivole est-il capable d'aimer !

M. de Clarence est descendu chez les de Rieux pour une quinzaine de jours. Je l'ai déjà vu plusieurs fois. Je l'ai trouvé très joli garçon et très élégant, un peu trop élégant peut-être. Mais ce n'est là qu'un travers que



font bien vite oublier le charme de sa conversation, sa délicatesse et son esprit.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire quand on a présenté M. de Clarence à M. Grandidier : la vulgarité de celui-ci contraste si violemment avec la distinction de celui-là !

Le plus amusant, c'est que, selon sa coutume, M. Grandidier a voulu faire de l'esprit. Et coup sur coup, il a commis trois ou quatre jeux de mots stupides. M. de Clarence l'a bienveillamment écouté et comme l'autre lui disait : « N'est-ce pas que c'est drôle ? », il a répondu fort à propos :

— J'avoue, M. Grandidier, que vous êtes l'homme du monde qui m'a fait le plus rire !

M. Grandidier est parti enchanté, déclarant bien haut que M. de Clarence n'est pas « une bête ».

Je partage son opinion.

*Clovers, 21 août.*

La campagne, à cette époque de l'année, est délicieuse. Ma petite allée tapissée de mousse, où je vais tous les jours après déjeuner, est plus jolie que jamais. Les buissons sont couverts de fleurs qui embaument et remplis d'oiseaux qui chantent à tue-tête.

Nous faisons quelques promenades en voiture dans les environs. À vrai dire, cela ne m'amuse guère et je préfère rester dans le parc.

Deux fois par semaine, je vais avec maman rendre visite à M. le Curé. C'est un bien brave homme. Dès que nous paraissions dans le jardin du presbytère, où poussent des choux et galopent de gros lapins en liberté, la vieille servante, dont le visage lisse et toujours cramoisi ressemble à une tomate, court le prévenir.

Il apparaît : sa soutane est toute saupoudrée de terre ou de sciure de bois, selon qu'il fait beau ou mauvais temps, car quand il fait beau, il cultive lui-même son jardinet et quand il pleut, il s'occupe de menuiserie.

Il s'excuse de son mieux, nous débarrasse de tout ce qu'il croit pouvoir nous gêner, nous fait entrer dans son salon, ouvre les volets qui sont toujours fermés et fait apporter des biscuits, une bouteille de vieux vin et un flacon d'eau-de-vie qu'il tient de Monseigneur :

— C'est de la bonne, goûtez-moi ça, Madame la Marquise, et vous, Mademoiselle Raymonde ?... Goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles.

Et quelque répulsion que nous ayons pour toutes ces boissons qui vous brûlent la gorge, il faut, bon gré mal gré, que nous nous exécutions, sous peine de froisser notre hôte. Lui, verse lentement, remplit le petit verre de liqueur, le porte à son nez, lève les yeux au ciel, place sa main gauche sur son ventre bedonnant et boit le liquide, à petits coups, avec recueillement, avec délice, avec dévotion : on dirait qu'il accomplit un des actes les plus solennels de son ministère.

Malheureusement, ce brave homme a l'intelligence à l'image de son corps qui est très épais, et l'habitude de commercer avec des gens grossiers, auxquels il faut parler sans détour, brutalement et très positivement, l'a à peu près débarrassé de toute espèce de tact. Il parle de Dieu comme d'un bonhomme bien tolérant, qui a horreur du bruit, ne demande que la paix et pardonne très volontiers. Dans sa bouche, tout se matérialise, jusqu'aux croyances les plus suaves de la religion. Quelle différence entre cette simplicité grossière et cette autre simplicité, si pleine de délicatesse, de finesse, un peu mystique, presque subtile, des bonnes sœurs aux blancs béguins.

Le saint homme s'est épris pour moi d'une affection toute particulière. Pour me la témoigner sans doute, il m'a demandé de bien vouloir m'occuper des enfants du catéchisme. J'ai accepté. Alors sa joie déborda et il m'a embrassée.

*Clovers, 25 août.*

L'animation continue de régner au château. On vient d'organiser des promenades à cheval dans la forêt : les de Rieux, papa, maman, M. de Clarence, Jacqueline et moi, sommes de ces parties presque quotidiennes.

La chasse à tir n'étant pas encore ouverte, ces messieurs n'ont en ce moment d'autres distractions que de s'occuper des dames. Dépêchons-nous d'en profiter, avant que la guerre aux pauvres perdreaux ne soit déclarée.

Ces promenades à cheval dans la forêt sont délicieuses. On part dès que tombe la chaleur. On s'engage sous bois : les fougères se courbent sous le pas des chevaux, se relèvent et frappent les étrières. Aux arbres, les feuilles sont immobiles, silencieuses. Quelquefois, dans une éclaircie, apparaît un coin de ciel bleu ; à droite, à gauche, de petites clairières tapissées de bruyères en fleurs. Après un temps de galop, on met au pas, et puis on repart au galop. Le plus souvent, nous allons à l'étang de Beaulieu, qui se trouve au milieu des bois. Nous nous y arrêtons, nous descendons de cheval et nous nous asseyons sur l'herbe, au bord de l'eau tranquille, qui semble un miroir enchâssé dans la verdure et dans lequel se refléchit coquettement la silhouette dentelée des bouleaux et des ormes et majestueusement la profondeur infinie du ciel. Cependant que, muets et recueillis, nous nous abandonnons au charme poétique de ce site enchanteur, les ombres du soir descendent peu à peu, nous enveloppent. Il faut partir. Nous remontons à cheval. À travers la feuillée épaisse des gros chênes filtrent les rais empourprés du soleil couchant. Un souffle passe qui fait bruir les feuilles. La nuit tombe rapidement. De temps à autre, zigzaguent des vols silencieux et troublants d'oiseaux fugitifs auxquels la presque obscurité prête des envergures immenses et des formes fantastiques : des lapins effarouchés, surpris dans leur festin du soir, s'enfuient devant les chevaux, et le parfum qu'exhalent, en s'endormant, l'aubépine et la verveine, lasses de la chaleur accablante du jour, monte, délicat et subtil, emplit l'espace et vous grise.

Tout serait pour le mieux si M. Grandidier n'avait eu vent de ces promenades à cheval. Immédiatement, avec son sans-gêne habituel, il s'est proposé, j'allais dire imposé. Les de Rieux étaient exaspérés ; M. de Clarence affirmait tout haut son intention de remettre à sa place cet effronté personnage.

Je riais en moi-même de l'accueil qu'on semblait lui ménager. Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver comme une joie sourde, comme un plaisir

raffiné de vengeance secrète.

Hier, il est arrivé au rendez-vous, au carrefour des Trois-Chênes. Ces messieurs étaient eu veston et chapeau de paille : lui, il avait arboré une redingote grise qu'ensoleillait un énorme dahlia.

Ma surprise fut extrême et mon désappointement ; dès qu'il parut, ceux-là mêmes qui, un instant auparavant, étaient si fort décidés à le mal recevoir, se précipitèrent à sa rencontre, avec mille démonstrations d'amitié.

— Comment allez-vous, mon cher Monsieur Grandidier !... Que c'est aimable à vous d'être venu et que d'honneur vous nous faites !...

Au milieu de ces hypocrites flagorneries, il se rengorgeait, posait, souriait.

Enfin, s'adressant aux dames, la bouche en cœur :

— Tout l'honneur, dit-il, est pour moi, soyez-en persuadées.

Il excelle dans ces formules toutes faites de galanterie que les sots ont continuellement à la bouche.

Ce facile triomphe et tant de platitude d'autre part m'ont écoeurée. Une chose, cependant, m'a fait plaisir : j'ai remarqué que M. de Clarence, bien que n'ayant pas mis à exécution ses farouches projets, n'avait du moins pas pris part à ces démonstrations de violente sympathie et qu'il s'était montré très réservé, assez froid même, avec M. Grandidier.

Cette attitude fait son éloge.

Pour la première fois, la promenade m'a paru ce jour-là interminable.

M. Grandidier, qui est un cavalier médiocre, n'a cessé de parler de ses chevaux. Durant une heure, il nous a entretenus des qualités incomparables de celui qu'il montait. C'était, disait-il, une bête parfaite que son marchand de chevaux, qui le savait grand amateur, lui avait spécialement réservée. Et puis tout à coup, se contredisant soi-même, il ajouta :

— Mais celui-ci n'est rien : je crois l'avoir payé cent cinquante ou deux cents louis. — Il ne parle jamais d'un objet sans préalablement l'estimer ou dire ce qu'il coûte. — Je viens d'en acheter un autre à la vente du duc de Choisy. Il m'a coûté huit mille francs.

Et comme on observait que c'était un beau prix pour un cheval de chasse, il a répondu :

— Oh ! le fils de mon père peut s'offrir cela !

Il a ri au milieu d'un silence glacial. Pour ma part, j'étais très gênée. Ce monsieur est décidément grotesque, mais il a vingt millions, c'est une excuse et un argument.

Ce qui n'empêche pas que si j'étais à la place de papa et de maman, je ne le recevrais pas chez moi.

*Clovers, 1<sup>er</sup> septembre.*

Ce soir, comme je montais me coucher, j'ai aperçu en traversant la bibliothèque un livre ouvert sur une table. Je fus tentée de voir ce qu'il disait, curiosité bien innocente.

C'était un recueil de pensées.

Et j'ai lu :

« Le monde tourne tout autour d'un pivot qui est l'intérêt de chacun, l'égoïsme. Toutes les actions des hommes se rattachent à lui de même que tous les rayons d'une roue convergent sur le moyeu. Mais comme ce mobile, l'intérêt, est inavouable, chacun n'a rien plus à cœur que de le cacher à son voisin, et le plus vertueux, le plus loué, est celui qui le cache le mieux. En sorte que l'individu qui passe aux yeux de tous pour le plus honnête homme, n'est en général que le fourbe le plus habile, le plus fin dissimulateur, le plus grand menteur. Et le langage qui ne devrait servir qu'à exprimer la pensée n'est qu'un moyen de la dissimuler.

« Comme notre intérêt personnel ne s'améliore la plupart du temps qu'au détriment de l'intérêt général, la jalousie et tout ce qui en découle : la méchanceté, la rancune, la colère, la vengeance, etc... entrent en scène tout naturellement.

« Mais toutes ces vilaines choses, le monde sait les recouvrir d'un manteau. Et alors, ce qui dans le recueillement et le silence, quand on y

réfléchit, épouvante et fait horreur, prend des dehors séduisants et splendides sous la clarté des lustres, au fracas des orchestres.

« Cette dernière pensée me remémore le souvenir d'un personnage que j'ai connu et qui est mort maintenant. Il était rongé par une affreuse maladie, une espèce de lèpre. Son corps, disait-on, n'était plus qu'une plaie suppurante, une pourriture vivante. Et cependant, comme cet individu avait la figure saine et de bon aloi, comme il était toujours très soigneusement et très richement vêtu, les étrangers le prenaient pour l'homme le mieux portant qui se trouvât sur terre.

« N'est-ce pas là l'image du monde : une pourriture recouverte de brocards. »

J'ai refermé le volume, n'en voulant pas lire davantage et suis allée me coucher.. Mais cette comparaison funèbre m'a longtemps trotté par la tête et poursuivie. Je me suis demandé s'il était vrai qu'il en fût ainsi, si ce n'était là qu'une boutade spirituelle d'un original aigri et misanthrope, ou bien si c'était la réflexion d'un vrai philosophe.

Et comme si le pressentiment de quelque malheur proche m'avait tout à coup frôlée de son aile noire, j'ai eu peur et j'ai pleuré.

*Clovers, 3 septembre.*

Est-ce que par hasard je deviendrais folle !

Voilà mes anciennes idées qui me reprennent. Il me semble deviner, dissimulée sous le luxe qui nous entoure, comme une certaine gêne. On dépense, on dépense sans compter, et puis un jour, à déjeuner, quand on est seul, on parle de se restreindre. Je dois dire qu'on ne fait qu'en parler : on se garde d'agir.

Tout cela est bizarre.

Papa est parti subitement pour Paris : il y est resté deux jours. Maman, durant son absence, n'a cessé de paraître préoccupée. Elle attendait impatiemment son retour.

Quand papa est arrivé, j'ai entendu maman qui lui demandait :

— Eh bien ! Avez-vous arrangé cette malencontreuse histoire ?

— Oui, mais cette fois le baron Wimpfel s'est montré intraitable : il a demandé des garanties : vous savez celles qu'il nous faudra lui donner.

Et puis, le lendemain, comme pour détruire tous mes soupçons, il arrivait de nouveaux chevaux dans les écuries ; la gaîté réapparaissait et la vie reprenait, agitée, folle, plus agitée, plus folle qu'auparavant.

Qu'est-ce que signifie tout cela !

*Clovers, 5 septembre.*

Je m'efforce de ne pas voir, de ne pas entendre, car tout ce que j'entends, tout ce que je vois maintenant est matière pour mon esprit sans cesse en éveil, aux plus sombres réflexions. Cela tient sans doute à ce que je ne suis pas encore accoutumée à cette vie, mouvementée, désordonnée et vaine, si différente de celle que je menais au couvent, calme, réglée et si remplie ! Cela tient surtout à ce que je suis désœuvrée. Aussi ai-je bien vite compris qu'il me fallait, pour empêcher mon imagination de vagabonder et ne lui pas laisser le temps de trouver de l'extraordinaire et du mystérieux partout, concentrer mon attention et mon activité sur quelque chose. L'oisiveté engendre l'ennui et l'ennui n'est-il pas le terrain où germent toutes les mauvaises semences que jette le monde ! Que de femmes, je le vois maintenant, ont fait mal parce qu'elles n'avaient rien de bien à faire.

M. le Curé ne pensait certainement pas, en me priant de m'occuper des enfants du catéchisme, que le soin dont il me chargeait serait un jour pour moi, en même temps que la plus saine, la plus utile et la plus salubre des distractions. Mieux qu'une distraction : mes petits bambins m'absorbent. J'ai pris mon rôle d'éducatrice au sérieux ; c'est moi qui donne et fais réciter les leçons.

Au commencement, tout allait bien : un visage nouveau a toujours sur des enfants une certaine autorité. Je jouissais d'ailleurs, en ma qualité de « demoiselle du château » d'un très grand prestige. Mais voilà !... Le

prestige ressemble à la fumée qui se dissipe peu à peu : le mien s'en est allé.  
Je crois

! avoir été trop bonne. Toujours est-il que mes  
petits misérables d'élèves se mirent tout d'un coup à être insupportables.  
Je dus me fâcher, me fâcher tout rouge et les menacer de terribles punitions,  
qui d'ailleurs demeurèrent toutes suspendues sur leurs têtes, à l'état de  
menaces.

Le calme est néanmoins rétabli et je n'ai plus maintenant qu'à  
récompenser les bonnes volontés, qui sont très nombreuses, par des images  
saintes et des chapelets bénits.

*Clovers, 1<sup>er</sup> octobre.*

La saison des chasses s'annonce très belle. Les châteaux se remplissent.  
M. de Clarence a pris la direction de l'équipage de Rieux. Il s'y entend très  
bien ; cela nous promet d'agréables journées.

Le mariage de Jacqueline est fixé au mois de février.

M. Grandidier, trouvant trop modeste la propriété qu'il habitait près de la  
laminerie, vient d'acheter le domaine des de Gombourg, qui sont ruinés. Le  
château est très beau, grandiose même et historique : il date pour la plus  
grande partie du xv<sup>e</sup> siècle, et François I<sup>er</sup>, dit-on, y coucha trois nuits.  
M. Grandidier le répète à satiété. Depuis quelque temps il nous encombre  
moins de sa personne ; dans le courant du mois ont lieu les élections  
législatives qui doivent envoyer à la Chambre le remplaçant de M. Raguet,  
député radical, démissionnaire, et M. Grandidier est, on le devine, très  
affairé.

Cette maudite élection lui cause d'ailleurs toutes sortes de tracas qu'il  
n'avait pas prévus. La question « d'étiquette », à laquelle il n'avait pas



songé, l'a plongé dans un cruel embarras. Le pays, à l'exception des paysans, est républicain, très avancé même. Aussi et à cause des ouvriers de son usine, lesquels constituent la majorité des électeurs, M. Grandidier aurait bien voulu se porter comme républicain, voire même comme radical. Mais il pensa que cela produirait sur notre société un effet déplorable.

D'un autre côté, se porter comme réactionnaire, c'était s'aliéner les ouvriers.

Que faire alors ? Rallié ? Ce n'est plus de mode et ça sonne mal à toutes les oreilles.

M. Grandidier a eu un éclair de génie : il a tout simplement oublié de mentionner le parti auquel il appartient. Sa profession de foi déclarait en grosses lettres qu'il était « le défenseur de toutes les libertés ». Voilà de grands mots qui ne disent rien du tout et qui ne fâchent personne : les propriétaires y voient la protection de la propriété et les ouvriers la faculté de se mettre en grève quand ils le voudront.

Malheureusement, le concurrent, M. Baluchot, qui, lui, se présente comme farouche radical-socialiste et qui est appuyé par Raguet, a éventé la petite supercherie. Il a sommé, par voie d'affiches, le sieur Grandidier, « l'ami des prêtres, le valet des nobles et le futur affameur » de dire qui il était. M. Grandidier, désespéré par cette brusque et désagréable mise en demeure, a demandé conseil aux Rieux, à mon père, à tout le monde. On a décidé que républicain libéral était de circonstance. Mais c'est faible et cela augmente les chances de succès de Baluchot : il profitera des défections que ne saurait manquer de produire la déclaration un peu terne et surtout trop tardive de M. Grandidier.

Quoiqu'il en soit, « notre ami », comme on l'appelle maintenant, reste très tranquille sur l'issue de la bataille. Il est d'ailleurs très malin en ce genre d'affaire. « Il cuisine très bien », dit mon père. Il vient de fonder un journal dans le pays : *La Vraie République*. Tous les instituteurs de la contrée sont invités, chacun son tour, à donner un article glorifiant la politique et la personne de M. Grandidier. En échange dudit article, ils reçoivent mille francs. C'est une manière assez élégante d'acheter les gens.

Hélas ! Je commence à voir le triste rôle que joue l'argent ici-bas.

— J'étonnerai tout le monde ! a annoncé M. Grandidier. Et pour commencer, il donne banquet sur banquet à ses électeurs et les gave de foies-gras et de truffes.

— Mais vous allez faire si bien, mon bon Monsieur Grandidier, lui disait l'autre jour M. de Clarance, que le jour du scrutin tous vos électeurs seront dans leur lit !

Cette remarque a profondément frappé M. Grandidier, qui a immédiatement décommandé les banquets, en les remplaçant par des feux d'artifice.

— Ce sera plus digestif ! a-t-il déclaré.

*Clovers, 3 octobre.*

Aujourd'hui, comme il a plu toute la journée, nous n'avons pu faire notre promenade à cheval. Jacqueline est venue me voir et nous sommes restées trois heures ensemble. Elle revient de Paris, où elle a passé huit jours. Elle y a fait la connaissance d'une jeune femme russe, la comtesse Branishka, dont le mari est colonel et occupe à la cour une haute situation qui l'y retient presque toute l'année.

Cette Jacqueline est vraiment incroyable ! Voilà une personne qu'elle ne connaissait pas la semaine dernière, qu'elle aperçut un soir à un diner à l'ambassade de Russie, qu'elle revit ensuite je ne sais où, et elle ne fait que parler d'elle, s'extasier sur sa beauté, sa taille, sa manière de s'habiller :

— Elle est délicieuse, ma chère, et je suis enchantée : elle doit se fixer cet hiver à Paris ; nous pourrons nous voir fréquemment.

Or, je me rappelle avoir vu cette dame, il y bien longtemps, chez les de Gombourg, je crois. Et je ne l'avais pas trouvée bien du tout. D'abord, elle n'était pas jolie : je dois cependant reconnaître que ses yeux avaient un éclat remarquable, qui donnait à sa physionomie un vif reflet d'intelligence. Ce qui m'avait surtout déplu chez elle, c'était sa voix nasillarde, ses indépendances d'allure et ses débordements de tendresse. À propos de rien, moi qu'elle ne connaissait pas — j'étais bien jeune, c'est vrai : j'avais dix

ans — elle m’embrassait et me prenait les mains. Et puis je me souviens qu’elle portait une étrange coiffure, qui m’avait frappée : ses cheveux coupés courts étaient bouclés comme ceux d’un saint Jean-Baptiste. J’avais trouvé cela ridicule et maman, à qui j’avais fait part de mon impression, avait beaucoup ri et m’avait répondu :

— C’est sans doute à la suite de quelque maladie qu’elle se sera fait couper les cheveux.

Jacqueline m’a dit qu’elle portait la même coiffure et voilà dix ans de cela : il me semble que ses cheveux ont eu le temps de repousser !

*Clovers, 15 octobre.*

Avant le dîner, je voulais aller embrasser papa dans son cabinet. On m’a dit qu’il était occupé, et peu de temps après, j’ai vu sortir le notaire, M<sup>e</sup> Rancelot.

Cela fait cinq fois qu’il est venu cette semaine.

Ah j’allais oublier !... Le notaire m’y fait penser : un petit incident qui s’est passé ces jours-ci et auquel je donne une importance qu’il ne comporte probablement pas. Toujours cette fâcheuse imagination.

Voici le fait :

Je me promenais seule dans le parc. Il faisait une belle matinée fraîche d’octobre. Je me dirigeais, un livre à la main, vers mon allée favorite, lorsqu’apparut devant moi, soudainement, un étranger : c’était un petit homme, tout rond ; son ventre énorme paraissait mal à l’aise dans une redingote trop étreinte, hermétiquement fermée. Il était coiffé d’un chapeau à haute forme, ce qui, à la campagne et surtout en cette saison, prête toujours à rire : à sa boutonnière fleurissait une décoration que je pris d’abord pour la Légion d’honneur, mais dans laquelle je reconnus bientôt du vert, du jaune, des tas de couleurs qui sentent le pays des perroquets. Quant à son visage, il était grassouillet et imberbe, commun et déplaisant, éclairé par ce sourire perpétuel, attribut de certaines gens, qu’on dirait

frappé sur les lèvres et qui doit y demeurer, humble, flatteur et vil, en dépit des accrocs que peut recevoir la dignité.

Il s'approcha de moi, leva très poliment son chapeau, fit un salut exagéré qui m'inquiéta pour sa redingote et me demanda, toujours souriant, s'il était bien dans la direction de Clovers.

Je lui répondis, un peu sèchement — car je ne tenais pas à prolonger la conversation avec ce monsieur dont la seule physionomie m'avait si fort déplu — qu'il se trouvait à quelques pas de la maison et je lui indiquai d'un geste le chemin qu'il fallait prendre.

— Est-ce que M. le marquis est en ce moment au château ?

— Mon père doit y être.

Son sourire s'accentua, sa parole devint onctueuse :

— Ah vous êtes Mademoiselle de Clovers. Mes compliments, Mademoiselle !...

Et comme je paraissais surprise, gênée même :

— Monsieur votre père, continua-t-il, possède une bien belle propriété : cela vaut de l'argent... et même de l'or.

Son sourire cette fois était devenu ironique : il me fit peur.

— Mais le nom que vous portez, Mademoiselle, à lui seul, vaut mieux que tout cela.

Après une minute d'hésitation, il ajouta :

— Peut-être le saurez-vous bientôt !

Il s'inclina et partit.

Je demurai quelques instants à la même place, immobile, stupéfaite. Était-ce un fou ?... Qu'avait-il voulu dire ?

Ce jour-là, à déjeuner, papa m'a paru songeur, et maman, toujours si gaie, était triste.

*Clovers, 20 octobre.*

Mon Dieu ! Aurais-je jamais soupçonné ce qui se passe aujourd'hui.

Il me semble que je suis la victime de quelque horrible cauchemar !

Hélas ! non, je ne rêve pas.

Ah ! comme vous connaissez ou devinez bien l'existence, mes chères bonnes sœurs, et que vous avez raison de la comparer à un sentier tout rempli de ronces et d'épines : je les ai senties déjà ; déjà même je m'y suis déchirée.

Depuis quelque temps je m'étais aperçue que M. Grandidier m'entourait de prévenances : au reste, je l'avais noté.

Le soin de ses élections m'avait ces jours derniers débarrassée de sa personne : j'en étais fort aise et j'avais tout oublié.

Les élections sont finies. M. Grandidier est député, député d'une contrée dont il ne représente ni l'esprit, ni les idées, démontrant ainsi, une fois de plus, la puissance révoltante de l'argent.

Mais tout cela m'importe peu et ne me regarde pas. À peine l'aurais-je même remarqué, si M. Grandidier n'avait, avec sa liberté, repris auprès de moi ses assiduités.

Tout d'abord je ne m'en émus guère : maman m'avait suffisamment rassurée et je m'étais à la longue persuadée que la galanterie exagérée de M. Grandidier n'était que de la maladresse, un désir de plaire mal servi.

Hélas ! L'illusion fut de courte durée : il a bien fallu me rendre à l'évidence, que vient de mettre au jour une aventure à la fois burlesque et inquiétante.

Voici ce qui s'est passé :

Hier soir, M. Grandidier donnait, pour remercier ses électeurs, une grande fête au château qu'il vient d'acheter.

Après le dîner, très long et très copieux, quasi-officiel, puisque le préfet y assistait, et qui fut servi dans une vaste galerie, ancienne salle des gardes, nous sortîmes sur la terrasse pour assister au feu d'artifice qu'on allait tirer. La pièce principale devait, chuchotait-on, montrer aux yeux éblouis des spectateurs, un ange de la liberté, les ailes ouvertes, terrassant les préjugés : du moins telle est l'interprétation qui fut servie à la foule des électeurs.

Pour le parti réactionnaire, l'ange de la liberté ne fut autre qu'un saint Michel et les préjugés le démon infernal.

Nous étions donc tous groupés sur la terrasse ; les conversations, toujours plus vives après le repas, allaient leur train, quand tout à coup, éclatèrent presque simultanément deux ou trois détonations. Alors, à tous les coins du parc, jaillirent de véritables fontaines de feu : elles s'élevèrent en bouillonnant et se mirent à verser majestueusement, régulièrement, tout un flot d'or, d'argent et de pourpre. L'effet était merveilleux : des bravos éclatèrent de toutes parts, révélant dans l'ombre une grande multitude de spectateurs, ouvriers de la laminerie et paysans.

M. Grandidier s'était approché de moi ; il me glissa dans l'oreille :

— Vous amusez-vous, Mademoiselle Raymonde ?...

Je crus devoir profiter de l'occasion qu'il m'offrait pour le complimenter et le remercier.

Il continua :

— Mais nous sommes très mal ici pour voir « le bouquet » que j'ai imaginé : si vous le vouliez, Mademoiselle, je vous conduirais en un endroit, sorte de petit observatoire, d'où vous pourriez l'admirer tout à votre aise.

— Mais... vous ne pouvez pas vous éloigner : que diraient vos invités ?

— Ils ne s'apercevront même pas de mon absence. D'ailleurs, c'est l'affaire de quelques minutes.

Par politesse, par timidité, je n'osai refuser.

— Suivez-moi, dit-il.

Nous nous enfonçâmes dans une allée déserte.

Alors seulement, au milieu de l'obscurité et du silence, je regrettai vaguement d'avoir accepté l'offre de M. Grandidier.

Nous marchions, côte à côte. Il ne parlait pas. De temps à autre, un sifflement déchirait l'air, une lueur vive se répandait, accompagnée d'un crépitement, des cris et des exclamations s'élevaient confusément de tous côtés, tandis que, distincts, nous parvenaient quelques lambeaux de phrases : « Oh ! que c'est biau que c'est donc biau !... L'as-tu ben vue,

celle-là de fusée ; elle a monté tout dret comme un i !... Et qu'elle a ben éclaté, oui-dà »

Nous avançons toujours : bientôt les acclamations me parurent éloignées.

— Monsieur Grandidier, risquai-je alors, ne nous écartons-nous pas du chemin ?

— Soyez sans crainte : le monticule où je veux vous conduire n'est plus qu'à quelques pas !...

— Mais il me semble que nous marchons sur l'herbe ! Voyez donc : il n'y a plus de sentier.

— Vous m'amusez avec vos frayeurs, Mademoiselle Raymonde !

— Pourquoi m'avoir amenée ici ?

Il s'arrêta, et cessant de plaisanter :

— Pour vous parler, dit-il.

Je tressaillis. À ces mots, au ton sur lequel ils furent dits, je compris ce qui allait se passer. Cependant, faisant un effort pour dissimuler ma terreur :

— Vous avouerez, Monsieur, que vous avez singulièrement choisi votre endroit !

Et j'ajoutai naïvement, feignant de n'avoir rien deviné :

— Si vous aviez à me parler, ne pouviez vous le faire là-bas ?... C'eût été du moins plus convenable.

Il ne paraissait pas m'écouter : on eût dit qu'il cherchait et préparait ses phrases.

— Mademoiselle Raymonde, dit-il enfin, tout sot que je puisse vous paraître — je ne suis pas au fond si bête que vous le croyez peut-être — je me rends parfaitement compte de la témérité de ce que j'entreprends à cette heure.

— Monsieur !... Il suffit, n'est-ce pas ! Rentrons.

— Pas avant, du moins, de m'avoir entendu. Je serai bref : je suis trop ému pour vous retenir longtemps. Vous voyez bien que je peux à peine parler... que je tremble devant vous... comme un enfant !

Le fait est que sa voix était mal assurée.

— Raymonde, murmura-t-il tout bas, je vous aime !

Cette révélation, ou pour mieux dire cette confirmation de mes craintes, j'éprouvai en la recevant la sensation que doit éprouver un homme qui reçoit une balle en pleine poitrine : aucune souffrance, mais comme un vague étonnement ; il se demande ce qui arrive, s'il rêve, s'il vit, et il demeure ainsi quelque temps, immobile, le sang glacé, l'œil fixé sur son meurtrier, l'âme partagée entre l'ahurissement et la frayeur.

Sans doute M. Grandidier s'attendait à être repoussé immédiatement, brutalement, car après quelques instants de silence, il reprit, profondément troublé :

— Ah ! vous n'avez pas dit non !... Dieu soit loué ! C'est donc que vous me donnez de l'espoir, que vous...

Mais j'avais maintenant recouvré tout mon sang-froid, et résolue à couper court à cet entretien pénible, je répondis :

— Monsieur, j'ai le regret de vous dire que vous avez mal interprété mon silence. Vous m'aimez, dites-vous ? Mon plus grand chagrin serait qu'il en fût ainsi, car...

— Achevez ! achevez !

— Je ne répondrai jamais — autant vous le faire savoir tout de suite — au sentiment dont vous voulez bien m'honorer.

Pour la première fois de ma vie j'étais cruelle : je le compris et en ressentis sur le champ une vive affliction.

Lui cependant semblait atterré.

— Mademoiselle Raymonde !... Je vous en supplie !...

La douleur de cet homme me faisait peine à voir : je regrettais presque ma franchise.

— Je vous en supplie ! répétait-il. Ah ! que n'ai-je votre esprit et votre parole : comme je vous dirais alors tout ce que j'éprouve, tout ce qui se passe en moi, la flamme qui me dévore, et comme vous me comprendriez !

Il était maintenant à mes genoux.



— Monsieur !... Monsieur !... m'écriais-je effrayée, vous n'y pensez pas !... Si quelqu'un venait, nous voyait !... De grâce, relevez-vous. Je vous écouterai, mais relevez-vous !

Mais il n'entendait rien.

— Oui, je sais bien, murmurait-il, c'est fou, c'est fou de ma part de prétendre à votre main ! J'en suis mille fois indigne ! Vous avez toutes les qualités et je n'en ai aucune !... Vous êtes belle et je suis laid, vous avez de l'esprit et je n'en ai pas, vous êtes aristocrate dans toute votre personne, et moi, quoique je fasse, quoique je veuille, je ne serai jamais que le fils d'un paysan !...

Cette confession humble, cet aveu d'infériorité dans la bouche d'un homme que je ne m'étais jamais représenté autrement qu'orgueilleux, fat et sot, me toucha et, me l'avouerais-je, flatta mon amour-propre de femme.

— C'est vrai, continuait-il, quel autre anneau irait à votre doigt que celui d'une duchesse ! Comment consentiriez-vous jamais à vous appeler M<sup>me</sup> Grandidier !

À ce nom. M<sup>me</sup> Grandidier, toute ma pitié s'évanouit, et je ne pus réprimer un instinctif mouvement de colère. Il me semblait qu'après avoir été comblée de louanges, je venais d'être cinglée par la plus sanglante des insultes.

Moi !... M<sup>me</sup> Grandidier !... Ah ! non ! cela jamais !... M<sup>me</sup> Grandidier !... Non, non, Raymonde de Clovers ne s'appellera jamais M<sup>me</sup> Grandidier !

Tout à son idée, il continuait :

— Mais si je suis indigne d'être l'élu de votre cœur, regardez autour de vous, et dites-moi, de grâce, si parmi tous ces petits jeunes gens qui vous entourent, il en est un qui ait le droit de briguer cet honneur ? Et puis, je vous ai dit que vous aviez toutes les qualités : si, comme vous le pensez sans doute, je n'ai pas menti, cette perfection ne couvrirait-elle pas largement la triste infériorité d'un être dont une aspiration au moins fut élevée, puisque vous en fûtes l'objet !

La passion prête parfois de l'esprit à ceux qui en ont le moins. Cette saillie spirituelle me plut et effaça la mauvaise impression dont un mot, un

nom, avait été la cause. Je répondis, sans me départir de ma froideur, mais poliment :

— Monsieur Grandidier, je veux croire à votre amitié. Pour ce soir je ne vous en demanderai qu'un témoignage : n'abusez pas de la situation, ce qui serait manquer de tact et veuillez me reconduire.

— Soit. Mais du moins avant...

— Des conditions ? Monsieur Grandidier, vous n'êtes pas généreux !

— Dieu me garde...

— Allons, rentrons, voulez-vous. Le romanesque n'est pas mon fait, et ce ne sera jamais dans un sentier perdu, la nuit, que j'ébaucherai une idylle. Mettez-vous bien cela dans la tête, Monsieur Grandidier.

Il se releva.

Une fusée monta, droite, laissant parmi le feuillage à jours des arbres sa traînée lumineuse ; elle éclata sur nos têtes et s'éparpilla en une pluie d'étoiles multicolores, qui demeurèrent un instant comme suspendues dans l'espace, puis descendirent lentement, enfin s'éteignirent. Une autre fusée partit, suivit la même direction, éclata au même endroit, jetant une clarté plus vive. À cette lueur soudaine j'aperçus le visage de M. Grandidier : il était cramoisi comme je ne l'avais jamais vu et ses yeux me parurent s'allumer d'un éclat singulier.

De nouveau, la peur m'envahit :

— Je vous en supplie. Rentrons.

Il me regarda et dit :

— Mademoiselle Raymonde, il fait noir, le chemin est étroit, donnez-moi la main que je vous guide.

— Mais...

— Oh ! ne voyez pas là d'engagement, Mademoiselle : un appui, un simple appui...

Je ne connaissais pas le sentier : timidement je tendis la main à M. Grandidier.

Il la prit, la serra fiévreusement et tout d'un coup la porta à ses lèvres. Alors son corps se convulsa et sa bouche sur ma main se colla avec une

telle passion que je poussai un cri.

— Vous me faites mal !...

— Pardon, dit-il... mais je vous aime tant !...

Nous partîmes. Le sentier me semblait d'une longueur interminable. Je pressai le pas. Enfin les lumières du château apparurent à travers les arbres. Nous arrivâmes à la terrasse, sans avoir échangé une seule parole.

Au même moment, devant nous, un énorme jet de feu s'élança crépitant et retomba en une volumineuse cascade d'or, d'où sortit un chevalier d'argent ailé, qui terrassait un dragon. Et de tous les coins du parc, saluant cette apothéose, une clameur s'éleva : « Vive la liberté !... »

*Clovers, 21 octobre.*

À dix heures, ce matin, un domestique a frappé à la porte de ma chambre.

— M. le Marquis demande si Mademoiselle peut descendre dans son cabinet.

Je le regardai avec étonnement.

— Dites à Monsieur que j'y vais.

— Bien, Mademoiselle.

Je descendis l'escalier, lentement, pour me mieux donner le temps de réfléchir. Mon père demandait à me voir ?... Pourquoi ce cérémonial inusité ? Ne venait-il pas lui-même me trouver dans ma chambre, sans façon, quand il avait quelque chose à me dire ?

Il me semblait de toute évidence qu'un événement grave était arrivé et tout à coup, dans mon esprit, s'établit un rapport entre ce qui allait se passer et mon aventure de l'avant-veille.

Mon cœur battait si fort que je dus par deux fois lever la main pour frapper à la porte du cabinet.

J'ouvris.

Mon père était assis devant son bureau : il tenait à la main un coupe-papier d'ivoire dont il frappait le rebord de la table. Je l'observai quelques secondes : de petits tressaillements nerveux sur son visage révélaient comme une lutte intérieure.

Ma mère aussi était là. Sa présence m'inquiéta plus encore que la physionomie tourmentée de mon père, car elle ne quitte jamais sa chambre avant l'heure du déjeuner. Elle était dans un fauteuil, vêtue d'un saut de lit de Valenciennes, l'air triste, mais calme.

Tout de suite mes parents virent l'altération de mes traits, l'émotion répandue sur mon visage.

Mon père le remarqua le premier :

— Comme tu parais fatiguée, ma petite Raymonde ! Aurais-tu mal dormi ?

Pour toute réponse je les embrassai et, affectant une mine espiègle, afin de chasser l'accablante tristesse qui flottait dans cette pièce, je leur demandai quelle affaire d'état ils pouvaient bien avoir à me communiquer à pareille heure.

Ils sourirent.

— Ma chère enfant, me dit mon père, c'est en effet une sorte d'affaire d'état. Assieds-toi là, en face de moi, et causons. Nous allons, si tu le veux bien, nous entretenir d'une question dont l'importance est pour toi capitale et ne t'échappera pas, car tu es une fille sérieuse.

Je compris. Je compris qu'en cet instant, sur ce bureau, mon avenir allait se jouer et comme je sentais mes jambes fléchir, je profitai de l'invitation que mon père m'avait faite et je pris un siège.

— Je vous écoute, père.

Malgré l'effort que je fis pour l'assurer, ma voix trembla.

Mon père réfléchit un instant. Son embarras était visible. Il reprit le coupe-papier qu'il avait abandonné, en donna quelques petits coups secs sur le bureau et commença :

— Ma chère Raymonde, tu n'es plus une petite fille. Tu n'as guère vécu, jusqu'ici, que dans l'enceinte du couvent, loin d'un monde qui est le tien et qui te réclame. Le moment est venu d'y entrer et d'y faire bonne figure. Au

seuil de cette nouvelle vie, il est de notre devoir de te révéler certains détails domestiques que nous t'avions jusqu'à cette heure, toujours et soigneusement cachés, ta mère et moi, parce qu'il ne convenait pas que tu les connusses et qu'ils n'auraient pu d'ailleurs que troubler la sérénité de tes jeunes années. Nous aurions voulu te les taire toujours, puisqu'ils sont pénibles : le jour est arrivé cependant où tu ne peux plus les ignorer.

Il s'arrêta un instant, poussa un soupir et reprit :

— C'est de notre situation de fortune que je veux te parler.

Enfin ! J'allais donc avoir la clef de l'énigme qui m'avait tant torturée. Une angoisse m'étreignait le cœur, faite de crainte et de curiosité.

— Tu te fais sans aucun doute, sur notre fortune, de grandes illusions, ma chère petite, illusions que rendent vraisemblables, très raisonnables même, les apparences. La vérité est que nous sommes à la veille d'être très pauvres !...

Il répéta :

— Très pauvres !

J'écoutais attentivement, sans perdre un mot. Un voile se soulevait devant mes yeux. Hélas ! Je n'avais deviné que trop juste !

— Et cependant, nous devons au nom illustre que nous avons l'honneur de porter, de l'entourer d'un certain luxe que permet seul l'argent.

Ces paroles me firent trembler. Anxieuse, j'attendais la suite.

— J'abrège. Tu es, ma chère enfant, en âge d'être mariée. Plusieurs prétendants briguaient l'honneur de t'avoir pour femme : ils étaient, pour la plupart, porteurs de bien beaux noms qu'il m'eût été doux de voir s'allier à celui de Clovers. Hélas ! Les noms aujourd'hui ne sont pas synonymes de fortune ! Et comme d'autre part, je n'ai pas de dot à te donner, un tel mariage eût été déplorable : c'eût été la vie modeste, pour commencer, la vie en province sans doute, et puis un jour, avec les enfants, la gêne, la misère peut-être.

Je m'étais contenue de toutes mes forces, mais il me fut impossible de me taire plus longtemps. Les paroles de l'étranger, du petit homme à redingote rencontré dans le parc, me revinrent à la mémoire et, pour la première fois, un vent de révolte passa dans mon esprit.

— Alors, mon père, interrompis-je froidement, vous avez cherché ailleurs. Vous avez justement pensé que le nom de Clovers, comme toute belle chose, est susceptible de se vendre, de se vendre très cher, qu'il ne manquerait pas pour l'acheter de bourgeois millionnaires, ridicules et fats, trop heureux d'avoir pour bru la fille du marquis de Clovers, le descendant des Croisés !... Puis-je savoir à qui vous l'avez vendu ?

— Malheureuse ! s'écria mon père en se levant d'un bond.

Ma mère aussi, pâle, s'était levée.

— Tu n'y songes pas, ma fille !... Parler ainsi à ton père

Devant cette explosion de colère, je compris ce que mon langage avait de cruel et j'en eus un amer regret ; mais ç'avait été plus fort que moi.

Je me précipitai aux genoux de mon père, lui pris les mains et les baisai :

— Pardon ! Pardon, père ! Je vous ai manqué de respect... je suis une misérable ! Pardon !

La figure de mon père s'adoucit aussitôt.

— Relève-toi, ma fille, et embrasse-moi. Tu as été un peu vive, mais je te pardonne. C'est le sang des aïeux qui vient de se révolter en toi, contre les nécessités implacables du jour. Je ne t'en veux pas. Tu ignores le monde, les mœurs de notre siècle, les besoins de la vie. Il est tout naturel que tu parles ainsi. Cela prouve ta grandeur d'âme... et ta jeunesse. Plus tard, bientôt, tu comprendras et tu te rendras compte que, si un instant j'ai volontairement oublié les vieux et respectables préjugés de notre race, ce n'a été que pour mieux songer à ton avenir et pour faire ton bonheur.

— Je vous remercie, mon père, et je suis certaine que tout ce que vous ferez sera bien fait. Et cependant permettez-moi une question : le mariage est-il, comme vous semblez le dire, une simple association, dont l'avenir sera plus ou moins heureux selon que les capitaux apportés auront été plus ou moins considérables ? Croyez-vous que la première préoccupation, sinon la seule, d'une femme devant l'homme qu'on lui présente comme devant partager sa vie, ses joies et ses chagrins, doive être de savoir quelle fortune il possède. Peut-être aujourd'hui, dans les mœurs actuelles que vous connaissez et que j'ignore, les choses se passent ainsi. Aussi je dois vous paraître bien ridicule, vieux jeu, comme on dit, et je n'aurais jamais osé

vous poser pareille question si, en faisant allusion à mon bonheur, vous ne m'aviez autorisée à vous parler de ce sentiment sans lequel le bonheur d'une épouse me paraît impossible ! Le nommerais-je ?... Vous allez rire !... L'amour.

— Mais, Raymonde, je ne sais vraiment pas où tu as l'esprit ! Jamais je n'ai dit que l'argent dût exclure toute affection du cœur. Je crois seulement qu'au bonheur d'un ménage moderne l'argent est aussi nécessaire que l'amour et qu'il faut se préoccuper également de l'un et de l'autre.

— Et quelle est la personne qui vous a paru...

Je ne pus aller plus loin, tant je redoutais la réponse.

Mon père sourit et regarda ma mère qui sourit à son tour :

— Ne fais pas l'ingénue, dit-il, tu le sais aussi bien que nous.

Un cri m'échappa, je portai les mains à mon visage et mon cœur, depuis si longtemps torturé, se brisa dans un sanglot.

— Ma fille !... s'écria ma mère. Ma chère enfant !

— Non, non ! Jamais !... Je ne veux pas épouser M. Grandidier

— Tu ne veux pas ? répéta mon père.

Alors je fis sur moi-même un violent effort et je jetai :

— Je ne peux pas !

J'allais m'abandonner, raconter la scène du bois, le soir du feu d'artifice, j'allais dire l'impression d'horreur que m'avait produite cet homme, quand, à la lueur d'une fusée, je l'avais vu devant moi, le visage empourpré, tuméfié, apoplectique, les yeux luisants, hors de la tête, j'allais tout dire !... Une sorte de honte, comme une pudeur secrète me retint. Il y avait eu, je le sentais bien, dans l'attitude de cet homme, dans sa physionomie, dans la façon dont il m'avait pris la main, dont il y avait appliqué ses lèvres, quelque chose d'horrible, de révoltant, que je ne m'expliquais pas, mais que j'aurais rougi de laisser soupçonner, puisque j'en étais la cause.

J'essuyai mes larmes, me calmai autant que je pus et, prenant un air enjoué :

— Quand je dis que je ne peux pas, j'exagère. Mais ce qui est vrai, c'est que je n'aime pas du tout M. Grandidier, qu'il me déplaît très fort, et,

ajoutai-je en sautant au cou de mon père, comme au temps où, gamine espiègle, je demandais une récompense ou sollicitais une faveur, la volonté de votre fille doit vous suffire !

— Si des raisons sérieuses l’excusent. Mais je crains fort — ou plutôt je l’espère — que l’opinion que tu t’es faite de M. Grandidier ne repose uniquement sur son extérieur peut-être un peu déplaisant, j’en conviens.

— Sur cela... et sur beaucoup d’autres choses.

— Que tu serais fort embarrassée de me dire ! fit mon père en souriant.

J’étais résolue à me taire.

Il conclut :

— Enfin, Tu réfléchiras. Tu vois que je ne pèse en aucune manière sur ta décision. Tu as toute liberté. Laisse-moi seulement te dire qu’une jeune fille sérieuse comme toi ne doit pas s’arrêter aux apparences d’un homme. M. Grandidier est un charmant garçon, très bien élevé, ayant bon cœur. Il fera, j’en suis certain, un excellent mari. Quant à ses petits travers, ses petits défauts qui te rebutent et qui sont tout en surface, une bonne et gentille petite femme, telle que toi, aimable, intelligente et... rusée, n’en aurait pas pour longtemps à les faire disparaître. Nous devons donner ta réponse à M. Grandidier dans trois jours. D’ici là, M<sup>lle</sup> Raymonde aura peut-être modifié sa manière de voir : je le lui souhaite.

Je répondis, cette fois froidement, résolument, en pleine possession de moi-même :

— Jamais je n’épouserai M. Grandidier.

— Tu réfléchiras.

— C’est tout réfléchi. Jamais.

*Clovers, 23 octobre.*

Les événements se précipitent avec une effrayante rapidité.

Ce que je viens d’apprendre me remplit d’effroi ! Ce que je viens de faire me semble invraisemblable !...



O mon Dieu, vous qui fûtes le soutien de mes jeunes années, en qui j'ai toute confiance, donnez-moi la force qui me sera nécessaire, Ne m'abandonnez pas !

Hier soir, à l'heure où j'allais me coucher, j'ai cru entendre la porte du cabinet de mon père s'ouvrir et se fermer. J'en fus surprise, car mon père, quand il n'y a pas d'étrangers, a l'habitude, le soir, de rentrer dans sa chambre. Après tout, il se pouvait qu'il eût oublié quelque chose et qu'il vînt le chercher.

Mais bientôt des bruits de voix montèrent jusqu'à moi. L'horloge des écuries sonna minuit et, bien que je ne sois pas superstitieuse, le hullement sinistre qu'une chouette jeta en passant devant mes fenêtres, me fit tressaillir.

Poussée par quelque étrange pressentiment, je suis descendue sans bruit et sans lumière et me suis arrêtée devant la porte du cabinet qui est juste sous ma chambre.

Le corridor était à peu près plongé dans l'obscurité : à l'une des extrémités seulement la petite flamme tremblotante d'une veilleuse projetait sur les murs de sombres clartés dansantes.

Alors j'ai collé l'oreille à la cloison, et, retenant mon souffle, j'ai écouté.

Tout d'abord je n'entendis rien que le sourd murmure d'une conversation à voix basse ; cependant j'ai tout de suite reconnu la voix de mon père et celle de ma mère.

Peu à peu, soit que mon oreille s'accoutumât et devînt plus sensible, soit que le ton de la conversation, ce qui est plus probable, s'élevât à la chaleur de la discussion, je saisis parfaitement les paroles.

— Ma chère, disait papa, c'est à vous de faire auprès de Raymonde une dernière démarche. Vous n'ignorez pas qu'une mère a sur la volonté de sa fille une autorité à laquelle un père ne saurait prétendre. Je suis convaincu que, si vous le voulez, vous la ferez revenir sur la décision qu'elle a prise.

— Vous vous trompez. Je connais Raymonde ; pour avoir répondu carrément comme elle l'a fait, pour s'être ainsi butée, sans rien entendre, sans rien discuter, elle doit avoir, elle a des raisons sérieuses !

— Pur enfantillage !... Un mouvement de révolte !... On lui aura raconté au couvent que des jeunes filles, en possession d'un beau nom, épousaient des jeunes gens riches, que c'était très mal, qu'il ne fallait jamais faire cela, un tas de balivernes dans ce genre. On lui aura monté l'imagination, ou bien encore ses petites amies auront dit devant elle que M. Grandidier était plaisant, ridicule, grotesque !... Et Mademoiselle votre fille, qui ne voit pas plus loin que son nez, s'est dit : moi, avoir un mari qui passe pour un plaisant, un ridicule, un grotesque ?... Moi, épouser M. Grandidier, pour qu'on se moque de moi !... Jamais. Et voilà toute l'explication de cet entêtement d'enfant, auquel vous donnez des causes qui certainement n'existent pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Croyez-vous que Raymonde ne se serait pas empressée de nous les faire savoir ?

— Vous me paraissez oublier, mon ami, de quelle délicatesse une jeune fille es capable.

— Bon, voilà maintenant que ça va être une affaire de délicatesse. Vous déraisonnez ! Vous êtes moins sérieuse que votre fille. Il est impossible de causer avec vous !

— Et d'ailleurs je ne vois pas quelles raisons il vous faut ? Raymonde ne vous a-t-elle pas donné la meilleure, celle sur laquelle aucun argument ne saurait prévaloir. Ne vous a-t-elle pas dit qu'elle ne voulait pas se marier avec M. Grandidier ? Il lui déplâit, c'est un fait établi. Une aversion ne se discute pas : elle existe, nous la constatons, que voulez-vous de plus !

— Voilà prenez parti contre moi. C'est parfait !... Et moi qui vous priais...

— D'user de l'influence que je peux avoir sur Raymonde pour la contraindre...

— Sacrebleu ! mais je ne vous demande pas cela. La contrainte maintenant ! Pourquoi pas la force publique pendant que vous y êtes !... Je vous demande seulement de la voir, de lui parler, de la calmer, d'examiner avec elle la situation, froidement, sans parti pris. Est-ce de la contrainte, cela ?

— Mais je ne peux pas, je ne peux pas !

Et je devinais des larmes dans la voix de ma pauvre maman.

Il y eut un silence.

— Il le faut cependant, reprit mon père. Nous ne pouvons, nous ne devons pas forcer Raymonde à épouser M. Grandidier contre son gré : ce serait un crime. Mais j'estime qu'il est de notre droit, de notre devoir même, de nous assurer que la résolution de Raymonde n'a pas été prise à la légère. Car, encore une fois, et j'en reviens toujours là, que peut-elle avoir de grave à reprocher à ce monsieur qu'elle connaît à peine. Il serait regrettable, vous le regretteriez les premières, vous et Raymonde, de manquer un tel mariage pour des puérités !...

— C'est possible. Une seule chose est certaine, l'antipathie de Raymonde pour M. Grandidier, raisonnée, instinctive ou même mal fondée, que m'importe ! Et cela suffit pour empêcher ce mariage.

— Ah ! vous ne simplifiez pas ma tâche, chère amie. Je croyais n'avoir qu'une adversaire : j'en ai deux maintenant. Voyons, soyez raisonnable, une simple tentative, une seule, c'est tout ce que je vous demande !

— Il me semble que ce serait mal de ma part.

— Ma chère, en voilà assez !... Vous me poussez à bout avec vos scrupules exagérés et vous m'avez tout l'air de perdre de vue la raison qui ne fait désirer tant la réussite de ce mariage.

— Hélas !

— Songez-y : nos intérêts les plus chers en dépendent ; s'il échoue, c'est la ruine, pis que cela, le déshonneur !

À ces mots un frisson glacial me secoua tout entière. Mes oreilles s'emplirent d'un tel bourdonnement que je n'entendis plus ce que disait mon père.

Peu à peu, je repris possession de moi-même. Mon père parlait toujours :

— Ecoutez une dernière fois le triste exposé de nos affaires.

Je perçus un froissement de papiers.

— Lors de notre mariage vous apportiez en dot dix-huit cent mille francs de valeurs mobilières, et moi le château de Clovers. À la mort de la

duchesse de Reuilly, votre mère, vous avez hérité de deux millions ; mon père ne me laissa que quelques menues dettes d'honneur, qu'il me fallut payer. Notre fortune s'élevait alors à environ trois millions et demi, plus le domaine de Clovers.

« Malheureusement nous avions l'un et l'autre le dédain de l'or et la soif du luxe qui ne permettent à aucune fortune, si considérable soit-elle, de résister longtemps. Vous aimiez le monde à la folie : ce n'étaient, à Paris comme à Clovers, que réceptions, dîners, bals, comédies. Moi, j'aimais le jeu et j'aimais surtout à vous voir heureuse, gaie, reine de ces fêtes que vous présidiez avec tant d'esprit et de grâce. Bref, cent cinquante mille livres de rentes ne suffisant bientôt plus, j'aliénai, avec votre consentement, quelques centaines de mille francs de votre fortune. L'histoire de mon association avec le duc de Crey vous est encore présente à la mémoire. Nous avions monté une écurie de courses ; nous faisions chacun un apport de trois cent mille francs. Bon an, mal an, cela nous coûtait une centaine de mille francs par tête. J'aurais bien voulu, dès la troisième année, me dégager de cette association ruineuse, je l'aurais pu, mais le monde eût potiné ; il eût aussi potiné si vos équipages eussent été moins brillants, vos toilettes moins luxueuses, si la maison enfin, qu'on appelait le palais des Borghèse, eut cessé un seul jour d'avoir table ouverte à toutes les célébrités des lettres et des arts.

« Huit ans après notre mariage, notre fortune était réduite à quinze cent mille francs de valeurs et à Clovers.

« C'est alors que se produisit le terrible événement qui nous ruina : la banqueroute de l'homme d'affaires qui gérant notre fortune, sa disparition, son prétendu suicide à Bruxelles, etc.

« Cette fois, force nous fut de restreindre notre train. Il ne nous restait plus en effet que les revenus de Clovers, une trentaine de mille francs, dont plus de la moitié passe à l'entretien du château lui-même, et trois mille francs de rentes, produit de cent mille francs sauvés du désastre.

« Raymonde fut envoyée au couvent. Dix années nous vécûmes ainsi à la campagne, mangeant nos rentes, ébréchant un peu tous les ans nos derniers capitaux.

« Cela ne pouvait durer indéfiniment. Nous étions au bout des cent mille francs. Pour nous procurer de l'argent, nous avons recours aux plus piteux expédients : n'avons-nous pas été jusqu'à vendre les tapisseries de l'escalier !...

« Cependant Raymonde avait grandi : elle était en âge d'être pourvue. Je résolus, avec votre assentiment, de tenter un coup suprême : emprunter sur Clovers, reprendre la vie d'autrefois et notre place dans le monde, ne fût-ce que quelques jours, tout cela pour marier notre fille.

« Ne voulant pas que Clovers fût hypothéqué — on aurait jassé dans le pays — j'eus recours à l'usurier qui bien des fois me vint en aide dans ma jeunesse, le baron Wimpfel. Il consentit à me prêter trois cent mille francs, sans exiger d'hypothèque. Je donnai seulement ma signature — le brigand sait ce qu'elle vaut — et m'engageai à lui payer quatre cent vingt mille francs dans deux ans.

« Cependant de tous côtés nous tombe du papier timbré. Vous avez pour votre part, ma chère amie, un petit arriéré de soixante mille francs chez divers fournisseurs. Je dois cinquante mille francs à droite et à gauche et quarante mille à mon ami de Rieux. Arrêtons-nous là et examinons les éventualités. Dans deux ans, nous sommes forcés de vendre Clovers pour payer Wimpfel. L'honorable baron l'achètera et pourra enfin, rêve de toute sa vie, voir vieillir sa très honnête personne dans ce château, berceau et tombeau, hélas ! d'une des plus grandes familles de France. Pendant ce temps, que deviendrons-nous ? Il nous restera cent cinquante mille francs de dettes que nous ne pourrons payer. Réduits à la misère et déshonorés pour n'avoir pu faire face à nos engagements.

« Notre situation est telle que Wimpfel lui-même s'inquiète ; il voudrait maintenant une garantie, une hypothèque. C'est pour cela qu'il est venu l'autre jour ; il avait rencontré Raymonde dans le parc

« Voilà, ma chère amie, ce qui est et ce que j'ai cru devoir vous rappeler. »

Il y eut un long silence. Une angoisse mortelle m'étreignait l'âme : raidie, immobile, dans la peur de perdre un mot, je retenais de toutes mes forces ma respiration.

Mon père reprit :

— M. Grandidier peut seul nous sauver.

Voilà bien ce que j’attendais !

Un cri s’étouffa dans ma gorge, je chancelai et m’affaissai sur le parquet. Mais tout de suite, dans un effort surhumain, je me relevai. Une sueur froide m’inondait le visage, et j’entendis encore ces mots :

— Il nous offre de racheter toutes les créances.

J’étais à bout, près de m’évanouir. Je me dirigeai, défaillante, vers l’escalier et je me traînai jusqu’à ma chambre. Je m’enfermai à clef, me jetai sur mon lit et je me mis à sangloter.

Ainsi donc nous étions ruinés, le déshonneur nous guettait, et moi seule pouvais tout sauver : un mot, un seul mot suffisait pour cela. Je devais être la rançon de l’honneur familial.

Je ne pus réfléchir davantage : mes idées se heurtaient avec fracas dans ma pauvre tête endolorie. Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi et que je me trouvai étendue sur mon lit, tout habillée, je demurai quelque temps sans me rappeler ce qui s’était passé. Puis, peu à peu, la mémoire me revint. Mais n’était-ce pas le souvenir d’un rêve, d’un affreux cauchemar ? Était-il vraisemblable que j’eusse été, la nuit, écouter une conversation à la porte d’une chambre ? N’avais-je pas été, une fois de plus, la dupe de ma folle imagination ? Je dus, pour me convaincre, reprendre ma soirée de la veille, heure par heure, minute par minute. Alors seulement, il ne me fut plus permis de douter de la triste réalité. La situation m’apparut nette, horrible : on voulait me marier et l’homme à qui l’on me réservait, se trouvait être, par la plus cruelle fatalité, le seul au monde que je détestasse. En cette heure d’angoisse, comme dans tous les moments pénibles de ma vie, c’est au ciel que je m’adressai. « La prière est la plus douce et la plus forte des consolations que Dieu a ménagées aux hommes. » Je demandai à Celui qui est toute justice et toute vérité de bien vouloir m’éclairer, me dicter ma conduite.

Tandis que je priais, l’apaisement se faisait en moi : au trouble succédait le calme, et dans ce calme bienfaisant, il me sembla qu’une voix, qui descendait du crucifix d’ivoire suspendu à la tête de mon lit, murmurait : « Résignation. »

Oui, je devais me résigner, obéir. Eh quoi ! Mon bonheur était compromis ? La belle affaire !... Devais-je songer un seul instant à ma tranquillité, avant d'avoir assuré celle des êtres qui m'ont donné la vie.

Mais tout à coup, M. Grandidier se dressa devant moi : je le vis qui me tendait les bras, qui voulait me prendre !... À la pensée qu'il me faudrait appartenir à cet homme, je me révoltai de nouveau. Tout ce qu'on voudrait, la mort, oui, la mort, mais pas ça !

Mes membres tremblaient ; ma poitrine haletait, oppressée ; ma chair était moite ; une soif ardente me brûlait la gorge. Je courus à un guéridon, me versai à boire et bus avidement quelques gorgées d'eau fraîche.

Et pourquoi lui appartenir, à cet homme ? Oui, pourquoi ?... Pour éviter un désastre d'argent ?... L'argent !... Toujours ce mot, toujours cette éternelle question !... L'argent, l'unique préoccupation d'un monde frivole qui ne vit que par lui et pour lui. Mais qu'était, en fin de compte, une ruine, si complète fût-elle, auprès du sacrifice de toute une vie ? N'avais-je pas droit au bonheur, comme les autres ! N'étais-je pas jeune, jolie, aimable !... N'avais-je pas besoin, comme les autres, plus que les autres, d'affection, d'amour !... Et tous les rêves d'or que l'on fait, enfant, jeune fille, le soir, sur l'oreiller blanc, avant de s'endormir, repassèrent devant mon esprit : on imagine que l'on repose près d'un être aimé et qui vous aime, qui veille sur vous et vous protège, d'un être vague et mystérieux qu'on voit, mais qu'on ne saurait dépeindre, d'un être dont le regard est tendre et fier, dont la parole est douce et ferme, dont le cœur est fait de courage et d'amour, d'un être qui tient du prince charmant et de l'ange gardien. Et tous ces rêves, à mesure qu'ils repassaient, se brisaient tous ! Et de leurs éclats surgissait affreux, odieux, le visage de l'autre.

Non, je ne serais jamais sa femme. Était-ce de ma faute si mes parents s'étaient ruinés ? Devais-je une réparation ? Qui avait le droit de m'imposer un pareil sacrifice ? Personne, pas même Dieu, puisqu'il est juste et bon. « Demain, pensais-je, j'irai trouver mon père. Je tâcherai d'abord de le convaincre, et s'il ne comprend pas, tant pis !... Et s'il veut me contraindre, je m'enfuirai au couvent, le seul endroit où j'aie connu des jours paisibles et heureux. »

M'étant arrêtée à cette détermination, ses conséquences m'apparurent aussitôt. Mon père, ma pauvre mère dans le dénuement, dans la misère — le mot n'avait-il pas été prononcé ! — Et puis, le déshonneur. Et je les voyais vieux, souffrant, vivant à l'écart, pauvrement, et dans leurs yeux desséchés, je lisais : « Si tu avais voulu »

Si j'avais voulu ! Si je voulais ! Car cela dépendait de moi : je tenais leur destinée entre mes mains. D'un mot, je pouvais à jamais assurer le bonheur de ma pauvre maman, sa tranquillité. Oh ! la belle, la grande action ! Et tout d'un coup, je trouvai la force qui m'était nécessaire, que je cherchais en vain, je la trouvai dans le désir de voir ma mère heureuse. Et je compris que moi-même je ne serais pas malheureuse, puisque j'aurais la plus grande des satisfactions que peut rêver un noble cœur, celle d'avoir sauvé ce qu'il a de plus cher au monde.

Cependant le jour, qui se levait, blanchissait l'horizon ; une faible clarté pénétrait dans la chambre. J'allai à la fenêtre, je l'ouvris, et j'aspirai avec délice l'air frais du matin. Alors devant le spectacle qui s'offrit à mes yeux, les pelouses recouvertes de gelée blanche, les oiseaux s'éveillant dans les bosquets, la limpidité de l'atmosphère, me revint à la mémoire le souvenir de ma première matinée à Clovers. En ce temps-là et malgré mes frayeurs incertaines, j'espérais vivre en paix. Mais puisque le ciel en avait décidé autrement, je devais obéir. D'ailleurs ce parc, ces bois, ce vieux château, tout cela ne me disait-il pas de partir ! Tout cela ne semblait-il pas me dire dans le silence recueilli de cette pâle aurore : « Petite maîtresse, si tu ne pars pas, nous serons vendus. Plus jamais tu ne nous reverras. Plus jamais, non plus, nous ne reverrons celle que nous aimons tant, celle que tu aimes tant aussi, effleurer de son pied léger le sable fin de nos allées, se reposer sous la verdure de nos épais feuillages, cueillir de ses doigts blancs et frêles les fleurs de nos parterres qui ne fleurissent que pour elle ! Nous nous en irons en d'autres mains, petite maîtresse, si tu ne t'en vas pas ! »

À cette pensée qu'on pouvait vendre Clovers, les larmes me vinrent aux yeux.

Je refermai la fenêtre : ma résolution était prise.

J'étais accablée de fatigue, le corps comme endolori, meurtri. Je me déshabillai à la hâte et me mis au lit. Quelques pensées, vagues, douces,



réconfortantes, sillonnèrent encore mon esprit, et puis le sommeil, un sommeil lourd, m'enveloppa.

Je ne me réveillai que fort tard dans la matinée.

Je descendis chez mon père, l'air souriant, et je lui dis :

— Mon cher papa, j'ai réfléchi. Je veux bien épouser M. Grandidier.

Sa figure, à ces mots, s'était épanouie de joie.

— Ha ! ha ! J'en étais bien sûr que nous reviendrions sur nos grands mots et nos protestations !... Vous mériteriez, Mademoiselle la sottise, pour vous apprendre une autre fois à réfléchir avant de parler, vous mériteriez que je ne vous entendisse plus !... Petite bête, va !

Je l'ai embrassé et me suis sauvée dans ma chambre. J'y ai pleuré toute la matinée.

*Clovers, 24 octobre.*

M. Grandidier est venu aujourd'hui chercher la réponse. J'étais avec mes parents dans le salon quand il y est entré.

Il était très pâle.

— Monsieur Grandidier, a dit mon père en s'avançant à sa rencontre et en lui prenant les mains, nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer.

Le visage de M. Grandidier s'est illuminé : il m'a regardée et dans ses yeux une larme, une larme de joie et de reconnaissance, a brillé. En ce moment, mon antipathie instinctive pour cet homme se dissipa tout d'un coup ; de bon cœur, généreusement et sans arrière-pensée, je lui tendis la main : il la saisit, la retint longtemps et la pressa dans la sienne. Hélas ! je reconnus l'étreinte : elle brisa l'illusion et je compris alors que seulement un éclair de pitié avait une seconde dissipé la profonde et sombre aversion qui sourd, intarissable, dans mon cœur.

Comme il ne disait rien et que tous se taisaient, émus, je résolus de rompre moi-même le cours de mes amères réflexions et je pris la parole :

— Monsieur, mes parents m’ont dit que vous me faisiez l’honneur de me demander en mariage. Après avoir réfléchi — j’insistai à dessein sur ce mot — j’ai décidé que Raymonde de Clovers s’appellera...

Il devina peut-être que ce nom sonnerait mal dans ma bouche : il m’interrompit.

— Merci, Mademoiselle. Il m’est impossible de vous dire et vous ne comprendrez jamais le bonheur que j’éprouve et que je vous dois. Je m’efforcerai seulement d’en être le moins possible indigne. Merci, Mademoiselle, merci !...

Son émotion, qui allait croissant, le contraignit d’interrompre les expressions de sa gratitude. Maman pleurait. Papa m’attira dans ses bras et m’embrassa.

Alors je pris congé de mon fiancé — ô ironie ! — et je me retirai dans ma chambre. Maman ne tarda pas à m’y rejoindre, laissant M. Grandidier s’entretenir avec mon père.

Quand nous nous trouvâmes seules ensemble, ma mère me prit la tête dans ses mains. — Raymonde, ma petite Raymonde, murmura-t-elle, tu l’aimes au moins, ce monsieur ?

Son instinct maternel avait soupçonné la vérité.

Je faillis, dans un élan du cœur, lui tout avouer.

Mais il était trop tard. Le sacrifice était maintenant inévitable, devait être consommé : à quoi eût servi d’alarmer la conscience de ma chère maman.

— Mais, lui répondis-je en souriant et de la façon la plus naïve, puisque je l’épouse, c’est que je l’aime.

— Vrai, bien vrai ?... Jure-moi que c’est la vérité.

Il est des faux serments qui ne peuvent être des crimes.

— Je vous le jure, petite mère.

Et je me jetai dans ses bras, où j’étouffai mes larmes.

*Paris, 10 février.*

Près de quatre mois se sont écoulés sans que j'aie eu la force de prendre la plume. J'ai vécu, apathique, plongée en une sorte de somnolence. Il me semblait que je n'existais plus : tout m'était indifférent. Seule, dans cet anéantissement de mes facultés, me resta nette la conscience d'avoir à tout jamais perdu la paix de mes années de jeunesse.

Pauvre journal, confident de mes pensées, de mes joies et de mes peines, c'est aujourd'hui que je te reprends. J'ai fui quelques instants, pour me confier à toi, les splendeurs d'une fête qui pour moi n'est que la consécration d'un martyre. Cela me fait du bien de me retrouver seule, dans ma chambre, et je profite avidement de la jouissance que j'éprouve parce que l'on viendra trop tôt m'y arracher.

— Il est six heures. Ce matin, c'était le mariage à l'église, car je suis mariée maintenant ! Je ne suis plus Raymonde de Clovers, je suis M<sup>me</sup> Grandidier ! À peine si je peux y croire : il me semble que c'est une plaisanterie, une mascarade. Tout s'est fait sans que je m'en aperçusse.

Et durant des heures — d'autres en tireraient vanité — il m'a fallu sourire à des gens que je connais peu ou point, qui tous me sont indifférents, à qui je suis indifférente.

Enfin, paraît-il, il n'y a qu'à se louer de la manière dont les choses se sont passées. Ma pauvre chère maman est enchantée : ma robe allait à merveille et l'église était pleine, archi-pleine. Maman assure qu'il y avait deux fois plus de monde qu'au mariage de Jacqueline, lequel a été célébré la semaine dernière. Quel triomphe !

Quant à mon père qui craignait de la part de notre famille — du côté des vieux intransigeants — quelques fâcheuses abstentions, lesquelles n'auraient pas manqué d'être remarquées — on avait chuchoté tout bas le mot de mésalliance — il est aux anges ce soir : pas un vide, pas même une remarque désobligeante ni une note discordante dans le concert de louanges qu'on nous a servi à M. Grandidier et à moi. C'est parfait. J'ai mesuré aujourd'hui, exactement, la puissance de l'argent : elle est bien grande.

Demain on lira dans les journaux que la cérémonie fut magnifique, que Tout-Paris y assistait, s'y pressait, que la mariée était délicieuse et souriante, que son visage rayonnait d'une joie bien naturelle, et plus d'une

femme du peuple, plus d'une petite ouvrière, plus d'une bourgeoise même dont j'envie le calme et la paisible médiocrité, enviera mon bonheur !

Ah ! que je donnerais de bon cœur mes millions d'aujourd'hui pour ma gaîté d'autrefois !

Cher couvent, abri de mon enfance, solitude si douce aux âmes fragiles, modeste chapelle aux vitraux colorés, toute remplie du parfum des autels, vieux murs qui résonniez au bourdonnement des cantiques, tout ce que j'ai aimé, tout ce que je regrette, que vous êtes loin !

J'ai aperçu, dans la foule, le béguin blanc de notre mère supérieure. Elle fixait sur moi ses grands yeux bleus, ses regards droits et profonds qui lisent dans les âmes, et sur ce beau visage frêle, presque diaphane, tout imprégné de la grâce éblouissante d'une jeunesse qui a survécu à elle-même, que la vie n'a pas flétrie, et de ce charme imposant d'une noble vieillesse, un sourire est passé qui s'adressait à moi. Et je lui ai souri, mais mon cœur s'est serré et j'ai failli pleurer.

M'est-il permis de douter un instant que ma vie sera malheureuse qui s'ébauche sous de tels auspices. Décor, mensonges, façades ; moi seule connais la vérité !

Dans mes oreilles, toutes pleines encore du ronflement des grandes orgues, du brouhaha de la foule, des chuchotements de la sacristie, sonnent avec obstination, inoubliables, ironiques, les paroles du prêtre, l'abbé de la Vernière, qui consacra mon sacrifice et m'ouvrit le chemin du calvaire.

J'ai sous les yeux, gravé sur chine, coquettement relié, orné d'une faveur bleu de ciel, le texte de ce discours. Je le glisse entre deux feuillets de mon journal ; en ce jour, en cet endroit sa place est indiquée :

« Ce m'est un grand honneur, mieux que cela, une grande joie, que d'être appelé à bénir votre union, Monsieur et Mademoiselle, et de venir, l'un des premiers, vous apporter mes vœux pour une vie de félicité dont ce jour est l'aurore.

« Un grand événement va s'accomplir : il importe que vous en saisissiez la grandeur même et toutes les conséquences et que, conscients des devoirs

qui vous vont incomber désormais, vous soyez en mesure de n'y jamais faillir.

« Songez-y bien, vous êtes, Monsieur et Mademoiselle, parmi les heureux de la terre, qui trop souvent à notre époque justifient comme à plaisir les griefs qu'on formule contre eux. Vous êtes parmi ceux sur lesquels se portent tous les regards, toutes les convoitises, toutes les haines, ceux dont on épie avec un soin méchant, les moindres actions, les moindres gestes. Comme tels, vous devez donner l'exemple des vertus chrétiennes qui sont en vous et que vous développerez avec ardeur.

« C'est donc une mission sainte, j'allais dire un apostolat, que vous avez à remplir dans le monde, et vous la remplirez, cette mission sacrée, parce que vous êtes entourés de personnes qui vous y aideront, parce que, vous mêmes, possédez ce qu'il faut pour la mener à bien.

« Vous, Monsieur, si jeune que vous soyez, vous vous êtes déjà, par votre travail et par votre intelligence, placé au rang des sommités de l'industrie française. Faire l'éloge de votre carrière, si courte encore et déjà si remplie, ce me serait long et difficile et votre modestie m'en tiendrait rigueur.

« Quant à vos vertus, si je les ignorais, un détail qui me frappe suffirait à me les révéler. Je vois se presser tout au fond de ces voûtes des gens dont les vêtements trahissent l'humble condition. Qui sont-ils ? Que sont-ils venus faire parmi ce luxe répandu à profusion ? Demandez-leur, ils vous répondront. Ils sont venus, laissant là pour un jour leurs outils de travail ; ils sont venus, fidèles serviteurs d'un maître respecté, vénéré, aimé, ils sont venus, Monsieur, vous apporter l'humble et touchant témoignage de leur profonde reconnaissance. Et cette timide et superbe démonstration en dit plus long, croyez-moi, que le plus long des panégyriques.

« Mais vous êtes plus encore qu'un éminent représentant de la grande industrie. Le peuple vous a confié la défense de ses droits et de ses intérêts ; il ne pouvait la remettre en de plus dignes mains. Dans cette tâche délicate et grande, Dieu vous guidera ; il vous a donné les vertus qui font les vrais hommes politiques, l'honnêteté, l'intégrité, la foi dans une idée, la volonté ferme de la faire triompher coûte que coûte. Il vous donnera la joie d'atteindre le noble but qui séduisit votre activité.

« Vous, Mademoiselle, n'oubliez jamais que vous êtes fille du marquis de Clovers, petite fille du maréchal duc Richard de la Guétry de Clovers, descendante des plus illustres preux de notre belle histoire. Que tant de gloire vous abrite d'une ombre tutélaire.

« Vous continuerez d'être la chrétienne que nous avons connue, petite fille, jeune fille, sur les bancs du catéchisme de cette paroisse.

« Vous serez l'épouse chrétienne, comme vous fûtes la fille pieuse et dévouée.

« Il m'est pénible de jeter une note de tristesse parmi tant de joie et de bonheur : c'est mon devoir de prêtre. Oui, ne vous faites pas d'illusions, Mademoiselle, vous allez rencontrer sur votre route des obstacles de toutes sortes, des contrariétés, des déceptions, des chagrins que la sollicitude d'une mère incomparable vous avait jusqu'ici épargnés. Ce ne sera plus le couvent, c'est-à-dire le calme ; ce sera la vie, c'est-à-dire la tempête. Mais je demeure sans crainte, parce que vous emportez avec vous le viatique qui rend invincible et qui fait victorieux, parce que vous avez la foi.

« Plus tard, bientôt sans doute, vous serez mère. De nouveaux devoirs vous incomberont alors et toujours la Religion vous les indiquera et vous donnera la force de les remplir.

« Et maintenant, Monsieur et Mademoiselle, éloignez-vous un instant par la pensée de toute cette foule élégante, élite de l'aristocratie française, de l'aristocratie des sciences, des arts, des lettres, de la politique, de la finance et de l'industrie, de cette foule accourue pour vous apporter un témoignage d'affection et ses vœux de bonheur. Recueillez-vous, afin d'être plus dignes de recevoir le divin sacrement qui va vous unir à jamais.

« Et puis vous partirez, vous franchirez le seuil de ce temple et vous retournerez, vous, Monsieur, à vos occupations, vous, Mademoiselle, au monde qui vous réclame.

« Marchez, époux chrétiens, fièrement et droit. Foulez aux pieds les tentations qui pousseront sous vos pas, comme autant de fleurs séductrices mais empoisonnées. Ne perdez jamais de vue le seul but de votre existence, le ciel.

« La vie vous sera facile et douce, puisque vous vous aimez et que la fortune vous sourit et vous comble. N'oubliez pas toutefois, dans votre

félicité, que la terre est couverte de misères, que vous n'êtes, hélas ! qu'une heureuse exception ! Vous êtes riches, ne jetez pas votre richesse au plaisir et à la frivolité. Faites la part des pauvres, faites-la très large. Donnez, donnez : « Qui donne aux pauvres, prête à Dieu. »

« Vous allez maintenant, Monsieur et Mademoiselle, vous joindre à moi dans mes prières. Vous allez offrir votre bonheur à Dieu qui vous l'a donné et, si jamais l'horizon s'obscurcit, vous lui offrirez vos chagrins. Dédaignez les remèdes du monde qui étourdissent mais ne guérissent pas. Encore une fois, regardez le ciel, époux chrétiens ! Regardez le ciel : c'est de là haut que vous viendra toute vraie consolation.

« Ainsi soit-il. »

En entendant ces paroles ; celles surtout ayant trait à un bonheur que je ne connaîtrai jamais, les larmes, à plusieurs reprises, me sont montées aux yeux.

Tout cela n'est-il pas profondément ridicule !

Non pas que je m'élève contre la religion : plus que jamais, je sens que j'en aurai besoin : je n'entends relever ici que ces formules banales, ces tirades déclamatoires, ces louanges sans mesure, sortes de guirlandes fleuries sous lesquelles on dissimule de trop tristes réalités.

Oh ! oui ; mon Dieu, donnez-moi la force qui me sera nécessaire. Aidez-moi, dirigez-moi, ne m'abandonnez pas. En vous, je mets toute ma confiance, tout mon espoir.

Je pleure, mais il m'est doux de pleurer à vos pieds. Ma douleur se sanctifie, puisque je vous l'offre. Mon sacrifice devient grand et je suis fière de la blessure que je porte au cœur.

Et pourtant quand j'y pense, je crains d'avoir trop préjugé de mes forces. Suis-je vraiment à la hauteur de la tâche que j'ai entreprise ? L'ai-je seulement bien comprise.

Tout à l'heure, dans un instant, un homme pour lequel je n'ai ni amour, ni amitié, ni affection, ni sympathie, ni même indifférence, un homme que je méprise, dont la seule vue m'est insupportable, va venir. Il va venir me chercher, c'est son droit. Et je vais lui appartenir.

Lui appartenir !... Qu'est-ce au juste que cela ? Que signifie ce mot ? Comment s'exercera sur moi son droit de propriété ? Quelles en sont les limites, quelle en est la nature ? Que veulent dire ces paroles, toutes pleines d'engagements mystérieux : « La femme doit obéissance à son mari. »

Cette chose inconnue qui m'attend, qui doit être, je le sens, j'en ai la conviction, si douce à ceux qui s'aiment et qui me fait peur à moi... Ah ! non, non ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !... Ce n'est pas ma faute si je le déteste, cet homme !

Que faire !

Que faire ? Mais il l'a dit, lui, le prêtre :

— Regardez le ciel : c'est de là-haut que vous viendra toute vraie consolation.

Seigneur, vous qui dispensez la félicité et le malheur, vous avez jugé bon de me faire souffrir. Seigneur, source de toute sagesse et de toute justice, vous avez pour cela quelque sage et juste raison ; il ne m'appartient pas de la vouloir connaître.

Que votre volonté soit faite !

*Paris, 11 février.*

— Ne pleure pas, ma chérie, disait ma mère. Maintenant que tu es déshabillée, couche-toi vite de peur de prendre froid.

— Oh ! maman ! ma bonne maman ! Ne partez pas, je vous en prie, je vous en supplie ! Restez auprès de moi, cette nuit !

— Mais c'est impossible, ma mignonne. M. Grandidier va venir. Il est ton mari maintenant. Tu es sa femme et... Comment te dire ? Enfin, tu devras lui obéir... tu comprends... même si... même s'il te demandait des choses... des choses qui, au premier abord... peut-être..., certainement... te paraîtront un peu... un peu extraordinaires !

Elle s'arrêta, se prit la tête dans les mains.

— Mais tu vois bien que je suis triste aussi, puisque je pleure !



— Maman, maman ! Ne m’abandonnez pas !

Je jetai mes bras autour de son cou et je m’attachai à elle de toute la force de mon désespoir.

Elle se plaignit sous l’étreinte qui l’étouffait. Mes nerfs tout d’un coup se détendirent : épuisée, inerte, je retombai sur le lit.

Nous pleurions toutes les deux.

Elle fit un effort, se redressa, me regarda et sourit à travers ses larmes.

— J’étais venue pour te parler sérieusement, dit-elle, t’encourager, s’il en était besoin, et voilà que... C’est bête ! Écoute, Raymonde, sois raisonnable. Tu t’alarmes sans motif. Les usages, les convenances, la difficulté qu’on éprouve à en parler, font que jusqu’au dernier moment, jusqu’à la consommation même du mariage, on laisse les jeunes filles dans l’ignorance de certains... détails qui, si tu veux bien m’en croire, pour tout mystérieux qu’on les tienne, sont loin d’être les plus désagréables de la vie.

Elle rit et elle ajouta :

— Guy de Maupassant appelle cela « le grand secret de l’amour » et reconnaît lui-même qu’il est difficile à une mère de le divulguer à sa fille.

Attentivement, je l’écoutais parler. J’essayais de pénétrer le sens de ces paroles pour moi incompréhensibles, sans y parvenir, et le voile obstinément maintenu jusqu’au dernier moment sur cette chose qui allait s’accomplir ne faisait qu’augmenter ma terreur.

Quelque effort d’imagination que je fisse, je ne pouvais comprendre un événement sur lequel une mère ne pût s’expliquer à sa fille franchement et sans détour, et qui ne fût pas quelque chose d’affreux, de monstrueux ! Il m’était impossible de concevoir un acte qu’on pût honnêtement accomplir et dont il fût malhonnête de parler.

— J’ai peur, maman ! Vous voyez bien que je tremble ! Je sens que je vais être malade !

Et je pensais en moi-même :

— Si je pouvais mourir !

— Cette journée fatigante t’a un peu énervée, me dit ma mère. Cela n’a rien d’étonnant. Comme tu riras demain de tes folles terreurs

d'aujourd'hui ! À quoi penses-tu ?

— Ma petite mère adorée, je pense que, puisque vous m'aimez bien et que vous me voulez voir toujours heureuse... Oh ! c'est peut-être difficile ce que je vais vous demander là, mais cela serait si gentil ! Oh ! oui, dites à M. Grandidier que je suis souffrante, que toutes ces cérémonies m'ont horriblement fatiguée, qu'il vaut mieux que je passe la nuit seule, que demain...

— Pauvre mignonne ! Mais tu te montes l'imagination ! Tu le lui diras toi-même, à ton mari, et il sera enchanté de commencer son règne par... un don de joyeux avènement.

Elle sourit et continua :

— Ne dirait-on pas à t'entendre que c'est le diable en personne que tu vas recevoir ! Ah ! si tu n'aimais pas ton mari, si tu étais dans la situation de quelqu'une de ces malheureuses jeunes filles que l'on met, presque de force, en tout cas contre leur bon plaisir, dans le lit d'un monsieur pour lequel elles n'éprouvent que de l'aversion, sinon plus !... Ah ! s'il en était ainsi !... d'abord tu ne serais pas ici, ni moi non plus.

Elle se mit à rire.

Son rire me fit mal et me glaça. L'ironie, l'ironie partout, jusque dans la bouche de ma mère ! En cette minute, je compris à quel point j'étais seule, abandonnée, sans secours. Je compris toute l'étendue du malheur que je venais d'épouser. Le silence irritant, dans lequel résonnaient encore ces derniers mots et ce rire innocemment cruel, me pesait : pour le rompre, je jetai au hasard, sans savoir ce que je disais :

— Alors, vous partez ?

— Il le faut, mais demain je viendrai te voir, et je gage que ma chère petite Raymonde n'aura plus ses idées noires.

Elle pencha sur moi sa belle tête blonde, si fraîche, si riante, si jeune encore. Tout le caractère de cette femme se lisait dans ses yeux, pleins de larmes une minute avant, maintenant radieux. Ah ! certes, ma chère maman n'avait jamais connu dans sa vie de torture approchant la mienne : ce visage sans rides et ce front sans nuages le disaient bien. Une heureuse insouciance, faite de bonne humeur et d'un peu de frivolité, lui avait permis

de passer par le monde sans y jamais rien voir que les roses offertes à sa beauté, à sa grâce et à son esprit. Quelquefois, peut-être, une épine avait rencontré le bout de son doigt : la souffrance avait été vive, mais brève, à peine avait-elle duré l'espace d'une seconde et s'était évanouie.

Et j'éprouvai soudain comme un remords d'avoir, ne fût-ce qu'un instant, assombri ce visage radieux, plissé ce front si pur, mis quelques larmes dans ces beaux yeux clairs.

Je fis un effort sur moi-même, je souris et, l'ayant embrassée :

— Bonsoir, petite mère. À demain.

— Ah !... Voilà que cela va déjà mieux.

Je souris de nouveau et dans le baiser que je lui donnai, j'étouffai un sanglot.

Elle sortit.

J'entendis le bruit léger de ses pas et le froufrou de sa robe s'évanouir dans le silence.

J'étais seule, toute seule maintenant, dans cette vaste chambre que M. Grandidier, que « mon mari », venait de faire aménager pour me recevoir, dans son hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne.

De chaque côté de la cheminée de marbre blanc, s'épanouissaient, sous forme de fleurs, des lampes électriques. Une autre était dissimulée dans la mousseline du ciel de lit ; sa lumière, agréablement tamisée, descendait, se glissait tout le long des plis de la gaze des rideaux, roses comme les tentures. Sur une table, dans un vase de cristal, quelques orchidées, elles aussi roses, d'un rose très pâle. En somme, simple et luxueux à la fois, c'était assez bien meublé, quoique dominât le goût anglais qui n'est pas le mien. Je me rappelai alors qu'on m'avait consultée, qu'on m'avait demandé la couleur que je préférais pour les tentures, quels meubles je voulais, quel était mon style de prédilection. À toutes ces questions, j'avais invariablement répondu : « Ça m'est égal ». Et de fait que m'importaient la couleur des rideaux et le style du mobilier ! Si l'oiseau prend soin de son nid, c'est qu'il y doit abriter son bonheur.

Mes regards se portaient sur une tête de femme, finement travaillée dans un gros bloc de marbre blanc, quand la porte s'ouvrit discrètement.

M. Grandidier parut. Je l'avais oublié. Involontairement je tressaillis.

Il était en habit.

Il s'approcha du lit, souriant ; je m'enfonçai sous les couvertures.

Il crut que je voulais badiner, car il se mit à rire.

— Coucou ! fit-il.

Il rejeta le drap qui me couvrait :

— Ah ! la voilà

Cette plaisanterie stupide me révolta.

— Monsieur !...

— Vous voulez rire, je pense, ma chère belle ! Appelez-moi Raoul.

Il approcha sa figure de la mienne, que je rejetai en arrière.

— Raoul ?

— Dame ! Évidemment. Vous n'allez pas m'appeler M. Grandidier long comme le bras, maintenant que je suis votre mari et que vous êtes ma femme, ma petite femme que j'aime, que j'adore !

Il s'était assis sur le lit et m'avait pris une main qu'il caressait et par intervalles couvrait de baisers.

— Si vous saviez comme je suis heureux ! Et qu'on va être bien tous les deux dans le dodo !

Pas une phrase habile, pas une avance ingénieuse ; à chacune de ses paroles, bêtes et triviales, s'accroissait mon irritation.

Il y a des instants dans la vie, où l'intelligence s'éclaire tout d'un coup d'une lumière étrange, où l'on comprend par une sorte d'intuition ce que l'expérience n'a pu vous apprendre. C'est ainsi que je devinai chez cet homme, trahi par le moindre de ses gestes, la moindre de ses paroles, cette brutalité particulière que donnent la domination des choses faciles, la société des filles.

Dès lors il cessa de m'être seulement antipathique : il me répugna.

Cependant il avait abandonné ma main qui gisait sur les draps. Il se leva et se penchant à mon oreille :

— Je vais revenir, dit-il.

Il disparut dans le cabinet de toilette, attendant à la chambre. Je l'entendis se déchausser, retirer ses vêtements, procéder à sa toilette.

Il reparut il avait une chemise de soie rose. Ainsi accoutré, son ventre bedonnant tendant l'étoffe légère, il était tellement drôle, tellement ridicule, que si je n'avais pas eu envie de pleurer, j'aurais certainement ri.

— Voulez-vous être gentille, Raymonde ?

— Mais, mon ami...

— Appelez-moi Raoul.

Je me mordis les lèvres et ne répondis rien.

— Faites-moi une petite place, là, à côté de vous.

Il souleva le drap, se glissa et son corps me frôla.

Je frissonnai.

— Vous avez froid, mon amour adoré ?

Un sourire bestial plissa sa bouche :

— Soyez sans crainte : dans quelques instants vous n'aurez plus froid.

Seules, les malheureuses qui ont connu l'épouvantable torture d'appartenir à un être dont tous les baisers, toutes les caresses froissent comme une insulte, salissent comme un outrage, savent tout ce qu'une femme peut souffrir en un pareil moment.

Il continua :

— Mais vous ne m'avez encore rien dit d'aimable, Raymonde ! Je t'aime, je t'aime à la passion, ma chérie !... M'aimes-tu un peu, toi ?

J'éclatai de rire, d'un rire nerveux, strident, sauvage, fait de rage impuissante.

— Ne te moque pas de moi, mon amour, et dites bien vite que vous l'aimez un peu, un tout petit peu, votre petit mari !

Oh ! que ces mêmes mots, que je ne puis écrire sans frémir de dégoût, doivent être doux dans la bouche d'une personne que l'on aime. Une douleur nouvelle s'ajouta à la mienne : le regret de ce bonheur auquel j'avais volontairement renoncé. Dire que j'aurais pu être heureuse, comme d'autres.

— Raymonde, Raymonde ! murmurait-il, le visage tuméfié, les yeux injectés de sang.

Il s'était approché de moi et, soulevé sur un coude, il me contemplait comme une proie.

— Raymonde !... cria-t-il, frémissant.

Il eut un rire joyeux, comme un rire de triomphe, et ses yeux brillèrent d'un éclat étrange, du même éclat que le soir, là-bas, dans le bois...

Alors... Non, ma plume indignée se refuse à décrire ce qui se passa. Oh ! le souvenir de cette scène ne s'effacera jamais de ma mémoire. Toujours, je verrai cet homme, que la passion avait fait une brute, se ruer sur moi, m'étreindre !... Toujours, je garderai sur mes lèvres l'horrible brûlure de son baiser de feu !...

Voilà donc ce que l'on me cachait ! Voilà donc ce qu'ils appellent le droit du mari ! Ha !

Ha ! le droit de vous blesser dans votre chair, de vous froisser dans votre cœur, dans ce que vous avez de plus intime, de plus délicat et de plus respectable ! Ah ! quelle horreur !

Y a-t-il des lois pour vous contraindre à un pareil esclavage ? Se rencontrent-ils des gens pour vous blâmer si vous vous révoltez ? Est-ce un devoir de se soumettre, d'étouffer en soi le cri d'indignation, de désespoir et de douleur d'une vierge surprise dans sa bonne foi, violée dans tout son être ?

Non, non, ce n'est pas possible !

---

## DEUXIÈME PÉRIODE

### L'ÉPOUSE

*Paris, 10 mai.*

Treize semaines se sont écoulées depuis mon mariage.

Treize semaines !

En ce laps de temps que s'est-il passé ? Un changement quelconque s'est-il opéré en moi ?

Non. Si ce n'est que ma souffrance, au lieu d'être aiguë comme dans les premiers jours, s'est un peu alanguie. Au milieu de l'abattement, de la tristesse, de la mélancolie, peu à peu se sont endormies mes velléités de révolte.

Parfois cependant, ainsi qu'un éclair, qui brusquement déchire les ténèbres, une lueur d'indignation éclate encore en moi, vive, mais brève ; je me calme bien vite, impuissante et découragée, et la vie continue, de nouveau sombre, monotone, affreusement monotone.

Sans cesse devant mes yeux se dresse le calvaire dont je gravis péniblement la pente et ne vois pas la fin.

Me rappelant les paroles du prêtre, l'abbé de la Vernière, qui est mon directeur, et les exhortations des bonnes sœurs, j'ai d'abord cherché des consolations dans la religion. Durant un mois, je fréquentai assidûment les églises, je courus de l'une à l'autre, avec la précipitation fébrile d'un malade qui court après le remède qu'il croit devoir le sauver. J'étais

assoiffée de consolations célestes et jamais lasse de prières ; j'usai fièvreusement toutes les formules des manuels religieux. Les trouvant insuffisantes à l'emploi des heures que je consacrais à mes dévotions, j'en inventai bientôt de nouvelles. Et puis je tombai dans des extases sans fin : la statue de la Vierge semblait me sourire, le Sacré-Cœur saignait devant mes yeux ravis, et je sentais en mon âme brisée se réveiller tout le mysticisme de mes jeunes années.

J'aimais tout particulièrement les petites chapelles de quartier, celles où la solitude est plus profonde ; il me semblait y être en commerce direct et plus intime avec la divinité. Que de fois la nuit me surprit, agenouillée devant l'autel, la tête dans les mains, priant ou rêvant. Une ombre me frôlait, une voix murmurait à mon oreille : « On va fermer la chapelle, Madame ». Je demeurais quelques instants indécise, troublée, comme une personne que l'on a réveillée subitement et qui rassemble ses esprits avec peine. Et puis je partais, le cœur triste, me promettant de revenir au saint lieu dès qu'il me serait possible.

L'abbé de la Vernière, qui est pourtant intelligent et mieux que dévot, aurait dû me faire voir les dangers de cette recrudescence exagérée de piété rêveuse, qu'avait chez moi provoquée l'infortune et dont le premier inconvénient était de m'écarter des soins vulgaires du ménage. Peut-être ne les vit-il pas lui-même, ces dangers ; peut-être se trompa-t-il sur ma nature ; peut-être me crut-il folle, alors que je n'étais qu'affolée. Toujours est-il qu'au lieu de m'indiquer une autre voie, plus pratique et dans laquelle se fût exercée avec plus de profit mon activité, il m'encouragea dans celle que j'avais choisie.

Ce fut mon malheur.

Ce qui tout d'abord m'avait séduite et consolée, je m'en fatiguai peu à peu, comme l'on se fatigue de toute chose qui va contre le tempérament. Dans le recueillement qui m'avait isolée des chagrins que je fuyais, ces mêmes chagrins vinrent me rejoindre : ils s'y établirent, s'y développèrent, si bien que la solitude où j'avais cru trouver le seul bonheur qui me fût permis, l'oubli, me devint insupportable, odieuse. Des méditations que je m'étais imposées chaque jour au pied des autels, je revenais plus triste, plus abattue, plus découragée, le cœur plus meurtri, l'âme plus déchirée. Alors, au lieu de m'en prendre à moi-même, j'élevai la voix contre cette religion



qui m'avait tant promis et qui n'avait rien tenu. Et mon irritation ressemblait un peu à celle de l'enfant qui trépigne de rage devant le couteau avec lequel il vient de se blesser, parce qu'il ne sait pas s'en servir.

L'abbé de la Vernière comprit, mais trop tard. Il essaya bien de me raisonner, de me calmer : je ne voulus rien entendre, et n'ayant pu trouver dans la solitude le réconfort que j'y cherchais, je le demandai à l'agitation. Je suis allée au monde que j'avais repoussé avec mépris et qui m'appelait, paré de ses plus brillantes séductions. Comme dans la religion, je m'y jetai à corps perdu, avide d'ivresse et d'étourdissement. On me vit voler de dîner en dîner, de fête en fête, de bal en bal, de théâtre en théâtre, sans repos, sans répit, frénétiquement, tant j'avais peur d'une minute de réflexion, d'un retour sur moi-même.

Partout je fus admirée, courtisée, adulée, choyée !

Un instant même je crus au bonheur que l'on m'enviait.

Hélas ! la réaction fut brusque, terrible. Devant l'inanité de cette vie insensée, je ne pus longtemps m'empêcher de frémir. Je m'arrêtai, comme l'animal blessé sur le bord du chemin, épuisée, dégoûtée d'une vie dans laquelle je n'entrevois plus de consolations.

Quelques jours je demeurai désespérée, appelant la mort de toutes mes forces.

Une dernière ressource s'offrit à moi. J'ai reçu, pour une jeune fille, une forte instruction : je résolus d'en tirer profit et d'employer à des travaux littéraires mon esprit inactif. Je dévorai fièvreusement toutes les pages de notre littérature où l'homme a pensé, gémi, pleuré ! M'étant adonnée à ces études sans méthode, sans mesure, avec exagération, presque par dépit, je m'en lassai plus vite encore que de la dévotion et du monde.

J'ai donc essayé de tout, sans m'arrêter à rien. Aujourd'hui je languis tristement et je nourris, comme un cancer, le mal qui me ronge le cœur.

Ce mal étrange, je m'en rends compte maintenant, n'est autre qu'un violent besoin d'affection : la religion qui n'offre à l'amour et à l'adoration de ses adeptes que des entités, a pu le tromper un instant, mais non le satisfaire complètement. Et voilà pourquoi, n'ayant personne à qui m'attacher, dans L'isolement où je suis, ma douleur m'est devenue chère : c'est ma compagne inséparable, ma seule amie et elle me restera fidèle,

puisque personne autour de moi ne me peut consoler, ne soupçonne même le mal dont je souffre.

Personne !... et j'ai une mère !

Ah ! la vie, quelque chargée d'ennuis qu'elle soit, me serait douce, si ma mère du moins avait pu rester pour moi l'aimable confidente de mes jeunes années. Le ciel m'a refusé jusqu'à cette consolation : le jour, où, l'oreille à la porte du cabinet de mon père, j'ai appris notre triste situation et ce qu'on attendait de moi, ce jour-là, je me suis juré que jamais ma bonne mère ne saurait de ma bouche l'horrible secret de ma vie, le sacrifice que j'ai consenti en épousant M. Grandidier.

Elle est d'ailleurs admirable, ma chère maman : elle arrive chez moi, toujours fraîche, souriante, enjouée. Elle a fait un nombre incalculable de visites dans son après-midi. À peine a-t-elle le temps de m'embrasser, n'a pas celui de retirer son chapeau : il lui faut en effet courir prendre le thé chez M<sup>me</sup> X..., puis s'habiller, dîner chez Y..., aller au bal chez les Z... et demain matin monter à cheval ou faire de l'automobile.

La vie est charmante, délicieuse, idéale ! Tout y est pour le mieux ; et dire qu'il y a des gens qui s'en plaignent : ce sont des sots et des raseurs.

Cependant, son instinct maternel devine sur mon visage, dans mes yeux, la tristesse que pourtant je dissimule de mon mieux. Alors, elle éclate :

— Ma chérie, ma petite loute adorée, mais qu'est-ce que tu as donc ? Je n'y comprends rien ! Te voilà toute drôle. Allons, pas de cachotteries et raconte-moi ça : je vais te guérir. De petits chagrins ?... Ah ! je devine : toujours cette maudite question d'argent. Parbleu, je devais m'en douter, ton mari ne te donne pas assez d'argent, je parie ! Tous les mêmes : des avares, des grippe-sous ! C'est peut-être aussi que tu ne sais pas bien le prendre. Alors, naturellement, la couturière, la modiste te talonnent !... Laisse-moi faire, j'ai l'habitude, j'arrangerai cela. Elles sont impossibles, ces femmes-là : il faudra bientôt, quand on ira chez elles, avoir l'argent en main. Mais aussi tu es ridicule, Raymonde, de te bouleverser pour si peu !... Bah ça passera : tout cela, vois-tu, c'est parce que tu n'as pas encore l'expérience de la vie !

Et elle parle, parle avec volubilité, m'embrasse, me trouve jolie, charmante, « la plus belle fille de France » et puis s'en va.

Chère maman !... Si vous saviez... mais vous ne saurez jamais.

*Paris, 1<sup>er</sup> juin.*

Mon Dieu, quand cette existence finira-t-elle !

La mort, il me semble, me serait douce : je l'accueillerais comme une amie. Hélas ! elle prend plaisir à trancher les jours des heureux qui la fuient ; elle est sans pitié pour ceux qui souffrent et qui l'appellent.

Ma vie sera longue et ma douleur sans répit.

Toujours, j'aurai devant les yeux ce visage que je ne puis voir sans qu'un frisson de dégoût coure par tout mon corps ! Toujours cet homme auquel j'appartiens, dont je suis la chose et qui, à tout instant, comme s'il avait peur que je ne l'oublie, se charge de me le rappeler.

Et il m'aime, m'affirme-t-il !

Ah ! maudit soit le jour où j'allumai, chez cette brute, la passion dont je suis aujourd'hui la victime !

*Paris, 10 juin.*

Depuis une semaine, mon mari étant souffrant — la maladie des viveurs, la néphrite — nous ne sortons plus le soir. Le tête-à-tête qui chaque jour en résulte m'est un nouveau genre de supplice.

Toute la journée, je suis dehors. Bien que cela ne m'amuse guère, pour tuer le temps, je fais des visites. Je ne rentre que pour me mettre à table.

Il m'est arrivé de me faire déposer par ma voiture au Louvre, et de revenir chez moi à pied, tout cela pour ne rentrer qu'à huit heures.

M. Grandidier, lui, arrive serein et souriant. Il est tous les soirs en habit, même lorsque nous dînons seuls : on lui a rapporté que le duc de Croy fait ainsi, et comme mon mari ne jure que par lui, il s'est empressé de l'imiter.

Il est dit que cet homme ne prendra jamais aux autres que leurs défauts et leurs ridicules.

Il m'embrasse, on se met à table. Il appelle le maître d'hôtel qui lui récite cérémonieusement le menu et lui explique la façon dont chacun des mets est préparé. Cela fait, M. Grandidier raconte ce qu'il a appris, beaucoup de potins, et s'attarde longuement sur les méchants, de préférence sur ceux où il est question de ruine. Il dit alors : « Encore une liquidation !... Peuh ! Ces pauvres gens ont voulu mener grand train et manquaient d'estomac. » Et sur sa physionomie satisfaite et railleuse, on lit ce qu'il n'ose ajouter : « Ils ont essayé de me suivre et se sont cassé les reins ! »

Il s'établit alors généralement un silence de quelques minutes, durant lequel M. Grandidier est évidemment tout au triomphe qu'il s'impute. Puis, se frottant les mains et pour être aimable, il s'informe de ma journée.

Je voudrais pouvoir lui répondre des choses qui le fâcheraient, qui l'irriteraient. Je le contredis en tout, de parti-pris, sans raison, bêtement, uniquement pour le contredire. J'en arrive ainsi à soutenir les plus monstrueux paradoxes, les plus extravagants. Lui, au lieu de se fâcher, il trouve cela drôle, il rit et déclare qu'il n'a jamais vu une petite femme aussi originale que moi. Bref, il me considère comme un jouet. Je ronge ma colère et me tais. Et dans le silence, qui de nouveau s'établit, j'entends le bruit qu'il fait en mangeant, en dégustant les vins dont ses verres sont toujours remplis, et sur sa large face cramoisie de bon vivant, s'épanouit la satisfaction d'un bonheur sans mélange, que rien ne saurait troubler. Et tandis que je l'observe, il lève les yeux, sourit et me dit :

— Vois-tu, ma bichette, avoir de la fortune, un bon estomac et une adorable petite femme comme toi, cela fait trouver la vie pas désagréable du tout !

Et tout cela, cette attitude sans dignité, ces expressions trop exactes de désirs terre à terre, ce rire, tout cela, comme un défi jeté à la souffrance que j'endure, moi qui n'ai rien de l'idéal auquel je rêve, m'irrite.

Le diner s'achève.

— Allons, dit-il, je ne suis pas encore très solide ce soir. Cependant cela va mieux, beaucoup mieux et j'en suis fort aise. Je ne sens presque plus mes reins. D'ici trois jours je serai complètement rétabli. En attendant, ton petit

mari va faire un poker avec sa petite femme, et puis il ira se coucher, et si elle est bien gentille, elle viendra bien vite le retrouver.

Toujours, toujours ces invitations triviales et communes, où perce l'unique préoccupation de satisfaire la brute.

Quel supplice, mon Dieu !

*Paris, 15 juin.*

Je ne sais pourquoi, depuis quelques jours, il m'arrive fréquemment de me laisser emporter par des rêves insensés, des rêves comme en font les jeunes filles, les jeunes filles romanesques, les petites sottes ! Je suis mariée. Oh ! mais, avec quelqu'un que j'aime, que j'aime beaucoup, follement, si cela peut signifier quelque chose.

Nous faisons notre voyage de noce dans le Midi, ce pays que je ne connais pas et que mon imagination, sans doute parce que je ne le connais pas, me représente plus beau qu'un royaume de fées.

Le long de la mer, nous marchons tous les deux, sans rien dire : nous nous aimons, nous le savons et cela suffit. À quoi bon se dire ce qu'on lit dans les yeux !

Nous admirons seulement tout ce qui nous entoure, parce que nous sommes heureux et que rien ne dispose mieux à l'admiration que le bonheur.

Tout le long du rivage, qui s'étend devant nous en demi-cercle et va se perdre très loin dans une brume bleuâtre, fleurissent des hortensias : leurs têtes trop lourdes se courbent paresseusement et trempent dans la vague indolente, à peine frangée d'une légère écume blanche.

Le ciel n'est qu'un grand lac d'azur sans un îlot de nuage. Et nous marchons.

Puis, nous quittons la grève de sable fin. Nous prenons un sentier qui grimpe à flanc de colline, s'insinue sous la verdure, comme un serpent. De grands arbres nous couvrent de leur ombrage bienveillant. Mais quelque

épaisse que soit leur puissante ramure, le soleil faufile entre les feuilles quelques-uns de ses rayons : ils glissent, tombent sur le sol, y font de petites taches vermeilles, qui éblouissent les yeux. Nous marchons.

Alors, peu à peu, le soir descend. Nous avons atteint le sommet de la colline. Nous nous arrêtons et nous nous asseyons. Devant nous, la mer s'étale, immobile et calme : de toutes parts s'allument des feux, ceux des navires en rade, et cela fait sur ce fond bleu comme une guirlande merveilleuse de gemmes multicolores, rubis, émeraudes, topazes, diamants... À nos pieds est couchée la ville, qui s'illumine aussi, immense et toute blanche. Et tout là-bas, en face, le soleil, qui vient d'atteindre le flot, l'empourpre, et tout s'empourpre aussitôt, la ville, la colline, les arbres, les rochers, nos visages et nos mains, tout, comme éclaboussé du sang de l'astre agonisant. Mais cela dure peu. L'horizon se violace, bleuit, devient sombre. Le parfum âcre et troublant des eucalyptus monte, grisant, soulevé par une brise molle qui vient à nous, frémissante, et s'enfuit, emportant sur ses ailes invisibles, aux battements silencieux, quelque chose de plus, le murmure d'un serment, le bruissement d'un baiser.

Mon rêve ne va pas plus loin : il s'envole et disparaît avec la brise. Mon imagination, qui me représente si soigneusement, avec tant de détails, ces pays merveilleux qu'elle enfante, ne me dit rien de mon pseudo-mari. D'une façon générale il possède toutes les qualités : je ne lui en connais pas de particulièrement saillante, si ce n'est peut-être une extrême délicatesse de sentiment. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me comprend, que je le comprends, qu'il est à moi comme je suis à lui, et que nous nous aimons.

Cela ne suffit-il pas ? Que de femmes ne voudraient pas en savoir plus long sur leurs époux.

Or, ces petites rêveries innocentes aboutissent généralement à un fait assez bizarre que je crois devoir noter : dès qu'a disparu le décor merveilleux de mes amours éthérées, une figure, toujours la même, apparaît à mes yeux : Roger de Clarence. Il me semble alors que je suis sa femme. Il me parle : il y a dans sa voix je ne sais quoi qui me caresse délicieusement. Je m'abandonne à lui : c'est mon refuge dans la tempête. Je lui dis que je souffre, je lui confie mes chagrins, il me console.

Comment expliquer ce rapprochement inconscient entre un rêve et cet homme que je connais à peine, et dont conduite, vis-à-vis de moi, ne m'a jamais permis de supposer la moindre affection.

Cela tient sans doute à ce que, parmi les personnes qui m'entourent, M. de Clarence est la seule qui se rapproche de l'idéal de mari que conçoit mon cerveau.

Faut-il tout de même que je sois folle et enfant !... L'imagination, toujours cette fâcheuse imagination !... Les bonnes sœurs me disaient bien qu'il fallait lui couper les ailes.

Et pourquoi, après tout ? Ne dois-je pas au contraire la nourrir, la soigner, l'aimer, puisque c'est à elle que je suis redevable de mes seuls moments d'oubli et de félicité.

*Paris, 1<sup>er</sup> juillet.*

Je commence à m'apercevoir — triste constatation — que je ne suis pas la seule personne très malheureuse dans ce pauvre monde. Cela ne me console pas, mais pourtant — à quoi bon le cacher — cela me donne du courage. C'est très mal, je le sens bien, mais ainsi le veut la nature humaine, tout au fond de laquelle sommeille l'égoïsme qu'un rien suffit à réveiller et que l'on ne parvient jamais à détruire complètement. On souffre d'être une exception au bonheur : on souffre moins, si l'on sait que le poids d'adversité qu'on supporte n'est en définitive qu'une part du fardeau commun.

Cette semaine toute une volée de petits potins est venue jusqu'à moi sans que je les appelle — je n'ai pas, grâce à Dieu, la curiosité malsaine, — et j'ai appris de bien vilaines choses.

La duchesse de Crey va demander le divorce parce que son mari a une conduite déplorable. M<sup>me</sup> de Charley tient tous les jours compagnie, de cinq à sept, au petit Burigan, le caricaturiste à la mode, dans son rez-de-chaussée de l'avenue d'Antin ; on prétend que c'est pour se venger de son mari, lequel la trompe avec M<sup>me</sup> de Gombourg, laquelle plaide tant qu'elle peut

pour qu'on gratifie d'un conseil judiciaire son mari, lequel mange toute sa fortune à commanditer les directeurs de théâtre qui font jouer sa maîtresse.

C'est charmant !

Mais les histoires de ces gens-là ne me touchent guère, et je serais insensée de m'apitoyer sur leur sort : ils en riraient eux-mêmes. Non, ils ne sont pas malheureux. Des intrigues, des scandales, il leur en faut, c'est leur vie : s'ils n'en avaient pas, ils mourraient sur-le-champ de dépit et d'ennui.

Ce qui m'a causé un profond chagrin, c'est la nouvelle d'un autre scandale, celui-là à la veille d'éclater, dans un ménage qui m'intéresse et pour lequel j'ai une sincère affection. Il paraît que cette pauvre Jacqueline est plus folle que jamais et commet toute espèce de sottises. On ne m'a donné aucun détail, d'ailleurs je n'en ai pas demandé : il me serait pénible de les apprendre. On m'a seulement jeté quelques sous-entendus tellement affreux, tellement épouvantables, que je me refuse à les admettre tels quels et n'en veux retenir que la moitié.

Toujours est-il que Roger de Clarence doit être bien malheureux : un si honnête et si gentil garçon.

Eh bien ! en y réfléchissant, il n'y a dans cette nouvelle rien qui m'étonne ; j'ai toujours considéré ce mariage comme déplorable. Jacqueline avait tout ce qu'il faut pour séduire, la beauté, l'élégance, l'esprit. M. de Clarence n'a pas soupçonné l'abîme que couvraient ces charmes, et ne s'est pas aperçu que cette jeune fille, alerte et gracieuse, ne possédait aucune des qualités profondes qui font la femme honnête et sérieuse. J'ose avancer, sans médire de Jacqueline, qui eût peut-être rendu très heureux un jeune homme chez lequel elle aurait retrouvé sa nature primesautière, que M. de Clarence méritait mieux, beaucoup mieux, et qu'elle est indigne de lui.

Décidément, la Fortune fait bien mal les choses, surtout les mariages. Qui sait ! Peut-être un mari comme le mien eût convenu à cette femme : avec le sien, j'aurais certainement connu le bonheur.

*Paris, 3 juillet.*



Ce jour qui s'achève marquera dans ma vie. Depuis mon mariage, c'est le premier dont le souvenir me restera immortel et cher.

Roger de Clarence est venu me voir cet après-midi. Cette visite, une simple visite de convenance, qui menaçait d'être banale comme les autres, s'est par l'effet du hasard transformée en un véritable événement. Tandis que j'avais devant moi cet homme, que j'ai toujours beaucoup estimé et dont les malheurs domestiques venaient de m'être révélés, la fantaisie me prit d'approfondir sa nature et son caractère, et de savoir s'il était bien réellement tel que je me le représentais.

A-t-il deviné le but que je me proposais en lui posant quelques questions discrètes sur ses goûts et ses préférences ? Dans ce cas je puis affirmer qu'il ne s'en est nullement froissé, puisque c'est de la meilleure grâce du monde qu'il s'est prêté au petit examen déguisé, mais en règle, que je lui ai fait subir. Notre conversation, ainsi lancée, ne pouvait demeurer, il est facile de le comprendre, dans le cadre des banalités tracé par les usages. Nous fîmes bon marché des lieux communs sans cesse rebattus dans les salons, et comme, tandis que nous conversions, une mutuelle sympathie s'éveillait en nous, nous rapprochait et nous mettait à l'aise, nous en arrivâmes à nous entretenir, non point comme des gens du monde guindés et gênés par l'étiquette, mais comme de bons camarades, qui parlent franchement et sans détour.

Puis, peu à peu, insensiblement, nous glissâmes aux confidences. Un scrupule cependant, comme une sorte de pudeur et de délicatesse, nous arrêta sur la voie des aveux. La conversation étant tout d'un coup tombée sur Jacqueline et sur M. Grandidier, nous nous tûmes. Mais ce silence était assez éloquent et nous n'avions plus rien à nous apprendre.

En cet instant, il me sembla qu'une vague de bien-être se répandait en moi. Toutes mes peines disparurent, inondées par ce flot bien faisant qui s'épanchait de mon cœur entr'ouvert. Un cri de joie et de reconnaissance au ciel, qui m'avait prise en pitié, faillit m'échapper ; quelqu'un venait de comprendre ma cruelle destinée, de compatir à mes souffrances ; désormais je n'étais plus seule dans la vie, abandonnée à mon sort, sans appui ni soutien : j'avais un ami !

Cependant les heures avaient fui, délicieuses et brèves.

Roger de Clarance se leva :

— Je vous demande pardon, Madame, d’avoir abusé... Je me retire.

Je souris :

— Vous reviendrez ?

— Mais... de temps en temps !

— Souvent, n’est-ce pas !

Ses yeux s’illuminèrent d’un rayon de joie. Il me prit la main et me répondit :

— Merci !

Et, dans le regard que nous avons alors échangé, nos infortunes ont communiqué.

*Paris, 11 juillet.*

J’ai trouvé à mon malheur une consolation que je n’aurais jamais osé espérer. J’avais besoin d’affection sur ma route un homme s’est rencontré qui m’a offert la sienne, grande et généreuse.

J’avais besoin de répandre la mienne sur un être choisi et je l’ai trouvé, et je la lui ai donnée, tout entière, sans restriction. Mon cœur peut enfin s’épancher ! Je vis !

Le bonheur que je n’espérais plus, parce que je ne le croyais plus possible dans les limites du devoir, m’est apparu. Je lui ai tendu les bras de toute la force du naufragé qui s’accroche à l’épave.

Dieu soit loué !

*Paris, 25 juillet.*

J'ignore ce qu'est l'amour. Il m'a été refusé de le connaître honnêtement, et Dieu m'est témoin que je ne l'ai point cherché hors du foyer. Ce ne sera jamais pour moi qu'un grand mot vide de sens, un mot que les hommes ont continuellement à la bouche, que beaucoup profanent, que bien peu me paraissent comprendre.

Je veux croire toutefois que c'est mieux qu'un grand mot, et qu'il est d'autres amours que celles qu'il m'a été donné de contempler autour de moi et qui sont peu édifiantes. Je veux même croire que ce n'est pas là l'amour.

Quelqu'il soit d'ailleurs, qu'il procure des sensations agréables, enivrantes même, c'est possible : je leur préfère cependant les sentiments calmes, doux et profonds que procure l'amitié.

N'est-ce pas un grand philosophe de l'antiquité romaine qui a défini l'amitié « un accord parfait sur toutes choses divines et humaines, joint à un sentiment mutuel de bienveillance et d'affection. »

À mon sens, c'est la plus belle des passions que Dieu a permises aux hommes, la plus noble assurément, puisqu'elle plane bien au-dessus de ces unions charnelles, qui font naître ou consacrent l'amour, qui lui sont nécessaires, si j'ai bien jugé.

C'est la plus solide aussi, puisqu'elle n'est faite d'aucun de ces liens qu'un rien peut briser.

Il est rationnel que l'amour, en grande partie résultant de sensations, s'émousse à la longue, comme ces sensations elles-mêmes. L'amitié, sentiment pur, comme tout sentiment, ne peut que se développer avec le temps. La maladie, la vieillesse, les infirmités sont autant d'ennemis que rencontre l'amour et qu'il lui faut vaincre s'il ne veut périr. Pour l'amitié, ce ne sont au contraire que des occasions de s'exercer plus à son aise, et de se développer.

Ce qui me remplit de joie, c'est que l'amitié qui m'unit maintenant à Roger de Clarence m'apparaît comme le meilleur garant de la plus grande honnêteté : il m'est donc permis de m'abandonner à elle sans crainte et de toute mon âme. Je ne conçois pas en effet que l'amitié puisse subsister, si l'on s'écarte de la vertu qui en est la raison, alors que, au contraire, le principe du bien n'est en rien nécessaire à l'existence de l'amour, qui souvent même trouve un aliment dans le fruit défendu.

Et c'est pourquoi je suis heureuse, parfaitement heureuse, et c'est pourquoi mon cœur déborde de joie, et c'est pourquoi j'adresse à Dieu, en ce jour de félicité toute pure, sans nuage, une prière de reconnaissance, puisque, après m'avoir douloureusement éprouvée, il m'a récompensée au-delà de toute espérance !

*Paris, 26 juillet.*

Des plus petites causes sortent souvent les plus grands effets.

Quand Roger de Clarence m'est venu voir l'autre jour, je n'aurais jamais soupçonné quel heureux changement dans mon existence devait produire l'entretien que nous avons eu.

*Paris, 1<sup>er</sup> août.*

Nous partons demain pour Deauville, où M. Grandidier vient d'acheter la villa « Marguerite ».

Roger de Clarence doit y arriver avec Jacqueline vers la fin de la semaine.

*Deauville, 4 août.*

Il se passe en moi quelque chose d'étrange, que je ne puis m'expliquer. La violente sympathie qui m'attire vers Roger de Clarence n'a fait que s'accroître ; je lui suis aujourd'hui plus attachée qu'hier et cependant je n'éprouve plus le même plaisir à le voir. Ou plutôt non, je m'exprime mal : la joie que je goûte, quand je suis avec lui, aussi profonde, plus profonde

que jamais, n'est plus aussi calme, aussi sereine. Mon bonheur n'est plus parfait ; quelque chose lui manque.

*Deauville, 5 août.*

Vraiment, c'est incompréhensible.

J'ai maintenant, à certaines heures, comme un vague remords de m'être abandonnée à mon amitié pour Roger de Clarence.

Il me semble que j'ai commis une faute. Quelle faute ? C'est ce qu'il me serait impossible de dire, car enfin, et je me le répète à tout instant sans parvenir jamais à me convaincre, je n'ai rien fait de mal.

Qu'ai-je à me reprocher ? Que puis-je donc craindre ?

*Deauville, 6 août.*

Le trouble qui m'a envahie s'affirme et se développe tous les jours davantage sans pourtant se préciser. Sa cause m'échappe.

Maintenant, en la présence de Roger de Clarence, j'éprouve un véritable malaise, mais un malaise où se mêle comme une sorte de volupté.

*Deauville, 12 août.*

Mes inquiétudes et mes agitations morales ont eu leur contre-coup physique : je suis malade. Tantôt, la nuit surtout, je suis dans un état de surexcitation tel qu'il m'est impossible de dormir. Tantôt, pendant des après-midi entiers, je reste abattue, épuisée, incapable d'un mouvement. Le docteur, qui vient tous les jours, me prescrit des calmants qui me soulagent quelques heures seulement.

Je voudrais ne pas rester en place, voyager, exercer l'activité fiévreuse qui me dévore. L'inaction m'énervé et me tue.

*Deauville, 13 août.*

Ce matin, comme je me sentais mieux portante, je suis sortie en tonneau. Je suis allée à Trouville. Dans la rue de Paris, devant le pâtissier, les de Gombourg, les Thuringe et toute cette bande de désœuvrés tenaient conseil, sans doute pour imaginer quelque réjouissance et trouver un emploi de leur journée. Ils ne savent jamais que faire : ils me font pitié.

J'ai pris soin de les éviter. Ils m'eussent retenue une heure entière, trop heureux de trouver en moi une distraction.

Sur les planches, il y avait foule. La mer était très belle — aussi belle du moins qu'elle peut l'être à Trouville — et le soleil radieux. J'ai aperçu de loin M. Grandidier : il marchait, imposant, décoratif, ridicule, entre le duc et la duchesse de Crey, qu'il ne quitte plus d'un pas. Ce que je les plains !

Je m'apprêtais à m'en retourner, quand j'ai rencontré Roger de Clarence. Il a été surpris de me voir en bonne santé et m'en a témoigné sa satisfaction :

— Vous avez eu raison de sortir, le temps est si beau. Vous venez de faire vos planches ?

— Oui, mais... rapidement.

— Et vous partez ?

— Plus maintenant, puisque j'ai trouvé un homme avec qui causer.

— Vous n'êtes guère aimable pour les autres !

— Vous n'êtes donc pas égoïste, vous ?

— Ma foi, si. Et puisque je vous tiens, j'entends vous garder et vous garder à moi tout seul. Si nous allions faire un petit tour dans la campagne ?

— Ce sera toujours plus agréable que de rester ici, au milieu de tous ces imbéciles !

— Mais quelle mouche vous a piquée ce matin au saut du lit, Raymonde ? Que vous ont donc fait ces pauvres gens, que vous les maltraitez si fort !...

— Rien de plus qu'à vous : ils m'assomment, voilà tout !

— Alors, nous partons ?

Nous sommes aussitôt montés en voiture.

Toby avait le diable au corps ; il tirait comme un enragé.

Roger m'a dit :

— Vous allez vous fatiguer, Raymonde.

Je n'ai pas eu l'amour-propre de lui résister. Je lui ai très vite passé les guides.

Quand nous fûmes hors de la ville, dans un chemin qui grimpe sous les ombrages, il mit au pas.

Nous n'avions encore rien dit.

Roger me regarda alors et sourit :

— Vous êtes ravissante ainsi, Raymonde ; ce petit tailleur beige, ce canotier si effrontément posé sur vos cheveux, tout cela vous va à merveille.

Je répondis bêtement :

— Vous trouvez ?

Il continua :

— Il me semble que je vous aime de plus en plus !

Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il me disait cela. Eh bien ! j'ai eu peur !

— Roger !... Taisez-vous !

— Taire une vérité qu'il m'est si doux de vous dire... et qu'il ne peut vous être désagréable d'entendre !

J'étais horriblement gênée.

Il me prit la main que j'avais appuyée sur le devant du tonneau et voulut la porter à ses lèvres.

Je résistai.

Poursuivant son idée, il reprit :

— Les femmes ne répondent pas toujours aux compliments qu'on leur fait, mais elles les acceptent toujours !...

Cela me fit de la peine, beaucoup de peine, de l'entendre ainsi parler : pourquoi me comparer aux autres femmes ? De là à me traiter comme telle, il n'y avait qu'un pas.

Je retirai ma main de la sienne : il la reprit vivement et pour la seconde fois essaya de la porter à ses lèvres.

— Roger ! murmurai-je, je vous en prie !

Il fronça les sourcils :

— Raymonde ! Vous ne m'aimez plus comme avant !

À ces mots, il se fit dans mon esprit comme un trait de lumière, et les pensées obscures et confuses qui s'y agitaient depuis quelques jours, s'éclairèrent nettement.

— N'est-ce pas vous, lui dis-je, qui ne m'aimez plus comme avant ?

— Moi ? Que voulez-vous dire ?

— Vous m'aimez davantage, je le crains : vous êtes-vous demandé si c'était toujours de la même façon ?

Il rougit et baissa les yeux.

Puis, se reprenant, avec force :

— Après ? dit-il. Où serait le mal ?

— Oh ! Roger, vous n'y pensez pas !

Nous étions arrivés au sommet de la côte. Toby se remit à trotter. Nous nous tûmes.

Les églantiers, les ronces, les chèvrefeuilles et les horties étaient en fleurs. Dans l'air se mélangeaient le parfum suave de ces plantes et le goût âcre des varechs de la mer. À droite et à gauche de la route, des vaches somnolaient, les unes debout et immobiles, les autres couchées, dans des



prés gras et frais que divisent en une infinité de petits carrés verdoyants des haies d'épines coquettement taillées ou des saules cachant un ruisseau. Alors, malgré moi, je pensai qu'il serait bien doux, dans ce charmant décor d'une nature féconde, de s'aimer librement... comme « il » l'entendait et venait de me le proposer. Mais à peine cette pensée eut-elle effleuré mon esprit, que j'en ressentis aussitôt confusion et honte. Quoi ! J'en étais arrivée à raisonner ainsi ? Non. Mon imagination m'avait une fois de plus emportée par delà les limites de la saine raison : la confusion et la honte que j'avais ressenties m'avaient suffisamment prouvé que ma conscience ne se prêterait jamais aux fantaisies dangereuses de cette folle imagination.

Nous fûmes obligés de nous garer sur les bas côtés du chemin qui, à cet endroit, est très resserré, pour laisser passer une automobile. Nous reconnûmes Jacqueline, la comtesse Branishka, M<sup>me</sup> de Charley et le petit Burigan.

Ils crièrent tous ensemble :

— Ohé ! Bonjour, les retardaires ! Prenez garde, vous allez trop vite !

Jacqueline jeta :

— Tiens ! Mon mari qui fait la cour à Raymonde !

Ils disparurent dans un tourbillon de poussière.

— Folles ! murmura Roger.

Il me tardait maintenant de voir se terminer cette promenade, qui s'était annoncée pour moi si agréable. J'avais peur, ainsi seule dans la campagne, à côté de Roger : depuis ce qu'il m'avait dit, je n'avais plus en lui la même confiance. Je n'osais lever les yeux, dans la crainte qu'ils ne rencontrassent les siens et je redoutai par dessus tout qu'il ne s'aperçût de mon trouble et ne le prît pour un aveu, peut-être.

— Si nous rentrions ? demandai-je.

— Comme vous voudrez : il fait si bon pourtant !

— J'ai du monde à déjeuner, il faut que je m'habille.

— Vous allez au polo, cet après-midi ?

— Peut-être. Montez-vous ?

— Oui. La partie sera intéressante : lord Rosebery est arrivé hier soir à Deauville avec une douzaine de chevaux.

— C'est entendu, j'irai.

Nous descendîmes la côte. Sur Deauville une légère buée grisâtre flottait, annonçant une journée chaude. Toby, qui sentait l'écurie, marchait bon train : en peu de temps, nous atteignîmes la ville. Sur les gros pavés, la voiture sautait, rebondissait, rapide. Les quais apparurent, que nous longeâmes : dans les bassins étaient symétriquement rangés des bateaux de commerce aux formes sombres et sobres, et plus loin, les yachts gracieux et coquets, aux couleurs vives, aux cuivres éblouissants ; dans l'air, hachant l'horizon, se dressait une forêt de mâts, au faite desquels claquaient au vent les pavillons multicolores.

— Voulez-vous que je vous dépose à l'hôtel ? demandai-je à Roger.

— Non, je vous remercie. Je vais rentrer à pied.

Nous étions arrivés à la Marguerite.

— Je ne vous retiens pas à déjeuner : il ya les de Crey, et je sais que vous ne pouvez pas les sentir.

— Vous me connaissez donc ?

— Mieux que vous, peut-être.

Il sourit.

— Alors, reprit-il, vous ne m'en voulez pas trop ?

— Pourquoi donc ?

— Pour... tout à l'heure.

— J'ai oublié... mais ne recommencez plus !

*Deauville, 14 août.*

Ah ! mon Dieu, j'ai découvert pourquoi je tremble maintenant, pourquoi je souffre, pourquoi toute félicité et toute paix se sont enfuies de mon âme !

Et moi qui naïvement reprochais à Roger... Mais, malheureuse, je suis aussi faible que lui, puisque je pense comme lui !

Je le voyais marcher vers l'abîme ; je prétendais le retenir, et je ne m'apercevais pas que, sur la pente fatale, je l'avais précédé.

Insensée !

Mais non, non, ce n'est pas possible ! Ce sont des illusions. Mon imagination m'abuse ! Je me suis trompée, j'en suis sûre, je le veux !... Non, le sentiment que j'éprouve pour Roger de Clarance n'a pas changé : il a grandi, voilà tout, et son développement rapide, sa grandeur et sa perfection me font peur, mais c'est le même, toujours le même : c'est bien de l'amitié, rien que de l'amitié !

*Deauville, 15 août.*

Hélas ! il ne m'est plus permis de douter maintenant. Un événement vient de confirmer mes soupçons et de mettre en lumière la triste vérité.

Cet après-midi, pendant que je disposais des fleurs dans les vases du salon, Roger de Clarance s'est présenté. Il s'est assis dans un fauteuil près de la fenêtre, ainsi qu'il en a l'habitude. À ses manières et à ses paroles, je ne tardai pas à reconnaître qu'il était embarrassé, aussi embarrassé que d'ailleurs je l'étais moi-même. Évidemment il se rendait compte de l'effet qu'avait dû produire sur moi sa question de l'avant-veille, sa déclaration, car ç'en était bien une. « Où serait le mal ? » avait-il dit. Il comprenait bien maintenant qu'il avait troublé notre amitié, en parlant d'amour. Sa visite n'avait-elle d'autre but que de me faire oublier ce qu'il considérait comme une faute ? Peut-être eût-il mieux valu, pour lui, aborder franchement cette question : je l'aime tant que j'aurais cru tout ce qu'il lui aurait plu de me dire ? Je ne demandais qu'à pouvoir reprendre confiance en lui. Il n'en eut pas le courage. Nous parlâmes du monde, du temps, des toilettes, de tout enfin, excepté de ce que nous avions dans le cœur.

Tout à coup, comme je choisissais, dans une botte de fleurs jetée sur un guéridon, une rose pour la lui offrir, une épine rencontra mon poignet et le

déchira. Je relirai vivement la main : le sang parut. Roger m'entoura aussitôt le poignet de son mouchoir et, comme la manche qui était en dentelle le gênait dans cette opération, il la releva délicatement sur mon bras que frôla sa main. Un frisson me parcourut le corps : il me sembla que tout mon sang affluait au cœur. Je crus un instant que je perdais la tête : je chancelai, poussai un cri étouffé et je m'abandonnai, défaillante, dans les bras de Roger, toute remplie d'une volupté étrange, comme en délire.

— Raymonde ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous ?... Vous pâlissez !...

Mais déjà, j'avais compris ce qui se passait en moi : c'était inévitable, fatal ; je m'étonnais maintenant de ne l'avoir pas prévu : mon cœur s'était ouvert tout entier à l'amour, dont n'était qu'une manifestation l'émotion sensuelle que je venais d'éprouver.

Je me redressai vivement, me dirigeai vers un siège et m'y assis.

— Est-ce bête ! murmurai-je. Manquer de se trouver mal pour une égratignure !

Il ne me répondit rien, sourit seulement, car il avait compris.

La porte s'ouvrit. M. Grandidier parut.

— Comme vous êtes pâle, Raymonde, remarqua-t-il tout de suite. Seriez-vous indisposée ?

Je lui montrai mon bras et lui dis comment je m'étais blessée.

— Allons, fit-il en riant, ce n'est pas grave et vous n'en mourrez pas, je pense !

Et se retournant vers Roger :

— Enchanté de vous rencontrer, mon cher ami. Dites-moi donc, je viens d'acheter pour douze mille francs une paire de carrossiers superbes. Allons faire un tour jusqu'aux écuries : je serais heureux d'avoir votre opinion.

*Deauville, 16 août.*

Il est écrit que je souffrirai, que toute félicité me sera refusée.

J'avais entrevu une consolation à mes peines, un dérivatif à mes souffrances, le bonheur enfin. Je viens de le briser de mes propres mains. Deux mots désormais résumeront toute ma vie : tristesse, isolement.

Tristesse ! Hélas, je n'ai même plus maintenant, comme aux premiers jours, la force de me révolter : je subis et je me résigne.

Isolement ! Isolement volontaire. J'aurais pu être consolée, soutenue : une âme élevée et généreuse m'avait offert d'associer sa douleur à la mienne. J'avais accepté et, durant quelques jours, les plus beaux de ma vie, j'ai connu l'amitié dans ce qu'elle a de plus profond, de plus fort, de plus suave et de plus discret.

Pourquoi cela n'a-t-il pas continué toujours ainsi ?

Je me plains. En ai-je le droit ? Ne dois-je pas plutôt remercier la Providence qui m'a éclairée et qui, brisant le rêve dangereux où je vivais, m'a fait voir à temps les dangers que je courais ?

Insensiblement, sur la pente de l'affection, je glissais de l'amitié innocente à un sentiment moins pur : mes sens, peu à peu, à mon insu, s'éveillaient en moi. Hélas ! le cœur a beau être haut placé, la chair est toujours faible. Ce devait être tôt ou tard la chute, la chute vulgaire, répugnante, ignoble, la honte !

Et moi, qui hier encore n'avais pas assez de pitié méprisante pour toutes ces femmes frivoles et légères, dont la vie me soulève le cœur de dégoût, j'allais être demain l'une d'entre elles !

Oui, je remercie Dieu de m'avoir avertie. J'ai pu rompre, et je l'ai fait d'un seul coup, sans plus tarder, l'idylle ébauchée, quelque innocente et quelque douce qu'elle fût encore.

Et cette vérité m'est alors apparue, brutale : l'amitié qui unit un homme et une femme, quand tous deux sont jeunes, beaux, ardents, n'est le plus souvent qu'une pente glissante qui conduit à l'amour. Que de pauvres créatures pleurent aujourd'hui leur dignité perdue pour s'être imprudemment aventurées sur cette pente fatale ; elles n'ont rien à se reprocher, ni une pensée malsaine, ni un serment criminel, rien, si ce n'est de s'être endormies dans les voluptés perfides d'une affection honnête au début. J'ai eu la minute de lucidité qui a été refusée à ces malheureuses : l'avenir m'est apparu. J'ai compris que, si je m'appartenais encore

aujourd'hui, demain j'aurais perdu tout empire sur moi-même ; je ne serais plus que le jouet d'une passion violente.

Le devoir me trace mon chemin : j'y resterai jusqu'au bout, quoiqu'il m'en coûte.

Mais qui m'y aidera ?

« Souvenez-vous, ma fille, dans les ennuis qui pourront survenir, que la prière est la plus belle et la plus forte des consolations que Dieu a permises aux hommes. »

Hélas ! J'ai essayé de prier. J'ai demandé au ciel ce que le monde n'avait pu me donner ; le ciel est resté sourd à mes prières, comme le monde impuissant à les exaucer.

O belles paroles qui m'aviez séduite, vous mentiez !

« Dédaignez les secours du monde qui étourdissent, mais ne guérissent pas : regardez le ciel, c'est de là haut que vous viendra toute vraie consolation. »

J'ai dédaigné les secours du monde, après en avoir essayé, parce qu'ils m'ont paru dangereux et vains. J'ai regardé le ciel : nulle consolation n'en est descendue.

Or, tandis que je cherchais, éperdue, le remède à mes infortunes, je suis tombée sur un petit livre que m'a donné une sœur, un petit livre dont je ne me sépare jamais et que l'on dit sublime.

Peut-être est-ce lui, le véritable et le plus sûr ami ? Je ne savais pas prier, ni regarder le ciel ? Peut-être me l'apprendra-t-il !

Sur la première page, engageantes et prometteuses, j'ai lu ces lignes, tirées de l'Évangile :

« Je vous donne la paix, non comme le monde la donne. »

Hélas ! D'autres avant lui m'avaient ainsi parlé. Quoiqu'il en soit, je me suis plongée, avide de paix et de consolation, dans ce petit livre au titre grandiose : *l'Imitation de Jésus-Christ*.

*Deauville, 17 août.*

Pauvre Clarence ! Il a bien souffert quand je lui ai dit mes craintes et la résolution que j'avais prise.

— Raymonde, ma chère Raymonde ! s'est-il écrié, mais vous n'y pensez pas !... C'est notre mort à tous les deux ! Non, non ! Cela n'est pas possible.

— Il le faut pourtant.

— Pourquoi ?

Je lui ai dit la vérité, toute la vérité.

— Je vous aime trop, vous m'aimez trop, pour qu'il nous soit possible de limiter notre sympathie — appelez-la du nom qu'il vous plaira, amour ou amitié, car nous en sommes au point critique où elle tient autant de l'un que de l'autre. — Aujourd'hui, nous pouvons nous quitter avec chagrin, mais sans rancune : demain, ce serait trop tard. Êtes-vous assez sûr de vous-même pour me pouvoir promettre que nous nous aimerons ainsi, toujours, sans jamais faillir ?... Il est des lois de la nature que je devine maintenant et contre lesquelles il serait téméraire de vouloir lutter.

— Raymonde, je vous jure que je saurais résister à tout sentiment ou désir qui ne serait pas digne de vous.

— Non.

— Qui vous autorise à douter de la sincérité de mes serments ?

— Dieu me garde d'en douter !... Je doute seulement de nos forces.

— L'estime que j'ai pour vous, Raymonde, ne vous garantit-elle pas...

— Aujourd'hui, vous parlez ainsi !

— Au nom de notre amour !...

— Demain, vous l'invoquerez pour d'autres fins !

— Comment pouvez-vous dire cela ?

— Parce que c'est vrai. Je vais plus loin : ce que je redoute doit arriver nécessairement.

— Ayez confiance en moi !

— Vous vous ignorez vous-même !

— Et comment vivrez-vous sans appui, sans consolation... sans ami ?

Je lui ai montré le petit livre.

Il a souri :

— Vous êtes jeune, Raymonde, votre imagination est vive et ce livre la flatte plus qu'il ne parle à votre raison. C'est peut-être mal à moi de vous tenir ce langage. Je devrais respecter votre naïveté, et je le ferais, si je n'étais convaincu qu'il y va de votre bonheur.

— Votre amitié pour moi, Roger, vous aveugle. Je ne puis vous en vouloir, laissez-moi seulement vous raisonner. Nous ne sommes faits, ni l'un ni l'autre, grâce à Dieu, pour une vie de turpitude et de honte : la faute commise, le dégoût tout aussitôt viendrait. Entre nous se dresserait sans cesse, empoisonnant nos moindres actions, le remords, et nous ne pourrions bientôt plus nous voir, car nous serions, l'un pour l'autre, le reproche vivant du passé, le châtiment. Quelle rupture ou quelle existence après ! Pour quelques heures d'un bonheur criminel, nous serions voués pour toujours à la plus horrible des tortures. Nous serions déshonorés, non seulement aux yeux du monde, mais à nos propres yeux. Non, croyez-moi, mon ami, mieux vaut prévenir la faute que d'avoir à l'expier si durement. Soyez raisonnable : n'ébranlez pas mes sages résolutions. Vous m'aimez, dites-vous. Eh bien ! je vous en demande une preuve, la plus éclatante que vous me puissiez donner : partez ! Eloignez-vous de moi, quelque temps du moins.

— Raymonde ! Ou vous ne m'aimez pas, ou vous êtes d'une force qui m'étonne et me terrifie !

— Non, mon ami. Je vous aime et je ne suis pas si extraordinaire que vous voulez bien le dire. Je suis seulement prudente et vous ne l'êtes pas. Partez, Roger, je vous en prie !

À l'expression de son visage, j'ai compris la lutte terrible qui se livrait en lui.

— Ainsi donc, fit-il, votre arrêt est irrévocable ?

— Ce n'est pas un arrêt, puisque c'est une prière !

— Je n'attendais de vous que de la joie, et vous me faites en ce moment bien cruellement souffrir !

— Roger, ayez pitié !... Abrégez mon supplice et le vôtre !



Il se laissa tomber sur un divan, la tête entre les mains et murmura :

— Malheureux que nous sommes !

Il se releva soudain et d'une voix tremblante, entrecoupée :

— Eh bien, soit ! je partirai. Je m'éloignerai de vous, puisque telle est votre volonté, Raymonde. Vous ne me verrez plus que dans le monde, parmi ces mille indifférents qui vous entourent et qui vous courtisent. Au moins, faites-moi la grâce de ne me jamais confondre avec eux, de me garder... votre amitié. « La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié. »<sup>[1]</sup>. Et puis, retenez bien ce que je vais vous dire : « Si loin que je sois, je serai tout près de vous. À n'importe quel moment, à n'importe quelle heure de votre vie, il vous suffira de dire un mot, de faire un signe et je viendrai. »

Il est parti, et le rêve s'est brisé, où nous marchions tous deux.

*Deauville, 22 août.*

Une pluie fine et glacée ne cesse de bruiner depuis cinq jours. La jolie pluie normande ! La mer est mauvaise ; les courses sont gâtées ; j'y suis allée deux fois. Je m'ennuie à mourir.

*Deauville, 25 août.*

Nous sommes allés dîner hier à Trouville chez le duc et la duchesse de Crey, dîner d'adieu : ils partent demain pour Biarritz, à bord de leur yacht, *le Triton*. La soirée m'a paru interminable.

En rentrant à Deauville, à côté de mon mari, tandis que la voiture longeait ces rues mornes et silencieuses, à peine éclairées, toutes détrempées, j'ai été prise d'un malaise indicible. Oh ! l'isolement.

*Deauville, 1<sup>er</sup> septembre.*

Le mauvais temps continue. Tout le monde se sauve.

*Deauville, 5 septembre.*

Dans quel siècle vivons-nous, grand Dieu ! Peu à peu, bien des choses se révèlent à moi que je ne soupçonnais même pas.

Ah ! que ne reste-t-on éternellement naïve !

Les détails qui m'ont été donnés sur la vie scandaleuse de cette malheureuse Jacqueline sont épouvantables.

Encore, si j'avais pu douter ! Mais les preuves sont là, tangibles.

Quelle horreur !

Et je ne puis m'empêcher de sourire quand je feuillette en arrière mon petit journal et que je tombe sur les pages où je consignais mes impressions sur la comtesse Branishka, dont les allures m'avaient un peu effarouchée.

Je ne sais comment cela finira, mais déjà on en parle à voix basse. À Paris, la comtesse Branishka et Jacqueline de Clarence sortaient en voiture ensemble, goûtaient ensemble chez Ritz, allaient au théâtre ensemble, soupaient ensemble. À Trouville, elles ne font pas un pas l'une sans l'autre. Aussi les a-t-on surnommées « *les Inséparables* ».

Clarence acceptera-t-il longtemps le ridicule dont le couvrent les imbéciles ? Est-il assez fou ou assez généreux pour cela ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fera tout son possible pour éviter un divorce, dont les débats scandaleux mettraient nécessairement au jour des faits singuliers qui feraient rire tout Paris.

*Deauville, 20 septembre.*

Nous pouvons dire que nous avons fermé Trouville ; je ne parle pas de Deauville qui est mort depuis la fin des courses.

Enfin, nous partons ! Ce n'est pas trop tôt ! Nous allons à Biarritz. Les Clarance y sont déjà depuis deux jours chez leurs parents qui ont une propriété là-bas.

Je suis contente de sortir d'ici.

Hélas ! Serai-je mieux ailleurs. Je suis comme ces malades incurables qui veulent sans cesse changer de place, qui se plaignent tout le temps et qui ne se plaisent jamais là où ils sont.

En tout cas, à Biarritz, le pays est plus beau et le temps n'y peut être plus laid. C'est une double consolation.

*Biarritz, Hôtel du Palais, 25 septembre.*

Le même événement, suivant qu'il se produit dans telles ou telles circonstances, est différemment interprété, jugé bon ou mauvais.

Celui qui m'occupe a fait pleurer bien des épouses. J'ose à peine dire qu'il me réjouit, et cependant c'est la vérité. Après tout, ce n'est pas ma faute et cela paraîtrait tout naturel à qui connaîtrait ma situation.

M. Grandidier me trompe.

Je viens de l'apprendre à l'instant, avant d'aller dîner.

Depuis quelques jours j'avais des soupçons. M. Grandidier n'était plus auprès de moi si empressé. Loin de m'en affliger, j'en remerciais le bon Dieu. Il rentrait tard pour dîner et s'il nous arrivait de n'avoir rien à faire le soir, il prétextait un baccara et, tout joyeux, disparaissait.

Je dois avouer que je ne faisais rien pour le retenir, ni pour savoir où il allait.

Quand on aime, on est jaloux ; quand on est jaloux, on est curieux ; quand on est curieux, on cherche, et quand on cherche on trouve. Ne pouvant m'appliquer le premier terme de cette déduction, je n'ai été ni jalouse, ni curieuse, je n'ai ni cherché, ni trouvé.

Mais les amies ne sont-elles pas là pour vous ouvrir les yeux sur les choses désagréables qui pourraient vous échapper.

Jacqueline de Clarence est tombée tout à l'heure chez moi comme une bombe. Ce sont toujours les personnes qui auraient pour se taire les meilleures raisons, ce sont celles-là dont la langue est la plus habile et la plus prompte à dénigrer le prochain.

— Eh bien !... tu ne sais pas, m'a-t-elle dit, ton mari en fait de belles !

— Quoi donc ?

— Ma pauvre chatte, cela m'ennuie de te faire de la peine, mais j'estime que c'est « mon devoir... » Et puis, après tout, les hommes, pour ce que ça vaut ! Enfin, voilà. Mon frère est rentré hier soir en claquant les portes. Pendant tout le dîner et toute la soirée, il a été d'une humeur de dogue. Tu comprends, ma chérie, j'ai voulu savoir et comme nous sommes très bien ensemble — je lui prête de l'argent — il m'a tout dit !...

— Quoi ?

— Oh ! ça serait trop drôle si ça n'était pas aussi triste, ma pauvre mignonne. Figure-toi qu'on lui a chipé sa maîtresse, la fameuse Castel-Sarrasin — qui, entre parenthèse, est un débri, ma chère, je la connais maintenant.

— Il s'était donné la peine de l'amener jusqu'ici ! Et le mieux, c'est que, la veille, elle lui avait tiré cinq cents louis, lui jurant sur la tombe de sa mère — expression consacrée dans un monde où l'on n'a guère de choses sur quoi jurer — qu'elle ne lui demanderait plus rien pendant six mois !... Ces femmes !... C'est égal, elles sont plus fortes que nous

— Mais... je ne vois pas...

— Ah c'est vrai. Oh tu vas comprendre tout de suite. Donc, quand Gaston est allé chez la Castel — elle habite au Casino — celle-ci lui a très poliment fait entendre que prendre la porte était le plus beau geste qu'il pût faire. Il s'est cabré, a rué, a parlé de tout casser, de tout démolir, de la tuer, de se tuer, de tout tuer. Elle est demeurée impassible au milieu de ces menaces de chambardement. Elle lui a seulement répondu : « Mon cher, tant que je n'ai pas rencontré un homme capable de me donner plus que toi, tu as été celui que j'aimais le plus !... Je te le jure sur... etc. Aujourd'hui,

j'ai levé un type très chic ; il est marié, donc pas gênant, et m'offre un fixe de six mille par mois, plus l'extra et les carottes !.. » — « Et tu as accepté, malheureuse ? » — « Tu parles ! J'ai sauté dessus. Dame, tu ne m'en donnes que trois, encore faut-il que je m'égosille des nuits entières pour te les tirer, mes pauvres trois petits billets de fixe !... » — Mais j'abrège pour arriver à ce qui te touche : sais-tu bien quel est ce monsieur très chic pour lequel Castel-Sarrasin a plaqué mon frère ?... C'est précisément., ton mari, ma chère !

Dire que cela ne me fit rien, ce serait me flatter. Au fond de toute femme, quels que soient ses rapports avec son mari, il y a toujours l'amour-propre en pareil cas blessé. Je me mordis les lèvres de colère et répondis seulement, pour couper court :

— Tu ne m'apprends rien : je savais tout.

Mais, ce moment de mauvaise humeur passé, je fus bien heureuse quand je pensai aux conséquences de cette nouvelle situation. La vie tranquille de ces derniers jours allait donc continuer ; puisqu'il avait une maîtresse, il allait s'écarter de moi, me délaisser, m'oublier peut-être !... Quel bonheur !

*Biarritz, 1<sup>er</sup> octobre.*

Je ne me suis pas trompée dans mes prévisions. M. Grandidier est maintenant avec moi d'une correction parfaite. J'entends qu'il me laisse la paix et n'use plus de ses droits de mari.

J'en rends grâce à M<sup>lle</sup> de Castel-Sarrasin. J'ai d'ailleurs pris des renseignements sur cette intéressante petite personne : elle a tout ce qu'il faut pour plaire à un monsieur comme mon mari. Outre les talents que je lui devine et qui tiennent à la noble profession qu'elle exerce, elle se grise tous les soirs, monte sur les tables, casse des assiettes et chante les plus grosses obscénités.

Voilà certes plus qu'il n'en faut pour retenir un galant homme !

Décidément, je n'étais pas son genre de femme !

Mon Dieu, que je suis heureuse !

*Biarritz, 2 octobre.*

Hélas ! cet événement a eu d'autres conséquences. La retraite et la méditation, qui convenaient à mon infortune, ne cadrent plus avec ma joie.

Je lis moins souvent l' *Imitation*, parce que j'ai moins besoin d'être consolée et je trouve que le monde a tout de même du bon, quoiqu'on en dise, quand ce ne serait que... les Castel-Sarrasin !

*Biarritz, 4 octobre.*

Dieu, que c'est drôle ! Depuis que mon mari a une maîtresse, tous les hommes me font la cour. Je reconnais bien là leur générosité. Une femme est-elle trompée ? Pourvu qu'elle ne soit pas trop mal tournée, ils s'offrent tous, jeunes et vieux, avec une ardeur touchante, à venger son injure et s'ingénient à lui en fournir le moyen. C'est adorable !

Hier, c'était le vieux duc de Crey, qui voulait à toutes forces m'emmener manger des « puits d'amour » chez le pâtissier, et me débitait, à ce propos, toute une litanie d'affreuses saletés.

Ce matin, c'était le tour au petit Burigan, qui me paraît en avoir assez de M<sup>me</sup> de Charley. Ce que je l'ai remis à sa place !

*Biarritz, 5 octobre.*

J'aperçois à peine Roger de Clarence : je ne sais ce qu'il fait. Il me fuit. Après tout, il a raison et se conforme à mes désirs. Et pourtant !...

*Biarritz, 8 octobre.*

Le temps est superbe. Les journées sont moins chaudes et plus agréables.

Tous les matins je vais au Port-Vieux avec mon bon Toby. Je me promène dans les rues, je regarde les boutiques qui sont toutes pleines de si jolies choses, je fais quelques emplettes et je descends à la plage.

À l'heure du bain, c'est très gai, très animé, et l'on potine ferme. Les toilettes de Jacqueline — elle nous en exhibe tous les jours de nouvelles — font sensation. On l'attend avec impatience, on l'annonce de loin, on la complimente quand elle est là et, dès qu'elle a le dos tourné, tout le monde s'écrie avec une touchante unanimité : « Est-elle assez mal fagotée ! C'est ridicule, grotesque !... Elle est folle, ma chère. »

Et tout cela m'amuse énormément.

À midi et demie, on remonte la rue du Port-Vieux, en groupes zigzaguant, sans se presser : on flâne. C'est à ce moment que s'ébauchent bien des flirts, quelquefois mieux.

Comme pour reprendre haleine, après la côte, on s'arrête chez la pâtissière, qui a de très jolies filles, causes, dit-on, du grand nombre d'indigestions, dont les hommes sont victimes.

Notre mail, qui est bien attelé — je rends, en passant, justice à M. Grandidier qui a eu le bon goût de ne pas s'en rapporter au sien et s'en est remis à l'expérience d'un excellent piqueur — fait le plus généralement les frais de l'après-midi.

Mais ces promenades en bandes ont la vertu de m'agacer. S'il est parfois drôle d'observer les gens, il est souvent bien ennuyeux de passer des journées entières avec eux, d'être obligé de les écouter et surtout de leur répondre.

On va le plus souvent goûter à Bayonne. C'est monotone, il y a dans le pays cent promenades plus agréables, mais c'est la mode, et rien ne prévaut contre une habitude consacrée.

Ce que je préfère à tout cela, c'est une partie de tennis au coventry, ou mieux encore une promenade dans quelque coin tranquille, avec mon vieux Toby.

*Biarritz, 10 octobre.*

Les Clarence sont partis ce matin pour Paris. Je pensais que Roger viendrait me dire adieu : il n'est pas venu. Pourquoi ! C'eût été pourtant tout naturel et je suis forte maintenant !

*Biarritz, 11 octobre.*

Je viens de croiser sur l'avenue qui conduit à la gare, la jolie M<sup>lle</sup> de Castel-Sarrasin. J'étais en victoria. Elle était en tilbury, un tilbury très haut, très élevé ; elle conduisait en tandem deux très beaux bais bruns — j'ai reconnu le goût du piqueur de notre maison.

Elle m'a regardée du haut de sa grandeur, — j'étais si bas — Dieu me pardonne ! Je crois qu'elle m'a souri !

Pauvre fille ! si elle croit qu'elle a mis la bisbille dans une maison, celle-là !

*Biarritz, 14 octobre.*

Mon mari a perdu hier cinquante mille francs dans sa soirée, au cercle.

Cela fait, ce matin, le sujet de toutes les conversations ; il est enchanté.

Que c'est beau, la fortune !

*Biarritz, 20 octobre.*

Voilà que de nouveau je m'ennuie. Ne plus avoir continuellement sur le dos un être que l'on ne peut supporter, ne plus être obligée de subir ses



caprices, être libre enfin, ça m'avait paru, pendant quelque temps, le souverain bonheur.

Je comprends bien aujourd'hui que la liberté n'est rien qu'insipide, si l'on ne sait qu'en faire.

Or, ce ne sont pas toutes ces mille bagatelles mondaines qui pourront jamais m'intéresser vraiment. Elles distraient, mais n'occupent pas.

Et puis, la vie que je mène est trop égoïste. On peut éprouver quelque charme à rire en soi des gens qui vous entourent, mais on s'en fatigue bien vite. Le cœur a besoin d'affection : on ne le nourrit pas que de mépris.

Je ne puis vivre ainsi, renfermée en moi-même !

Est-ce ma faute, est-ce un crime, si, comme bien d'autres, je suis faite pour aimer ?

*Biarritz, 1<sup>er</sup> novembre.*

Nous rentrons demain à Paris.

*Paris, 6 novembre.*

Je ne puis continuer à vivre ainsi, je m'ennuie trop.

Oh ! si je n'avais pas pour me retenir le sentiment de mon devoir, il y a beau jour que je ne me lamenterais plus et je crois qu'il se rencontrerait bien peu de juges assez sévères, assez inflexibles, pour condamner ma conduite.

*Paris, 10 décembre.*

Nous sommes partis ce matin chasser à courre à Compiègne chez le prince de Radigal. Nous y sommes allés, mon mari et moi, en automobile. Les chevaux avaient été envoyés la veille.

Chose curieuse : depuis que mon mari me trompe, j'ai pour lui moins d'antipathie. Il m'est indifférent, comme un étranger quelconque.

J'étais ce matin, par extraordinaire, de bonne humeur et j'ai été très aimable avec M. Grandidier. À un moment j'ai même eu peur d'avoir été trop aimable : M<sup>lle</sup> de Castel-Sarrasin qui, sans le savoir, est devenue ma meilleure amie, m'en voudrait trop ! Aussi ai-je mis un frein à ce qui aurait pu passer pour des avances de ma part.

Pendant un arrêt que nous avons fait, ou plus exactement pendant une panne que nous avons subie, M. Grandidier m'a remis un écrin. Il renfermait une bague : un rubis entouré de diamants. Cela m'a fait penser à mon aimable rivale, qui a dû recevoir, hier, un bien joli cadeau. Je connais en effet les usages des hommes du monde, lesquels, quand ils offrent un collier de vingt cinq mille francs à leur maîtresse, s'estiment quittes envers leur femme en lui achetant une bricole de cent louis.

C'est égal, je ne puis m'empêcher de trouver qu'il y a des moments où la vie est drôle !

Nous sommes arrivés au rendez-vous un peu en retard, à cause de la fâcheuse panne.

Il y avait beaucoup de monde, les Thuringe, les Radigal, le prince de Schlegwig, les de Gourof, le duc et la duchesse de Crey — en attendant le divorce — la marquise avec le petit Burigan, auquel elle se cramponne désespérément — si elle savait ! — la Branishka, ce qui me fit penser que Jacqueline ne devait pas être loin.

Le temps était merveilleux. Une belle journée pâle de mois de novembre. La chasse a été très bien menée, sauf vers la fin qui a un peu traîné.

Au détour d'une allée, je suis tombée sur Clarence ; il y avait deux mois que nous ne nous étions pas rencontrés, et depuis notre séparation nous ne nous étions jamais adressé la parole. En me trouvant brusquement, inopinément, face à face avec lui, j'éprouvai comme une angoisse mêlée de joie. Allait-il me parler ? Qu'allait-il me dire ?

Il arrêta son cheval :

— Vous allez bien ?

— Pas mal et vous ?

— Très jolie, cette chasse.

— Oui, mais ça languit furieusement.

— C'est mon avis.

— Vous avez l'air inquiet ?

Il tira sa montre.

— Dame, c'est notre jour d'Opéra !

— Je comprends.

— Et le train de six heures raté, nous en avons jusqu'à neuf heures. C'est gai ! Si ce maudit animal nous fait encore galoper longtemps !... À propos, qu'est-ce que vous faites ce soir ?

Je réfléchis un instant, méfiante.

— Rien.

Il me regarda, cherchant dans mes yeux un encouragement. Je hasardai :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Il répondit, un peu ému :

— Voulez-vous venir ? Loge n° 4.

J'allais refuser : la tentation fut trop forte. Je répondis, profondément troublée :

— Vous êtes bien aimable !

— Je vais aller inviter votre mari : c'est plus correct.

Il sourit.

Je pensais en moi-même : « Ai-je eu tort ? Peut-être. Bah ! nous verrons bien ! »

Tout à coup le son des cors nous arrive, rapproché.

— L'hallali !

Nous piquons dans la direction d'où partent les hurlements des chiens et nous débouchons dans une clairière, tapissée de mousse et de bruyère, encadrée de sapins. Dans une mare couverte de roseaux, l'animal, un dix cors, entouré d'une meute qui, tout autour de lui, forme une cohue lugubre, acharnée et hurlante, fait tête. Le soleil, de ses derniers feux, ensanglante le ciel, et il apparaît, au travers des troncs d'arbres qui se détachent, sombres, sur ce décor d'incendie, il apparaît, rond comme une boule de pourpre qu'on dirait posée sur l'horizon. Elle disparaît peu à peu ; les ombres descendent. L'animal, haletant, demeure presque immobile : seulement, de temps à autre, ses bois décrivent dans l'air un demi-cercle, et puis, la tête basse, la langue pendante, le dos arrondi, il semble, résigné, attendre la mort. Son poil est hérissé, fauve à certaines places, brun à d'autres, et partout trempé de sueur.

Tout le monde est là maintenant. Sur un signe du maître d'équipage on sonne la mort.

Cette sorte de spectacle, bien que j'y sois habituée, m'impressionne toujours. L'émotion et la brise du soir me firent frissonner.

— Vous avez froid ? me demanda Clarence, qui était demeuré avec moi.

— Non, ce n'est rien.

Les hurlements de la meute, reprenant vigueur, emplirent l'espace, féroces. Quelques chiens, grisés par la sonnerie qui leur annonçait la curée, s'approchèrent de la bête, lui sautèrent au poitrail : elle les repoussa sans énergie, épuisée, et recula de quelques pas dans les joncs, refusant la lutte.

Alors un éclair d'acier brilla dans l'ombre. Il y eut une sorte de hoquet et le « flac » d'un corps qui s'abat dans l'eau.

Les fanfares, sur un thème nouveau, éclatèrent.

À ce moment, sans bien savoir pourquoi, instinctivement, je regardai Clarence : lui aussi me regardait. Nous sourîmes et je lui tendis la main.

— Et l'*Imitation* ? dit-il.

Je ne lui en voulus pas.

Il reprit :

— Alors, c'est entendu, vous venez ce soir ?

— Entendu.

.....

Nous sortions de l'Opéra.

— Grandidier, dit Clarence, vous venez avec nous ? Nous prenons quelque chose chez Paillard.

— Très volontiers.

Jacqueline, tout emmitouflée dans une sortie de bal rose, se retourna vers la comtesse Branishka, qui a le même jour à l'Opéra et la loge contiguë à celle des Clarence.

— Tu viens avec moi, chérie ?

Un valet de pied ouvrit la portière du coupé. Les deux jeunes femmes s'y engouffrèrent avec un éclat de rire.

— Nous nous retrouverons là-bas, fit une voix à travers la vitre.

Ma voiture était avancée, nous y montâmes, de Clarence, M. Grandidier et moi.

— Vous vous êtes amusés ce soir ? demanda Roger.

— Assommé ! fit mon mari.

— On dit toujours ça.

— Vous allez demain chez les Thuringe ?

— C'est probable.

La voiture s'arrêta. Nous entrâmes dans le restaurant. Jacqueline et la comtesse étaient installées à une table, ayant devant elles de grands verres remplis d'une boisson que je ne connais pas.

Quelles mœurs, mon Dieu !

Le maître d'hôtel, grave, solennel, attendait les ordres, insinuant de temps à autre une offre.

— Ces dames prendront des huitres ?... un consommé, peut-être ?... des œufs à la gelée pour commencer. Nous avons du foie gras délicieux. Une petite bête ? cailles, grives, merles de Corse ? Des truffes au madère, très recommandées, une macédoine de fruits pour finir ?

Personne ne l'écoutait : ces messieurs observaient la salle, Jacqueline et la comtesse se regardaient amoureusement, se prenaient les mains, riaient.

Sur un signe du maître d'hôtel, des garçons qui se tenaient derrière lui, immobiles et tout prêts, nous présentèrent sur la table les mets les plus variés. La comtesse s'exclama, avec cet accent slave que je ne puis sentir :

— Allons !... Retirez tout cela, et vite ! Je ne mange rien, vous le savez !... Faudra-t-il toujours vous le répéter !... Que ces gens sont drôles ! Lourdauds ! Ils ne comprennent jamais rien, brutes !

— Madame la comtesse prendra peut-être...

— Mon jus de viande, assurément !

— La même chose, fit Jacqueline.

Elles mangent, boivent, disent, pensent la même chose. C'est adorable ! Pour ma part, j'étais très gênée, car je sentais bien que tout le monde nous regardait. Elles sont maintenant connues de Tout-Paris.

Les tziganes commencèrent une valse. Ils jouaient bien. Cette musique me plut. J'écoutais attentivement. Le thème était en soi simple et monotone, et cependant ils le variaient à l'infini : la même note, sous leur archet magique, était tantôt légère, tantôt grave, tantôt brève, tantôt prolongée et vibrante, toujours étrange. Et ma pensée énervée, sur ces rythmes captants, partit. Elle partit, joyeuse, pour ces contrées lointaines, inexistantes, qu'évoquaient ces accords maintenant affolés, pour le pays des rêves et des enchantements, où tout est harmonie, parfum, volupté et bonheur. Et tout à coup, par une association d'idées toute naturelle, mon ancienne vision, qui depuis longtemps ne m'était pas apparue, se présenta : la grève d'or que lèche le flot de ses lèvres d'écume, le sentier grimpant dans la colline, l'amant.

— Vous avez l'air triste, me dit Clarence.

Je lui en voulus d'avoir brisé mon rêve, mais alors, mes yeux s'étant reportés sur lui, je trouvai, non plus ressemblance, cette fois, mais comme identité entre lui et l'autre.

— Non... pas du tout. Je suis très heureuse au contraire ! Très heureuse.

Mon mari tenait la conversation :

— Regardez donc le couple qui est là-bas, dans le coin : ils ne s’embêtent pas, ces gens-là !...

— Mais c’est le petit de Brissac. Avec qui est-il ?

— La Pasqueda, celle qui danse si mal aux Folies-Bergère.

— Elle est jolie.

— Peuh !

— Très jolie, affirma la comtesse. Elle me plaît.

Jacqueline la gratifia d’un regard incendié de colère.

L’autre sourit :

— Vous êtes divine, ce soir.

J’avais envie de rire.

Cependant l’heure avançait.

Je risquai timidement :

— Si on partait ?

Mon mari, qui était en train de détailler une petite femme à la table d’en face, fut néanmoins de mon avis.

On se leva. Le chef des tziganes, devant nous, faisait des effets de torse, se cambrant, pour attirer l’attention, chassant le pourboire.

Je fis signe à M. Grandidier.

— Donnez-lui quelque chose.

Il mit une pièce d’or dans l’ouïe du violon et trouvant la plaisanterie spirituelle, il éclata de rire et fit remarquer à tout le monde ce qu’il avait fait.

Le tzigane, comme un singe qui fait le pitre pour avoir une noix, grimaçait, montrait ses dents blanches, gesticulait, s’exténuaient en assouplissements, ploiments, saluts.

Au moment de franchir le seuil de la porte, Roger de Clarence, qui était derrière moi, me glissa dans l’oreille :

— Quand peut-on vous voir ?

— Demain, après déjeuner.

— Merci.

On se sépara.

Je me trouvais seule avec mon mari dans le coupé.

Après un silence :

— Il est gentil, ce petit Clarence, me dit-il.

— Charmant garçon.

— Il méritait une autre femme.

— C'est mon avis.

De nouveau, le silence s'établit, puis :

— Seriez-vous assez aimable de me déposer au cercle. J'y veux tenter la veine ce soir. J'ai perdu cinq cents louis hier et je compte me refaire.

— Peut-être serez-vous plus heureux aujourd'hui.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Oh ! je dis cela... comme je dirais autre chose.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire : heureusement qu'il faisait noir et qu'il n'a rien vu.

J'ai laissé M. Grandidier en route et suis rentrée seule. Encore une soirée que M<sup>lle</sup> de Castel-Sarrasin va me sauver. Elle ne saura jamais la reconnaissance que je lui ai. La pauvre fille !... Après tout, cela l'amuse peut-être, elle !...

*Paris, 11 décembre.*

Roger de Clarence est venu me voir cet après-midi, comme il avait été convenu.

Je l'ai attendu impatiemment : j'avais hâte de le retrouver, de reprendre le cours interrompu de nos épanchements.

Et puis, quand je l'ai vu devant moi, ma joie est subitement tombée.



Une sorte de gêne inexprimable arrêta sur mes lèvres les paroles d'amour prêtes à s'échapper. Oui, j'avais honte, honte de moi même. Qu'allait-il penser de moi ? N'était-ce pas une preuve de ma faiblesse que je lui donnais en ce moment ? Moi, qui l'avais écarté, repoussé, qui lui avais dit de douter de lui-même, moi qui m'étais toujours posée à ses yeux comme une force supérieure, inattaquable.

Ah ! comme il lui était facile de rire et de se moquer de moi !

Et ces paroles, qui me rappelaient les dangers que j'avais courus, auxquels j'avais su échapper, chantèrent alors dans ma mémoire :

— Si loin que je sois, je serai toujours près de vous. À n'importe quel moment, à n'importe quelle heure de votre vie, il vous suffira de dire un mot, de faire un signe, je viendrai.

J'avais dit le mot, j'avais fait le signe, il était venu. Lui, il avait tenu sa promesse, et moi, j'avais été incapable de poursuivre ma résolution. Ainsi sa prédiction se réalisait. Il m'avait traitée comme une enfant qui ne sait à quoi elle s'engage : il m'avait par avance, me prenant en pitié, facilité le retour. Ce n'en était pas moins un retour, un retour sur les engagements pris envers moi-même.

C'est ce que je compris en le voyant devant moi et, honteuse de ma faiblesse, j'éclatai en larmes.

Il devina sans doute. Il ne me parla pas de notre rupture. Tout ce qui aurait pu froisser ma susceptibilité de femme, il eut la délicatesse et la diplomatie de ne point me le rappeler. Il passa sous silence ma conduite à son égard, mes déclarations, mes engagements : il m'entretint seulement des heures de félicité vécues ensemble, de sorte qu'il me sembla bientôt que je le revoyais après une longue absence, sans que rien cependant fût survenu dans notre liaison.

Attentive, comme enveloppée d'un charme mystérieux, je l'écoutai. Et ses paroles bienfaisantes et douces tombaient une à une, sur mon cœur blessé, rafraîchissantes comme des gouttes de rosée, salutaires comme un baume, tandis que dans mon esprit s'éveillait une foule de souvenirs délicieux.

Il me fit l'histoire de son amour, et je suivais, en l'entendant parler, l'évolution du mien : leur histoire en effet n'était-elle pas commune ?

N'avaient-ils pas même origine ? Leur développement n'avait-il pas été le même ? Le malheur nous avait réunis, mais nous n'avions d'abord cherché l'un chez l'autre que la consolation, l'oubli dont nous avions besoin. Et puis, nous nous étions imprudemment abandonnés aux délices de cette innocente liaison ; sans y prendre garde, nous avions laissé croître en toute liberté l'amitié qui nous liait. Le feu couve sous la cendre et la flamme jaillit tout d'un coup : un jour, nous sentîmes avec joie et stupeur la subite morsure d'une flamme inconnue et secrète, et nous nous aperçûmes que nous étions faits l'un pour l'autre, et que nous étions indispensables l'un à l'autre. Nous essayâmes de nous cacher la vérité, mais le trouble où nous étions, le malaise étrange qui nous envahissait, jusqu'à nos regards, quand ils se rencontrèrent, nous trahirent, et nous comprîmes que nous nous aimions, avant même de nous l'être avoué.

Il me dit alors comment son amour, dans l'éloignement et le recueillement, avait grandi, et s'était purifié.

— Avant d'être admis parmi les serviteurs de Dieu, continua-t-il, vous savez, Raymonde, que le futur religieux subit un noviciat : si sa passion résiste aux pénibles épreuves auxquelles on la soumet, elle est jugée digne de Celui qui en est l'objet. Les longs mois qui viennent de s'écouler, dans la tristesse et loin de vous, n'ont-ils pas été une sorte de noviciat pour mon amour : il en est sorti triomphant, parce qu'il est grand, immense, immortel : il est digne de vous !

Et plus bas :

— Mais vous... m'aimez-vous encore ?...

Au travers des larmes qui coulaient de mes yeux, maintenant si douces, je souris :

— N'êtes-vous pas chez moi ?... Ne vous ai-je pas dit de revenir ?

Il me prit la main, et d'une voix profonde, profonde comme était sa pensée :

— Raymonde, murmura-t-il, savez-vous bien ce qu'est un amour comme le mien, quelle en est la nature et quelle en est la force ?

— Depuis que je vous aime, oui.

— Je vous adore !

— Hélas !... Je vous le rends.

— Hélas ? Pourquoi : hélas ? Raymonde !...

— Parce que nous voici de nouveau exposés au danger qui m'avait fait vous fuir, avec cette aggravation qu'il a grandi en même temps que notre amour !

— Encore !... Vous y revenez !

— Il le faut bien. Je n'ai plus qu'une sauvegarde contre moi-même : votre générosité. Sera-t-elle plus forte que la passion ?

— Raymonde, je vous jure...

— Point de serment. J'ai confiance en vous, mon ami, j'ai confiance en votre honnêteté : je sais que vous n'êtes pas une âme commune. Quant à moi — à quoi bon vous le cacher — je suis à un de ces tournants de la vie, où la femme, quelle qu'elle soit, n'est plus qu'une loque, que le plus mauvais vent peut emporter. Votre puissance sur moi est sans limite : je suis moins qu'une esclave à vos pieds, puisque je n'ai même plus la liberté de jugement. Votre rôle, qui pourrait être lâche et ignoble, sera grand, parce que vous n'abuserez pas des circonstances qui me livrent à vous. Vous ne serez pas mon mauvais génie, vous serez mon sauveur ! N'est-ce pas, vous le serez ! Notre amour, de par votre volonté, qui désormais est la mienne, vivra pur, planera sans faiblesse bien au dessus de la fange où se traînent les passions des hommes. J'en suis sûre et c'est pour cela que je n'ai ni honte ni peur de vous dire, abattue après avoir lutté :

— Roger, me voici, je vous appartiens !

Cependant que je parlais, ses yeux ne quittaient pas les miens, et ses regards, tout pleins de joie et de reconnaissance, m'enveloppaient comme des rêts invisibles et me faisaient sa chose. Je l'aurais voulu, qu'il ne m'eût pas été possible de lui échapper maintenant.

Il dit :

— Votre confiance sans bornes m'honore, Raymonde. Je serais le dernier des hommes si je m'en montrais indigne !

— Permettez-moi cependant de vous poser une question. Avez-vous bien réfléchi à la terrible responsabilité que vous assumez en ce jour ?

— J’ai réfléchi que je vous aime, que je vous aime au delà de toute expression et que, vous aimant par dessus tout, pour vos vertus et votre honnêteté, je serais, si je les salissais, le propre assassin de mon amour !

— La chaleur avec laquelle vous vous exprimez me remplit de crainte. Vous manquez de sang-froid, et alors...

— Raymonde !... Vous aimerais-je véritablement, je vous le demande, si en cette heure où vous me donnez ce qu’il y a de plus beau, de plus grand, de plus noble, de plus respectable en vous, je restais maître de moi-même ?

— Je veux vous croire. Je me remets donc entre vos mains, tout entière. Unissons nos deux amours. Ne pensons plus à nos chagrins : vous en avez eu beaucoup, vous en avez encore, je le sais. Oublions tout cela : donnez-moi la main.

Un sanglot s’échappa de ma poitrine et je m’abandonnai, défaillante, dans ses bras.

Alors ses lèvres se posèrent sur mon front, délicatement, chastement, et sous ce premier baiser d’amour, mon âme s’épanouit.

---

1. <sup>↑</sup> VOLTAIRE. Lettre à Madame la Présidente de Bernières.

## TROISIÈME PÉRIODE

### L'AMANTE

*Venise, 12 mars.*

Trois mois d'amour ont passé comme un rêve. Dans le bonheur, on oublie aisément les vieux amis auxquels on se plaisait à faire ses confidences aux jours de l'infortune. C'est ce que semble me reprocher mon pauvre journal, que je viens de prendre au fond d'un tiroir, de feuilleter, et qui gît tristement, là, devant mes yeux. Mais j'entends réparer mes torts et mon ingratitude : discret confident de mes peines, tu seras désormais celui de mes joies.

Nous sommes à Venise depuis hier. C'est à Jacqueline que je dois ce voyage. La comtesse Branishka possède ici, sur le grand Canal, un des plus merveilleux palais de la ville. Naturellement elle a invité Jacqueline à venir y passer quelques jours. Roger refusa d'abord, mais je lui fis entendre qu'il me serait très agréable d'aller en Italie. Je pressentis M. Grandidier, que la proposition enchantait. Dès lors, Roger de Clarence ne pouvait plus refuser d'aller à Venise et voilà comment il se fait que nous sommes tous réunis ici, tous très contents, ce qui est assez rare.

J'aurais voulu, seule avec Roger, voir la ville que je ne connais pas et visiter les musées qui, paraît-il, sont merveilleux. C'eût été pour moi une double jouissance que de parcourir avec mon amant tous les coins de la cité du doge Henri Dandolo et de m'entendre expliquer toutes les beautés qu'elle renferme, par un homme dont le goût artistique est aussi développé que ses connaissances sont étendues. M. Grandidier a tenu à nous

accompagner : ce n'est pas que cela l'intéresse, mais il a l'intuition vague que ce doit être de bon ton.

Après tout, ce n'est que partie remise, et puisque nous devons rester ici dix jours, j'ai le temps de me rattraper.

*Venise, 13 mars.*

Ce matin, je me suis réveillée de très bonne heure. Les fenêtres de l'appartement que nous occupons au grand hôtel Royal, quai des Esclavons, donnent sur la mer : la vue est très étendue, très belle et très gaie. Il faisait un soleil radieux. J'avais le cœur en fête.

Je suis allée, vers les dix heures, retrouver Roger de Clarence qui m'attendait sur la place Saint-Marc.

Nous avons d'abord visité l'église Saint-Marc. Le style romano-byzantin de cet édifice surprend quelque peu par son originalité : j'avoue qu'il m'a déconcertée. L'ornementation tapageuse des dômes et des autels, où s'est donné libre cours l'imagination trop féconde de tout un peuple m'a déplu. Il y a vraiment trop de dorures : ne dirait-on pas que le soleil, le soleil éblouissant de ce pays de lumière, voulant contribuer à l'œuvre de ses fils, a jeté, en un jour de gaité folle, sur tous ces dômes et sur tous ces autels, son manteau d'or éclatant.

Nous sommes allés ensuite à la Piazzetta, puis au Campanile, enfin au Palais des Doges, qui nous a retenus fort longtemps : c'est une merveille.

Roger m'a reconduite à l'hôtel à l'heure du déjeuner.

En rentrant, j'ai trouvé sur ma table une invitation au bal masqué que donne la comtesse Branishka après-demain soir. Ce sera très beau, dit-on. Je n'en doute pas, d'ailleurs, car elle fait très bien les choses.

*Venise, 14 mars.*

Cet après-midi, je suis sortie faire quelques petits achats dans les magasins de la place Saint-Marc. Je suis entrée fort imprudemment dans une boutique, d'où j'ai craint ne pouvoir jamais sortir. Quels drôles de gens, ces marchands italiens !... Ils vous flattent, vous supplient, vous ordonnent, se lamentent, pleurent, rient, comme le feraient des comédiens qui débiteraient un rôle appris par cœur : ils font de grands gestes, parlent sans cesse, pour vous retenir ; ils étalent, proposent, vantent leur marchandise ; faites-vous mine de ne pas l'accepter, ils vous la veulent imposer. Il faut que vous achetiez tout ce qu'ils ont ; pour un peu, ils vous vendraient leur peau, et si vous ne laissez pas en sortant de chez eux ce qu'ils avaient escompté, ce que leur promettaient les apparences, votre mise et votre physionomie, ils vous insultent.

À trois heures, j'avais rendez-vous avec Roger, devant le Campanile. Nous avons visité l'Académie des Beaux-Arts, qui renferme les chefs-d'œuvre de Bonifacio, du Tintoret, de Paul Véronèse et du Titien.

Roger m'a donné quelques notions élémentaires sur les différentes écoles de peinture, et m'a brièvement indiqué les qualités et les défauts propres à chacune d'elles. Il est vraiment regrettable que dans l'éducation, même raffinée, d'une jeune fille du monde, on néglige certain côté artistique qui élèverait l'âme en même temps qu'il formerait et développerait le goût.

Les grands maîtres vénitiens ont excité l'admiration de Roger. Il m'a bienveillamment épelé, avec la patience et l'indulgence d'un maître pour l'enfant qui apprend à lire, les beautés que j'avais sous les yeux. Quelques instants je restai surprise, troublée, mais bientôt mon intellect obscur s'éclaira, et un peu de l'admiration de mon initiateur déborda en moi. Alors des horizons nouveaux m'apparurent, que je soupçonnais à peine. Et je l'écoutais, mon cher maître, attentive, ravie, et il me semblait que je l'aimais encore davantage, d'un amour plein de gratitude et de respect.

À l'heure du dîner, tandis que je montais l'escalier de l'hôtel, pensant à l'être vulgaire auquel le sort m'a liée, aux souffrances qu'il m'avait values et me valait encore, je me disais : la Providence fait décidément bien les choses ; il semble qu'elle réserve des jouissances spéciales et infinies à ceux qu'elle accable de ses coups : les roses dont le parfum m'enivre me font oublier les ronces sur lesquelles il me les faut cueillir.

*Venise, 15 mars.*

Toutes mes craintes — à quoi bon me dissimuler que j'en ai eu — sont maintenant tombées. Roger est bien véritablement un homme d'honneur. Ma propre faiblesse me faisait redouter la sienne. Je vois aujourd'hui que nous sommes l'un et l'autre bien au dessus des tentations que je craignais. Notre amour s'épure à mesure qu'il grandit. Il est lui-même contre toute chute notre meilleure sauvegarde.

*Venise, 16 mars.*

À l'heure où j'écris ces lignes, avant de me mettre au lit, la coupole de Saint-Giorgio Maggiore étincelle aux feux éclatants d'un soleil radieux. Des embarcations de toutes formes et de toutes grandeurs, légères et gracieuses, des barques à voile pareilles à des cygnes majestueux et blancs, de sombres gondoles semblables à des cormorans noirs, sillonnent les flots en tous sens. Le ciel est d'un bleu pur, d'un bleu de roi, qui va palissant vers l'horizon.

Et c'est dans cette clarté d'or et d'azur d'une matinée de mars, sur les côtes enchanteresses de l'Adriatique, que vient de s'évanouir la plus belle nuit de ma vie.

Je rentre à l'instant du bal masqué que donnait la comtesse Branishka. Je veux, avant même de me déshabiller, noter mes impressions : il me sera si doux de les relire plus tard.

O Roger ! mon Roger ! comme je vous aime ! Se peut-il qu'un cœur aussi petit que le mien soit capable d'un sentiment aussi grand que celui dont vous êtes l'objet.

Je vous adore !

\* \* \* \* \*

Au Campanile, une heure venait de sonner.

Dans le ciel, les étoiles scintillaient, innombrables, et les rayons argentés de la lune enveloppaient de clartés blanches les façades des palais et les



escaliers de marbre.

La fête battait son plein.

Il faisait, dans les riches appartements du palais de la comtesse Branishka, une chaleur accablante. J'étais appuyée à la balustrade d'un balcon, à côté de Roger de Clarance. Devant nous, la nuit s'étendait, immense, calme et sereine ; à nos pieds se reflétaient, miroitaient dans l'onde frissonnante, les girandoles de lanternes vénitiennes qui couraient d'une fenêtre à l'autre, dessinant des festons de lumière.

Alors, tout à coup, une idée me passa par la tête, folle, extravagante :

— Si nous sortions ! dis-je à Roger.

— Où voulez-vous aller ?

— N'importe ! j'étouffe ici. Allons prendre l'air.

J'étais vêtue d'un domino noir ; lui, était en Marino Faliero. Nous traversâmes les salons, nous frayant à grand'peine un passage parmi les couples qui valsaient et se heurtaient à nous à tous moments. Nous descendîmes un grand escalier de pierre et nous nous glissâmes, à la barbe de grands hallebardiers, appuyés sur leurs piques, à moitié endormis, jusqu'au perron qui s'avance sur le canal.

Ces allures de fuite mystérieuse, dans ce décor romanesque, me plaisaient.

Un groupe de gondoliers sommeillait sur les marches. Quelques-uns se réveillèrent à notre approche et, s'étant levés, s'approchèrent de nous, leur bonnet à la main.

— Illustrissimo signor ! signora !

Et ils nous désignaient du doigt les gondoles amarrées.

Je regardai Roger.

— Vous voulez ? dit-il, c'est audacieux. Si on nous voyait à cette heure, tous les deux, dans une gondole !

Pour toute réponse, je posai sur mon visage le loup de dentelle que je tenais à la main. Et nous descendîmes les marches.

Les gondoliers se mirent alors à parler très fort entre eux, puis à gesticuler, enfin à se menacer du poing : ils se disputaient sans doute pour

savoir à qui reviendrait le soin de nous conduire. Bientôt ils en vinrent aux mains.

Cela devenait grave : on pouvait, attiré par les cris, venir, nous voir et nous reconnaître.

Roger usa du seul moyen à sa disposition pour faire taire ces gens et les calmer. Il leur jeta quelques pièces de monnaie et, ayant sauté dans une gondole, m'aida à y descendre.

Un tout jeune homme se mit à l'arrière et nous demanda, en très mauvais français, où désiraient aller le signor et la signora.

— Tout droit devant toi, lui répondit Roger. Doucement et longtemps : il y aura pour toi un bon pourboire.

Le petit sourit, découvrant la double rangée de ses dents blanches, et nous partîmes, glissant mollement sur l'onde tranquille, sous le regard bienveillant de la lune, ce témoin muet et céleste des amours de la terre.

Roger était assis à côté de moi. Quelque temps nous voguâmes au milieu du silence : on n'entendait, dans la nuit claire, que le « già è » des gondoliers s'avertissant au croisement des rivières et le clapotis de l'eau contre la barque. Ces vers alors chantèrent dans ma mémoire :

...les palais antiques  
Et les graves portiques  
Et les blancs escaliers  
Des chevaliers,

Et les ponts et les rues  
Et les mornes statues  
Et le golfe mouvant  
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes,  
Aux longues hallebardes,  
Qui veillent aux créneaux  
Des arsenaux.

— Ah ! maintenant plus d'une  
Attend, au clair de lune,  
Quelque jeune muguet,  
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare  
Plus d'une qui se pare  
Met devant un miroir  
Un masque noir.

Lui aussi, il était amoureux, celui qui écrivit ces vers. Mais il souffrit encore plus qu'il n'aima, parce que tous ses amours furent par un fil attachées à la terre, le fil de la sensualité, et qu'il ne peut exister de félicité sensuelle durable ni pure.

À ce moment, comme s'il avait eu la même pensée, Roger murmura :

— Oh ! ma chère Raymonde, est-il possible d'imaginer un amour plus grand, un bonheur plus parfait que le nôtre !

Tandis qu'il disait ces mots, j'avais retiré le loup qui me couvrait le visage ; je regardai tout autour de moi, pour m'assurer que nous étions bien seuls. Tout à coup la peur me prit, je tressaillis : si on nous avait reconnus à la sortie du palais ! Quelles conséquences aurait alors cette folle escapade ! « Je n'ai pas pris assez de précautions, pensai-je : j'aurais dû mieux me cacher. »

Me cacher ? Mais pourquoi me cacher ? Pourquoi fuir les regards étrangers, à l'instar d'un voleur ? Étais-je donc criminelle ? Ma conduite était donc inavouable qu'il me la fallût dérober au jugement des hommes ? Non. Alors ? Ah ! voilà : c'est que celui qui était à côté de moi n'avait pas le droit d'y être ! C'est que celui qui venait, une fois de plus, de me dire son amour, n'avait pas le droit de m'aimer ! J'étais mariée, et cet homme n'était pas mon mari : il était mon amant ! Mon amant ! Et voilà pourquoi notre amour, nous devons le cacher à tous comme un trésor volé ! Voilà pourquoi nous n'avions de tranquillité que dans la solitude, comme des malfaiteurs ! Mon amant ! Il était mon amant, rien que mon amant ! C'est-à-dire que jamais, jamais, je ne pourrais vivre avec lui, tout entière à lui ! Jamais je ne

pourrais lui consacrer mes journées et mes nuits : les heures que Dieu nous compte, il me les faudrait toujours partager entre le monde et mon amant, entre l'amour et le devoir ! Les joies du foyer, il ne me serait jamais donné que de les pleurer sans les avoir connues. Toujours nous vivrons séparés l'un de l'autre par cet abîme qu'ont creusé les préjugés et les convenances : telle est notre destinée. Toute ma vie, je serai l'esclave, la propriété d'un être que je méprise, que je hais, qui me répugne, d'un être auquel je me suis vendue.

Jamais ne m'était encore apparu si clairement ce qu'avaient d'effroyable l'abandon que j'ai fait de moi-même, l'abnégation devant laquelle je n'ai pas reculé, toute l'étendue enfin de l'horrible sacrifice que j'ai consenti.

Et, inconsciemment, je murmurai :

— Notre bonheur est-il vraiment aussi parfait que vous le dites ?

— Que lui manque-t-il donc ?

J'approchai ma tête tout contre la sienne et je balbutiai :

— Quelque chose !

— Quoi donc ?

— Non !... Rien. Cela vous ferait de la peine : vous n'y pensez pas, vous y penseriez alors et... comme c'est impossible !

— Parlez, ma chère âme, parlez !

— Non... non !

— Je le veux !

Je sentais que ce serait pour moi un soulagement de lui dire ma pensée :

— Je voudrais... pour être tout à fait heureuse...

Mais je m'arrêtai, craignant d'éveiller en lui le regret qui me tourmentait maintenant.

Il insistait :

— Vous êtes cruelle, Raymonde !

— Je voudrais...

— Parlez donc !

— Que tu fusses...

Il y eut un silence : mon regard dut lui dire ce que mes lèvres n'avaient osé achever, car il répondit simplement :

— J'y ai déjà pensé.

— Vrai ?... Mais, hélas, cela ne se peut pas, cela ne se pourra jamais !

— Qui sait !

Je le regardai dans les yeux.

— Roger !... Que voulez-vous dire ? Vous me faites peur !

— Rassurez-vous, ma chérie. Je n'ai point de mystérieux projets. J'ai seulement voulu dire que le Ciel nous permeltra peut-être un jour de réaliser...

— Ne dites pas cela, Roger, je vous défends. C'est mal, très mal ! Notre bonheur serait alors édifié sur le malheur des autres, cela ne lui porterait pas chance, soyez-en sûr.

— Laissez-moi seulement espérer.

Il me prit la main et la baisa.

Des accords lointains de violons et de mandolines, glissant sur la surface des eaux, parvinrent à nos oreilles. Ils se rapprochaient. Au détour d'une ruelle, apparut une barque : des lanternes vénitiennes, suspendues à quelque fil invisible courant de l'avant à l'arrière, semblaient se balancer dans le vide. L'embarcation se dirigeait vers nous : elle passa tout près de la nôtre.

Des hommes et des femmes, vêtus de costumes étranges, bariolés, véritablement carnavalesques, étaient étendus sur des peaux de bêtes et des tapis, et se tenaient enlacés. Quelques-uns portaient des masques grotesques, hideux. À l'avant, tout contre le fer de hallebarde, deux pages étaient assis, dont l'un jouait du violon et l'autre de la mandoline.

En nous apercevant, tous ces gens qui semblaient assoupis, se soulevèrent sur leur couche et nous saluèrent de joyeux éclats de rire :

— Ohé ! ohé ! Bécotez-vous, les amoureux !

Une femme s'était levée, titubant. Elle jeta le loup qu'elle avait sur les yeux et son visage apparut, d'une rare beauté. Elle tenait à la main une coupe que, de temps à autre, elle approchait machinalement de ses lèvres,

bien qu'elle fût vide. Ses cheveux, qui avaient des reflets d'or, étaient parsemés de roses et tombaient en cascade fleurie sur ses épaules nues.

Elle clamait :

— Profitons-en, profitons-en ! La vie coule, coule sans trêve, comme le ruisseau dans la montagne !... Chaque minute qui passe est un pas vers la tombe !... Les jours sont courts, les nuits surtout, pour ceux qui s'aiment ! Profitons-en, profitons-en ! Vive la vie, vivent la joie et les jolies filles qui la donnent !

Ces paroles étranges, affreusement cyniques, me firent frémir.

— Une fin d'orgie, murmura Roger.

Ils passèrent : leurs chants et leurs éclats de rire se perdirent dans le lointain. Nous ne disions plus rien : une tristesse vague m'avait tout à coup envahie.

— Qu'avez-vous ? me demanda Roger.

je répondis :

— Leurs rires m'ont fait mal.

— Ils sonnent faux. Pauvres insensés ! Ils croient tenir le bonheur et c'est l'ennui qui les tient. Quand ils seront dégrisés, la honte et le regret de leur inutilité, la vague intelligence de leur turpitude, tout, jusqu'à ce malaise physique que l'on éprouve aux lendemains d'excès, les plongera dans une morne tristesse. Alors, de nouveau et pour la secouer, s'en débarrasser, il leur faudra se griser, rire et chanter, et telle sera leur vie, jusqu'à l'heure fatale dont la pensée les hante même dans leur ivresse, où il leur faudra remettre, entre les mains de Celui qui ne rit pas, le triste bilan de leur pauvre existence.

Je poussai un cri :

— Roger !... Roger ! Voyez !

— Quoi ?

— Mais regardez donc ! Ce n'est pas la lune qui nous éclaire ! Il fait jour maintenant.

— C'est pardieu vrai, l'aurore blanchit l'horizon. Le soleil ne va pas tarder à paraître. Comme la nuit a passé vite, Raymonde !

— Mon Dieu, si l'on s'était aperçu de notre absence !

— Qu'importe ! N'avons-nous pas été heureux |

— Il faut rentrer.

Roger se tourna vers le gondolier : le petit s'était assoupi à l'arrière de la barque. Sa frêle tête, encadrée de boucles blondes, reposait sur son coude : il souriait, sans doute à quelque beau rêve.

— Quel dommage de troubler cet enfant !

Roger lui toucha l'épaule de la main.

— Signor ! cria le gamin, se réveillant en sursaut.

— Allons, vite ! Au palais de la comtesse Braniska.

Le petit sourit malicieusement : — Le signor et la signora se sont aimés ! Lui aussi, il nous avait pris pour des amoureux vulgaires, tels que les lui représentait sa jeune imagination déjà vicieuse. Oh ! oui, nous nous étions aimés ! Mais seuls, le ciel qui nous vit et nous-mêmes, saurons jamais comment !

Nous glissions rapidement. Une brise légère rafraîchissait nos visages. Sur le canal, flottait, au ras de l'onde, une gaze de brume, qui tamisait les premiers rayons du soleil levant. Toutes les impressions que recueillaient mes sens étaient si douces qu'il me semblait rêver. Ma main, que je laissais pendre en dehors de la barque, rencontra l'eau : cette caresse humide, froide, me saisit et me réveilla tout d'un coup.

— Pourvu que le bal ne soit pas fini, murmurai-je.

— Voyez donc, Raymonde : les fenêtres du palais sont toutes illuminées et les hallebardiers dorment sur les marches du perron.

Nous approchions.

— Entendez-vous les orchestres ? On soupe ; nous pouvons rentrer sans crainte.

La gondole venait d'accoster. Roger jeta une pièce d'or au petit italien qui la reçut dans son chapeau et qui me baisa la main. Nous montâmes rapidement les degrés de marbre.

Les vastes galeries étaient encombrées de petites tables, autour desquelles se tenaient des masques. Rien de plus étrange que la clarté crue

du jour tombant parmi celle rougeâtre des lustres, sur ces habits multicolores, froissés et fripés, sur ces chairs fatiguées de la nuit.

J'aperçus mon mari.

Il était entre la comtesse et Jacqueline, costumées en Charlotte de Savoie et en Catherine de Médicis, et paraissait ne plus se souvenir que très vaguement, à en juger par ses gestes et ses éclats de rire, de la gravité imposante du personnage dont il portait le vêtement magnifique, Charlemagne.

Roger, après s'être donné beaucoup de peine, trouva enfin deux places libres à une table, dans un coin. Nous nous assîmes à côté d'un mousquetaire et d'une ravissante petite bergère que je ne connaissais point : ils parlaient italien.

Ainsi se termina ma première nuit d'amour.

*Venise, 17 mars.*

Un enfant, au lendemain d'un jour où on l'a conduit au spectacle, à une féerie, tout plein qu'il est encore de visions merveilleuses, trouve sa vie monotone, insupportable : il en sait une autre, idéale. Je ne puis mieux comparer qu'à cette impression celle que j'ai moi-même ressentie aujourd'hui, pendant cette journée qu'il m'a fallu passer loin de celui que j'aime, au milieu d'un monde que j'exécra.

Nous sommes allés déjeuner au Lido avec les Thuringe, qui sont à Venise depuis hier matin. J'ai trouvé tout détestable, la nourriture, la conversation, les gens même avec qui j'étais.

Ce n'est pas d'ailleurs la nouvelle que M. Grandidier m'a apprise cet après-midi qui est de nature à tromper ma tristesse : nous devons, avant de retourner à Paris, nous arrêter un peu à Vérone, Milan, etc. ; il nous faut rentrer directement. M. Grandidier a reçu une dépêche de son secrétaire : sa présence à la Chambre est indispensable ; tout se brouille, il y a tout un nuage d'interpellations dans l'air, le ministère va être renversé, peut-être même la République... si le député de Gombourg s'en mêle : aussi il se



remue, s'agite, s'affole, va partir incessamment. Tout cela pour ne rien dire ou répéter ce que diront les autres.

*Venise, 18 mars.*

Nous quittons ce soir la ville des Doges. J'ai consacré ma journée à des visites d'adieux : je me suis pourtant réservé deux heures, que j'ai passées avec Roger de Clarence. Il a été entendu que notre séparation serait de courte durée et que nous nous retrouverions très prochainement à Paris. Il restera quelques jours encore ici, pour les convenances, et puis viendra me rejoindre.

D'ailleurs, Jacqueline, plus fantasque que jamais, est fatiguée de Venise : elle prétend que d'insalubres odeurs émanent des ruelles et des canaux et que, si elle doit prolonger son séjour ici, elle est sûre d'être atteinte par les fièvres paludéennes. Ou je me trompe fort, ou la comtesse ne va pas tarder à faire ses paquets.

Quant à moi, qui ne jouis pas d'un odorat aussi sensible que Jacqueline, j'emporte de ce pays le meilleur souvenir : je n'oublierai jamais les quelques heures d'ivresse que j'y ai connues.

*Paris, 25 mars.*

Oh ! que Paris est triste pour moi. Les distractions qu'il offre à tout venant ne sauraient faire diversion à l'ennui qui m'opprime. Le monde, que j'ai à peine aperçu, qui m'avait laissée jusqu'à ce jour à peu près indifférente, m'est tout à coup devenu odieux. Visites, dîners, bals, autant de corvées pour moi ! Ma chère maman qui, plus mondaine que jamais, ne peut s'expliquer mes sentiments, attribue mon hypocondrie à quelque mal secret, une maladie de foie, et si je l'écoutais, ce serait chez moi, du matin au soir, un défilé de médecins : pauvres gens, que viendraient-ils faire et que diraient-ils !

Malade, je le suis pourtant : les choses et les événements les plus insignifiants, les plus risibles souvent, m'agacent, m'irritent. De bonne, généreuse que j'étais, il me semble que je suis devenue égoïste et misanthrope : je ne puis voir, sans que le fiel aussitôt se répande dans mon cœur, ces gens du monde, ces heureux, dont l'existence n'est qu'un tissu de futilités et de niaiseries, de potins, généralement faux, toujours méchants. Chose étrange, ces êtres que je méprise, je me surprends parfois à les envier.

Et ces femmes, quelles réflexions ne m'inspirent-elles pas, ces femmes, mères de famille souvent, qui ne quittent leur cabinet de toilette, où les retient pendant des heures leur insatiable désir de plaire, que pour leur couturier et qu'on voit, durant des soirées entières, assises dans l'encoignure d'une porte où elles répondent par d'accueillantes œillades ou de malicieux sourires, à peine dissimulés derrière l'éventail, aux avances de petits jeunes gens ou aux grivoiseries de vieux messieurs.

Quelle vanité, Seigneur !

Chez tous ces êtres, le cœur est atrophié : je les crois incapables d'une action grande, noble, désintéressée. Eh bien ! tous ces hommes et tous ces jeunes pantins grotesques, ont la prétention d'aimer et ne parlent que d'amour. N'est-ce pas d'un comique navrant !

Ce spectacle de tous les instants, auquel il me faut assister, m'est, à ce point odieux, que la pensée de fuir, de partir loin, très loin, me poursuit et m'obsède. Oui, je voudrais quitter ce monde et mon foyer, qui, lui aussi, m'est insupportable. Le luxe qui m'entoure, partout étalé sous mes yeux, ne me rappelle-t-il pas à tout moment ma servitude ?

Et je sais bien où je voudrais aller : près de celui qui a déjà ma pensée. Oh ! vivre avec lui ! Il ne me suffit plus comme autrefois de le rencontrer dans un salon, à une vente de charité ou à une exposition : ces rendez-vous sentent trop le flirtage ; ils suffisent aux amours mondaines, souvent même ils en sont tout le charme. Mais nous, qui devant Dieu sommes l'un à l'autre, nous devons, pour être heureux, vivre l'un avec l'autre : de même que deux rivières, après être descendues, torrentueuses, de la montagne, mêlent leurs eaux dans la vallée, et les roulent parmi des rives fleuries, en un fleuve tranquille et lent, jusqu'à la mer, ainsi nos deux vies, après avoir

été agitées et troublées, devraient confondre leur cours et couler, désormais paisibles, dans l'ivresse de l'amour, jusqu'à la mort !

Hélas ! Voilà le rêve auquel je m'abandonne et qui jamais ne se réalisera, puisque nous ne sommes libres ni l'un ni l'autre !

*Paris, 26 mars.*

Tout ce que j'ai souffert n'est rien quand. je le compare à ce qui n'était réservé !

Si je ne possédais pas celui que j'appelle de tous mes vœux, du moins celui que je hais avait-il, jusqu'à ce jour, respecté une tristesse dont il devine peut-être la cause. Il me laissait en repos et je lui en savais gré ; il avait sa liberté, il n'attentait en aucune façon à la mienne et nous vivions, lun à côté de l'autre, sans rien de commun entre nous.

Cette paix dont je jouissais et dont je comprends toute la valeur aujourd'hui que je l'ai perdue, c'était encore, paraît-il, trop de félicité pour moi.

Ma main tremble d'indignation et d'effroi en écrivant ces lignes.

Voici, dans toute son horreur, ce qui s'est passé.

Nous achevions de déjeuner, mon mari et moi. Il s'approcha de moi et m'embrassa.

Je souris,

— Je vous remercie, lui dis-je, de cette marque d'affection : j'y suis très sensible, d'autant que ces témoignages d'amitié sont rares.

Il se troubla, rougit et balbutia :

— Il ne tiendrait qu'à vous, Raymonde, de faire cesser une situation déplorable et ridicule !

Ce fut à mon tour d'être troublée. Je ne savais que répondre. Au hasard je jetai :

— Vous allez aux courses aujourd'hui ?

— Non. Il me faut aller à la Chambre, la séance est importante. Je crois même qu'il y aura du tapage.

Il se tut quelques instants, me regarda et reprit en souriant :

— Je n'y vais qu'à trois heures.

Je feigns de ne pas comprendre :

— Que voulez-vous dire ?

Il hésitait.

— Raymonde !.. murmura-t-il.

Il voulut me prendre la main : je la retirai vivement.

— Monsieur, m'écriai-je, finissez !....

— Raymonde !... Je vous adore !

C'était tellement grotesque que j'éclatai de rire.

Je fus cynique :

— Je vous en prie, ne salissez pas d'aussi grands mots que vous ne comprendrez jamais, parce qu'ils n'ont pas été faits pour vous. Ayez le courage de traduire plus simplement, plus exactement votre pensée, votre désir.

Il ne répondit rien.

— Vous devriez savoir que tout est fini entre nous, que vous avez vous-même, de par votre propre volonté et sans doute parce que vous ne me trouviez pas à la hauteur de la situation, rompu tout rapport entre nous, ce dont je ne me suis jamais plainte d'ailleurs : vous avez dû le remarquer.

Ses lèvres eurent un sourire béat, stupide :

il me fit horreur.

— Vous me dégoûtez ! m'écriai-je à bout. Et le regardant, bien en face, en ricanant, j'ajoutai :

— C'est peut-être d'ailleurs ce qui vous excite !

— Vous êtes dure, Raymonde !

Indignée, révoltée, je poursuivis :

— Suis-je une fille, Monsieur, que l'on prend quand cela vous dit et qu'on laisse ensuite. Il ne manque pas à Paris — vous le savez mieux que moi — de femmes...

— Aussi adorables que vous ? Vous faites erreur.

— La comparaison est flatteuse pour moi ! Mon cher, vous manquez de tact.

— Vous me l'avez déjà dit à maintes reprises et d'ailleurs, ce n'est pas de délicatesse qu'il s'agit en ce moment, mais d'une amende honorable que je vous veux faire.

— Vous dites ?

— Je ne demande qu'un rapprochement entre nous : je suis le premier à reconnaître que ma conduite est impardonnable !

— Je vous la pardonne !

— Et qu'il est temps de mettre fin...

— Dieu vous en garde ! Non, mais vraiment vous me prenez donc pour une imbécile ! Croyez-vous donc que je ne voie pas clair dans votre jeu ? Si vous vous confessez humblement, si vous reconnaissez vos torts, si vous me proposez la réconciliation, c'est qu'en ce moment, après un bon déjeuner, un désir insensé, immonde, vous monte au cerveau, vous allume les sens : cette femme, que vous avez devant vous, que pendant des mois vous avez délaissée pour d'autres, elle est jeune, elle est fraîche, elle a pour vous l'attrait du renouveau, de l'à peine goûté ! Il vous la faut ! Vos yeux vous trahissent, mon cher !...

— Raymonde !

— Vous oubliez où vous êtes et à qui vous parlez !

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

— Raymonde, fit-il d'une voix sourde où grondait la colère, je pourrais d'un mot, d'un seul mot, répondre à tout ce que vous venez de me dire et vous imposer silence.

À ces paroles, surprise, je m'arrêtai.

Il continua, avec un sourire ironique, qui m'exaspéra et me fit crispier les poings :

— Bien que vous m’ayez accusé, il n’y a pas deux minutes, de manquer de délicatesse envers vous, j’aurai pourtant, moi, pauvre fils d’un paysan, celle de me taire.

Je le regardais, partagée maintenant entre la crainte, la curiosité et l’horreur.

La curiosité l’emporta.

— Dites ! m’écriai-je, appuyée à la table, car je chancelais, dites, je vous en prie !.... Je veux savoir !....

Tandis que je parlais, l’idée m’était venue qu’il allait m’accuser d’être la maîtresse du comte de Clarence : il n’était pas possible en effet qu’il ne se fût aperçu de rien et d’ailleurs des âmes charitables, dont le monde est rempli, devaient avoir pris soin de le renseigner sur nos agissements. Peut-être alors, allait-il me menacer d’un scandale. Je le souhaitais presque, car c’eût été avec joie que je lui au-rais répondu :

— Oui, oui, oui, je suis la maîtresse du comte Roger de Clarence. Je suis sa maîtresse et je l’aime avec passion, vous m’entendez bien, et mon seul bonheur en ce monde, ce serait d’être sa femme !

Oh ! oui, quelle jouissance ça aurait été pour moi, bravant la menace, d’affirmer mon amour en cette minute ! Roger, j’en suis bien sûr, ne m’en eût point voulu, Il me semblait que si j’avouais appartenir à un autre, cet homme, que j’avais devant les yeux, perdait tous ses droits sur moi et que je me vengeais d’un coup de tout ce qu’il m’avait fait souffrir !

Lui cependant, les sourcils froncés, se mordait les lèvres, hésitant :

— Prenez garde, Raymonde ! dit-il enfin.

— Parlez !... Parlez !...

— Je le ferai si vous refusez...

— Je refuse.

— Serait-ce un défi ?

— Soit.

— Bien.

Ses regards, craignant sans doute de rencontrer les miens, se portèrent sur l’angle d’une fenêtre.

— Je serai bref, dit-il après une minute de silence. Savez-vous pourquoi et comment vous êtes ma femme ?

Mon cœur s'arrêta de battre : je suffoquai.

Ah ! non. Cela, je ne l'aurais jamais cru ! Je le savais capable de tout, cet homme, immonde, mais pas à ce point-là.

— Misérable, m'écriai-je, ivre de fureur, aussitôt que j'eus repris haleine. Voilà donc à quels arguments vous en êtes réduit !... Ah ! Ne restez pas plus longtemps en ma présence, retirez-vous, vous me faites horreur !

Il était stupéfait, décontenancé :

— Vous savez donc ?... balbutia-t-il.

— Alors, vous croyiez, puisque vous étiez fixé sur la question de sentiments, qu'à défaut de votre personne, votre or m'avait séduite ? Merci pour l'opinion que vous avez de moi ! Apprenez donc que si j'ai fait un mariage déplorable, c'est du moins en connaissance de cause.

Il pâlit de rage.

— Qu'importe ! s'écria-t-il. Je vous ai payée assez cher, Madame, pour avoir le droit d'user de vous selon mon bon plaisir.

— Enfin ! nous y voilà !.. Vous jouez à jeu découvert maintenant, c'est plus sale, mais j'aime mieux cela.

Il continuait :

— Puisque vous êtes au courant de la situation, vous devez savoir que j'ai, pour vous épouser, racheté les dettes de Monsieur votre père : soit exactement neuf cent trente mille francs.

— De grâce, épargnez-moi ces comptes, Monsieur.

— Je ne puis que vous rafraîchir la mémoire, quant à ce que vous savez ; mais je veux vous donner des détails complémentaires qui vous manquent sans doute et qui sont intéressants. Deux mois après votre mariage, le marquis de Clovers arrivait, éploré, dans mon bureau. Il me supplia...

— Vous mentez : un Clovers n'a jamais fait cela !

— ... de le tirer d'un gros embarras. Dans votre monde, vous avez la parole facile et le geste large ; ce qui vous manque, c'est précisément ce qui seul permet la générosité et la largesse. Donc, le marquis de Clovers avait

perdu, en l'espace d'une nuit, dans un tripot, la bagatelle de cent mille francs sur parole. Je réglai la dette : elle fut payée le lendemain. Sans doute pour gagner de l'argent et me rembourser, le marquis manigança une affaire financière : il me demanda de lui avancer vingt mille francs. J'y consentis. Il ne m'a plus jamais reparlé de son opération, encore moins des vingt mille francs. Un mois après, un couturier menaçait de poursuivre la marquise de Clovers : je payai. À quelques jours de là, c'était son carrossier. Je payai. Je fus averti, le mois dernier, qu'un certain baron de Wimpfel, qui me paraît un fort habile homme, allait s'adjuger le château de Clovers, si l'on ne rentrait au plus vite en possession de petits papiers qu'avait oubliés entre ses mains Monsieur votre père : je payai. Ce matin encore, aux Acacias, votre ascendant m'a fort obligeamment soulagé de cinquante louis. On a beau être riche, tout cela finit par s'additionner. Ah ! il en coûte cher d'épouser la fille d'un marquis : j'estime qu'on peut au moins user de ses droits de mari.

J'étais anéantie, prête à défaillir.

Le brute vit cela, en profita.

Il se jeta sur moi et me saisit les poignets : il les pressa avec une telle force que mes os craquèrent et qu'un cri, un cri de douleur et de rage, s'échappa de ma gorge :

— Non, vous ne m'aurez pas ! hurlais-je. Lâche !... Lâche !...

Ses membres frémissaient ; dans ses yeux passaient par instant comme des lueurs de sang. Il cherchait à approcher son visage du mien et je sentais sur mes lèvres courir son haleine chaude et haletante.

Alors, pour l'éviter, je rejetai violemment la tête en arrière : dans ce mouvement brusque, mes pieds glissèrent et je tombai à la renverse, l'entraînant dans ma chute.

Un instant, ce fut à terre une lutte acharnée, horrible, brève, hélas ! Lui, le désir décuplait ses forces ; moi, la frayeur, la terreur m'anéantissaient.

Alors, me sentant perdue, je me fis suppliante :

— Grâce ! grâce !.. Au nom du ciel, grâce !...

Pour toute réponse, sa bouche se colla sur la mienne, avide, ivre, et là, à terre, parmi les chaises et les verres brisés, je subis l'outrage le plus épouvantable que peut subir une femme.



*Paris, 4 avril.*

Cette scène, où dans toute sa brutalité s'est révélée la nature de M. Grandidier, a brisé le lien, si fragile, qui pouvait encore exister entre nous, celui de l'habitude et de la bienséance.

Nous ne nous voyons plus que très rarement ; les tête-à-tête étant, pour l'un comme pour l'autre, insupportables, nous les évitons soigneusement.

Je déjeune le plus souvent possible chez des amis ; lui, de son côté, prend ses repas au cercle ou autre part. Il me hait, je le fuis ; il me fait horreur et je lui fais peur.

Nous avons jeté bas le masque et en sommes arrivés à ce moment où l'on se moque du qu'en dira-t-on. C'est pourquoi, sans souci des usages, nous n'avons cure de dissimuler la situation, de feindre cette bonne entente, simplement correcte, toute de convention, hypocrite et trompeuse, dont les ménages les plus désunis se croient tenus de faire parade aux yeux du monde.

Nos rapports, que nous nous évertuons à réduire le plus possible, sont ceux indispensables.

De ceux-là, il en est un que j'ai tenté, mais en vain, de faire disparaître, tant il m'est odieux. M. Grandidier a l'habitude de me remettre chaque mois une certaine somme, destinée à mon entretien personnel. Je ne puis dire l'impression que je ressentis le premier jour où, après la scène, il me remit cet argent. J'aurais voulu le lui jeter à la figure, lui crier : « Je n'en veux pas de votre argent ! Je n'en veux pas ! Gardez-le ! Vous allez dire encore que vous m'avez payée !... » C'eût été ridicule. Il déposa l'argent sur une table et sortit, sans m'adresser la parole. Mais j'avais éprouvé trop de honte pour accepter que tous les mois pareil fait se renouvelât. Or, je me souvins que j'avais reçu cent mille francs de dot, dot fictive, puisque en réalité cette somme aurait dû être engloutie dans le gouffre que combla la « générosité » de M. Grandidier. J'allai chez mon notaire, qui est un ami de la famille, lui exposai franchement la situation et lui exprimai mon désir de voir passer entre ses mains ma fortune personnelle : il m'en servirait les rentes et, de cette manière, je n'aurais plus rien à demander à M. Grandidier et je n'aurais plus rien à en recevoir. Hélas ! il me fit comprendre que c'était

impossible, M. Grandidier possède l'argent, nul autre que lui n'en saurait disposer.

— Alors, m'écriai-je, outrée, je ne compte pas, moi ! C'est lui qui peut tout !

— Le mari, dit l'homme de loi, a seul le droit d'administrer les biens de la communauté.

— Et la femme ne peut rien ?

Il hocha la tête et répondit :

— Rien.

Comme une folle je suis partie.

Malgré tout mon désir de laisser en paix mes chers parents, il m'a été impossible de leur dissimuler longtemps la triste vérité. Ma pauvre maman s'est tout de suite aperçue de la rupture entre M. Grandidier et moi. Elle m'en a demandé la raison que je lui ai donnée.

La révélation de tout ce qui s'est passé, ça été pour tous les deux, mon père et ma mère, comme un coup de massue. Eussé-je un instant douté de leur affection pour moi que le désespoir tragique, auquel je les vis en proie, aurait suffi à m'éclairer.

Je les plains plus que moi-même : ils se reprochent mon malheur et veulent y mettre fin.

Mais comment ?

Mon père parlait bien d'aller trouver M. Grandidier et de provoquer le divorce. Je l'en ai dissuadé. Mon pauvre papa ne connaît pas les textes de lois.

J'ai ouvert un vieux code, que j'ai trouvé dans le fond d'une bibliothèque et j'y ai lu :

« Le mari pourra demander le divorce pour cause d'adultère de sa femme. La femme pourra demander le divorce pour cause d'adultère de son mari, lorsqu'il aura entretenu sa concubine dans la maison commune. »

Cela m'a révoltée. Peut-on imaginer quelque chose de plus odieux que cette impossibilité systématique dans laquelle on a mis la femme de demander le divorce contre son mari indigne, auquel il suffit, pour que

l'impunité lui soit assurée, d'avoir la précaution bien élémentaire de ne pas entretenir ses maîtresses chez lui.

Mon indignation fut telle que je n'y pus tenir. Je courus de nouveau chez mon notaire, cet homme, hier encore, un étranger pour moi, et que la détresse et l'isolement avaient fait d'un coup mon confident. Il me calma. Le code qui m'est tombé entre les mains, paraît-il, est très vieux et a été remanié : il existe aujourd'hui une loi nouvelle qui met le mari et la femme sur un même pied d'égalité. Toutefois j'ai bien compris, à certaines restrictions, ce que, par pitié sans doute, on voulait me cacher : si l'égalité existe maintenant sur le papier, on ne la trouve pas plus qu'avant dans la pratique : il demeure à peu près impossible à une femme d'obtenir le divorce contre son mari, l'adultère de celui-ci fût-il universellement reconnu.

Alors, sur quel autre grief baser mon instance en divorce. M. Grandidier en me traitant comme la dernière des filles, n'a fait qu'user de ses droits de mari : les tribunaux ne sauraient que le complimenter et me couvrir de ridicule. Ah ! elle est jolie, la loi qui régit le divorce. On voit bien que ce sont les hommes qui l'ont faite !

D'ailleurs, réflexion faite, je ne veux pas du divorce. M. Grandidier a payé les dettes de ma famille. Il s'en flatte. Qui l'empêcherait alors d'aller crier qu'on l'a trompé, qu'on l'a escroqué, qu'on l'a volé, qu'après en avoir usé, on s'est débarrassé de lui, de même que des brigands dépouillent leur victime et la jettent à l'eau. Ne le ferait-il pas, que je n'en serais que plus malheureuse, car, après lui avoir été redevable d'avoir sauvé l'honneur de mon nom, je le lui serais encore et doublement d'être généreux à mon égard, d'avoir fait une action qui deviendrait grande et noble, puisqu'elle serait désintéressée, d'abandonner le prix d'un sacrifice d'argent, sans même se plaindre ni élever la voix.

Oh ! si papa pouvait lui restituer tout le méchant papier qu'il a reçu de lui ! Oh ! quel bonheur ce serait pour moi, pour nous tous ! Quel bonheur de pouvoir lui crier : « Partez, partez ! infâme personnage !... Reprenez tout l'or dont nos chaînes étaient faites !... Reprenez et partez »

Hélas ! Je sais bien que c'est impossible !

Donc, pas d'issue.

Nous sommes entre ses mains, nous ne pouvons rien.

*Paris, 13 avril.*

À la suite de tous ces événements, je suis tombée malade. Je garde le lit. Je puis à peine griffonner ces lignes. Maman passe près de moi la plus grande partie de la journée et se montre d'une incomparable bonté. Papa, qui ne fait que de courtes mais fréquentes apparitions chez moi, est, lui aussi, plein de prévenances pour sa fille. Il paraît agité ; je devine à sa physionomie qu'une colère sourde gronde en lui et mon plus cruel tourment est la crainte qu'il ne puisse pas toujours en empêcher l'explosion. S'il se rencontrait avec M. Grandidier, qu'advviendrait-il ? Tout est à redouter. Un éclat d'ailleurs n'est pas de circonstance : il serait déplorable d'ébruiter notre malheur et de faire connaître à tous les tristes dissentiments de notre vie domestique, d'autant que cela ne servirait à rien.

*Paris, 22 avril.*

Roger de Clarance vient me voir tous les deux jours. Il ignore ce qui s'est passé et ne se tourmente pas d'une indisposition qu'il qualifie en riant de « bénigne ».

*Paris, 3 mai.*

Je n'ai pas revu M. Grandidier depuis que j'ai pris le lit. Cet après-midi, il m'a fait demander par une femme de chambre s'il pouvait me voir. Je lui ai fait répondre que je me sentais plus fatiguée et que je lui serais reconnaissante de remettre au lendemain une visite pénible.

*Paris, 4 mai.*

Malgré ma faiblesse j'ai prévenu la visite de M. Grandidier. Je me suis levée et suis allée déjeuner dans la salle à manger. Il y était déjà quand je suis entrée. C'est à peine si nous avons échangé quelques mots. Le repas me paraissait sans fin et je n'ai pu attendre qu'il fût terminé pour me retirer : il m'eût été impossible de supporter plus longtemps l'écrasant silence qui régnait dans cette pièce.

Et dire que telle sera désormais ma vie !

*Paris, 28 juin.*

Oh ! la mort maintenant peut seule mettre fin à mon supplice !

Il m'était permis d'espérer qu'à la longue, peu à peu, s'évanouirait le souvenir de ce jour fatal qui hante mon esprit. Et voilà que, au lieu de disparaître, il va prendre une forme, se personnifier, devenir quelque chose de palpable et de vivant, quelqu'un !

N'est-ce pas horrible ! Que peut-on rêver de plus atroce !

Je suis enceinte.

Oui, je suis enceinte. Je porte dans mes flancs le fruit exécrable de cette étreinte ignoble et je le sens qui me ronge, qui me dévore et qui me tue.

Ah si j'osais !

C'est atroce, odieux, inhumain, contre nature, je le sais. Et cependant j'y ai songé.

Voilà où j'en suis arrivée maintenant, ce que l'infortune a fait de moi ! La pensée d'un crime, du plus lâche, du plus monstrueux des crimes, l'infanticide, ne me révolte plus ! Il me semble que ce n'est pas mon enfant que j'étoufferais, mais mon passé tout entier qui vivra en lui.

Non, je ne ferai pas cela. J'ai déjà trop souffert pour reculer devant une nouvelle torture.

Mais voilà qu'une idée me traverse la tête : cet enfant, j'ai comme le pressentiment qu'il ruinera le seul bonheur qui m'ait encore été accordé, qu'il brisera le lien qui m'unit à Roger de Clarence.

Pourquoi cela ? Je l'ignore. C'est un pressentiment, voilà tout.

Jusqu'ici, Roger a été pour moi le consolateur dont la parole, toujours bienveillante, réconforte et soutient. Maintenant, qui sait ? Peut-être m'aimera-t-il moins, à cause... Peut-être même s'écartera-t-il de moi, car enfin, cet enfant, c'est le témoignage éclatant de l'union !... Et lui qui ne sait pas, qui ne saura jamais comment... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'est-ce que je vous ai donc fait pour souffrir ainsi !

Mon seul, mon dernier espoir est de mourir en lui donnant la vie, à ce petit être maudit, qui vient me voler mon unique et dernière joie.

*Paris, 29 juin.*

Roger de Clarence est venu aujourd'hui. J'étais résolue à tout lui dire. Mais dès que je l'aperçus, ma volonté chancela et, quelque effort que je fisse pour tenir ma résolution, j'en fus incapable.

Et cependant je me raisonnai : après tout, me répétais-je comme pour me convaincre moi-même, en quoi « cela » pourrait-il le contrarier ? J'allais être mère ? Eh bien ! mais quoi de plus naturel ! Ne devait-il pas s'y attendre ? Ne devait-il pas considérer comme possible, probable même, l'événement qui se produisait ? Ah ! si j'étais sa maîtresse dans l'acception que l'on donne communément à ce terme, si je m'étais d'une façon quelconque engagée à lui appartenir tout entière !... Mais ce n'était pas cela. En définitive, le fait matériel accompli ne pouvait porter atteinte à notre amour, qui repose sur une association de nos vertus, de nos sentiments et de nos pensées.

Hélas ! J'avais beau me torturer l'esprit par les sophismes les plus subtils, je ne parvenais pas à rétablir le calme dans mon âme agitée. Je restai donc devant Roger, muette et troublée, dans l'attitude d'un enfant qui a commis une faute, qui se trouve en présence de son maître et qui, n'osant la lui

avouer, a la triste et douloureuse patience d'attendre que celui-ci la découvre lui-même.

Et peu à peu, un autre sentiment en moi prit naissance : la honte.

Oui, j'eus honte. Lui, si grand, si noble, il allait croire à une faiblesse de ma part ; il allait me mépriser. Oh ! jamais, non jamais, l'aveu fait, il ne me serait plus possible de soutenir son regard. Par l'effet d'un étrange jugement sur moi-même, je me trouvais, moi qui me savais innocente et pure malgré tout, je me trouvais flétrie, petite, vile à côté de lui.

Je fus alors sur le point de crier :

— Partez, partez, mon amour adoré ! Partez sans me demander d'explication ! Sachez seulement que je ne suis plus digne de vous, que je ne suis plus digne de votre amour !

Mais le trouble auquel j'étais en proie était trop violent pour me permettre de prononcer une parole : il était d'ailleurs, malgré mes efforts pour le dissimuler, si visible, que Roger le remarqua :

— Comme vous êtes pâle et défaite aujourd'hui, Raymonde ! Seriez-vous plus malade ?

— Non.

— Si. Vous souffrez. Vous avez quelque chose, quelque contrariété, je le vois bien, je le sens.

— Non.

— Raymonde, vous me cachez la vérité !

— Non :

— Mais enfin, qu'avez-vous ? Rien que la façon dont vous me répondez m'inquiète, me révèle l'agitation de votre âme.

— J'ai, murmurai-je, que je pensais... que tout ici-bas a une fin... même les plus grandes amours.

— Raymonde, que dites-vous là ?

— Et je me demandais si notre amour, plus fortuné que les autres, ne se briserait pas un jour comme elles !

— Raymonde ! Vous êtes folle ! Taisez-vous. Qui vous permet de parler ainsi ? Dites, dites, y a-t-il quelque chose ?

Je souris.

— Rien, répondis-je. J'étais folle, vous l'avez dit, mon cher amant. Loin de moi toutes les idées dont un vol noir avait traversé mon esprit. Je vous aime, je vous aimerais aujourd'hui plus encore qu'hier, s'il était possible à l'infini de s'étendre davantage, à la perfection de s'améliorer. Vous me le rendez un peu, je crois. Que cela nous suffise. Ne nous occupons pas des nuages qui plus tard pourront obscurcir l'horizon, si tant est qu'il y en aura : ne voyons que le coin de ciel bleu sous lequel nous vivons.

Quand il fut parti, je regrettai ma faiblesse et j'éclatai en larmes.

*Paris, 1<sup>er</sup> juillet.*

Il faudra pourtant, tôt ou tard, que je lui dise ce qui est. Jamais je n'en aurai le courage.

Et cependant il me semble que cela se voit déjà. Je me suis regardée dans une glace et j'ai frémi.

Si je partais quelque part, n'importe où ! Je lui laisserais un mot. J'agiserais selon sa réponse. Dans tous les cas, j'évitais l'aveu de vive voix, la honte de lui tout dire, la honte de l'entendre peut-être me répondre :

— Ainsi, toutes les belles paroles, dont vous avez bercé ma crédulité, étaient mensongères et trompeuses. Vous disiez tout cela du bout des lèvres, vous ne le pensiez pas. Non, non, vous n'êtes pas ce que j'avais cru. Vous vous étiez posée en femme forte, capable d'avoir un amour au-dessus des amours vulgaires, digne d'être l'objet d'un semblable amour ! Et je vois aujourd'hui que vous avez menti ! Non, non, vous êtes comme les autres, pire que les autres, puisque vous savez mentir au point d'abuser un honnête homme ! Ha ! ha ! les jouissances dont vous faisiez fi, il vous les fallait, et je n'étais là, moi qui me croyais votre seul et votre unique amour, je n'étais là qu'à titre de jouet, pour amuser vos loisirs.

Oh comme vous deviez rire derrière moi de cette habile comédie ! Comme vous deviez rire !... Mais c'est fini maintenant, maintenant que j'ai



la preuve de votre indigne trahison. Retirez-vous ! Retirez-vous loin de moi ! Vous me faites horreur. Je ne vous connais plus !

Oh ! s'il m'adressait jamais de tels reproches, s'il doutait seulement de ma sincérité, je ne souffrirais pas longtemps, car le coup serait pour moi mortel !

Mais non, non, ce n'est pas possible ! Je divague. Tout cela est ridicule ! Il vient après-demain, je serai forte, je lui parlerai : il comprendra.

*Paris, 2 juillet.*

Pauvre petit être ! Ce n'est pas de sa faute ce qui arrive.

Je suis injuste, je suis lâche à son égard. M'avouerais-je franchement la raison de ma haine pour cet enfant qui est le mien : je crains qu'il ne trouble mon bonheur. Egoïste que je suis ! Sont-ce là les sentiments d'une mère ? Serais-je indigne d'être mère ?

Je le hais encore parce qu'il me rappelle un homme qui me fait horreur. Allons donc ! des mots tout cela ! N'est-ce pas avant tout mon enfant, mon enfant à moi !

Je le sens qui tressaille dans mon sein, chair de ma chair, sang de mon sang, vie de ma vie.

Non, ce n'est pas lui qui me fait honte, mais seulement les circonstances auxquelles, pauvre innocent, il doit le jour. Ce n'est pas vrai qu'il me fait horreur, que j'ai peur de lui !... J'ai seulement peur des changements qu'il est susceptible d'apporter dans ma vie ! Et c'est pour toutes ces raisons que je l'avais maudit !

Insensée !

Pauvre cher petit !

Et dire que j'aurais éprouvé tant de bonheur à être sa mère, s'il avait été... de autre.

Je ne sais plus ce que je dis ! Je deviens folle !... Je déraisonne !

... Et pourtant !

*Paris, 3 juillet.*

De quel poids je me suis soulagée.

Je lui ai tout dit.

Il m'a écoutée attentivement, sans m'interrompre. Quand j'eus fini de parler, contre mon attente, il ne fit aucun éclat.

D'abord il ne répondit rien. Il se mit à arpenter la pièce de long en large. Je le suivais des yeux, avide d'entendre sa première parole. Il s'assit, se releva, se rassit. Alors il prit sa tête dans ses deux mains et demeura ainsi immobile.

Je compris qu'il pleurait.

— Roger ! Roger ! Vous ne m'en voulez pas ?

Il leva la tête et sourit tristement :

— Vous en vouloir ? dit-il.

Il se tut, soupira, puis reprit :

— Je devais m'y attendre.

Devant une telle résignation, que je n'avais pas prévue, je me trouvais tout à la fois heureuse et comme mal à l'aise.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un profond silence, longues comme des siècles, mortelles d'angoisses.

J'entendais le tic-tac monotone d'un balancier de pendule ; mes yeux étaient rivés sur la garniture d'argent d'un encrier, éblouissante au soleil.

Je fis sur moi-même un violent effort, et m'étant débarrassée de l'étrange apathie qui pesait sur moi, je relevai vers lui mes regards et murmurai :

— Vous l'aimerez, n'est-ce pas ?

Mais à peine avais-je prononcé ces mots que je me cachai la figure dans mes mains, honteuse de ma témérité.

Comme il ne disait rien, j'espérai un instant qu'il ne m'avait pas entendue. Je n'osai plus le regarder.

Il poussa un soupir et répondit enfin :

— Je tâcherai, Raymonde !

Une vague de bien-être se répandit en moi.

Encouragée, je poursuivis :

— C'est un innocent, lui, vous comprenez !... Et puis, c'est mon enfant, avant d'être... le sien ! Je l'aime déjà, donc vous l'aimerez aussi ! Oh ! dites-moi oui ! Nous l'aimerons beaucoup, n'est-ce pas, Roger, comme si...

Il m'arrêta :

— Qu'alliez-vous dire, grand Dieu !

— Comme si... c'était « notre » enfant.

Il eut un rire nerveux, ironique, qui me glaça le cœur.

Il dit :

— N'abusez pas, je vous prie !... J'estime avoir été aussi loin que possible dans la voie des « concessions ». Mais il y a des limites que vous semblez ne pas voir. Votre amour maternel, que je ne saurais vous reprocher, vous aveugle et vous empêche de juger clairement. Et c'est là votre excuse.

— Non, je sais ce que je dis.

— Vous êtes folle !

— Roger !

— Il suffit. Me demander de l'aimer, ce petit que j'ai toutes les raisons de haïr, c'était déjà beaucoup. Me demander de le considérer comme mon propre enfant !.. Ah ! voilà bien une idée de femme, une idée de femme enceinte !

— Roger ! Vous me faites mal !

— Non, ce n'est pas possible ! vous vouliez plaisanter ! Ce n'est pas cela que vous avez voulu dire !

Froidement je répondis :

— Si.

— Admirable, en vérité ! Donc, je vais l'aimer, ce petit intrus, car C'est un intrus...

— Oh, Roger ! Taisez-vous !

— Je vais l'aimer comme mon propre enfant. Je m'imaginerai, quoi de plus facile ! — il suffit pour cela d'un peu d'imagination — que j'en suis le père, et toute l'affection dont je serais capable pour l'œuvre de ma chair, je la lui donnerai, à cet étranger qui lui, très certainement, ne me rendra en échange que cette très parfaite indifférence qu'on éprouve à l'endroit de quelqu'un qui s'occupe de vous quand ça ne le regarde pas !... Et cette chose surhumaine, contre nature, impossible et inexplicable, que vous exigez de moi, je la ferais par amour...

— Pour moi, oui.

Il y eut un instant de silence. Son front s'assombrit. Puis son visage s'éclaira soudainement. Il m'attira dans ses bras et me pressant sur son Cœur :

— Pardon, Raymonde, pour tout ce que je viens de dire !... Pardon !... Vous n'êtes pas folle, je le comprends maintenant : vous êtes seulement grande, très grande, plus grande que moi, puisque vous concevez une telle abnégation !

— Non. Le sacrifice que je vous demande, lui seul est grand. Si je vous le demande, c'est que je vous sais de force à le faire.

Il répéta :

— Je tâcherai.

*Paris, 6 juillet.*

J'éprouve parfois une sorte d'hallucination étrange. Il me semble que cet enfant que je porte dans mon sein est de lui, de Roger.

Et je le vois : il lui ressemble. Il est blond comme lui, il a les mêmes yeux bleus, il a les mêmes gestes ; sa voix est douce comme celle... L'illusion est si parfaite, la ressemblance si frappante que j'allais dire : comme celle de son père ! Hélas ! Mais oui, pourquoi ne pas l'avouer : vingt fois par jour je me surprends à murmurer : « O petit amour chéri, vous verrez comme vous serez heureux, comme votre papa et votre maman vous aimeront ! » Et en disant cela, j'associe par la pensée à mon affection celle de Roger de

Clarance pour cet enfant, car je suis bien tranquille, je suis sûre qu'il l'aimera : il ne pourra pas ne pas l'aimer quand il verra à quel point il lui ressemble, à quel point je l'ai fait son enfant.

*Paris, 10 juillet.*

M. Grandidier, que je n'avais pas mis au courant de la situation, s'en est aperçu.

Aussitôt il a modifié son attitude vis-à-vis de moi. Il a pensé que cet événement serait peut-être un motif à rapprochement. Par quelques amabilités banales il a tâté le terrain ; à déjeuner il me servait lui-même à boire, m'engageait à reprendre des mets qu'il avait trouvés bons, me parlait du temps qui était fort beau, ce dont il se réjouissait parce que cela me permettrait de sortir, de respirer l'air et de me promener agréablement. Enfin il me demanda des nouvelles de ma santé.

C'est là que je l'attendais.

— Il vous faudra prendre toutes sortes de précautions ; on n'en saurait jamais trop prendre dans votre position. Peut-être même serait-il prudent à vous de renoncer au monde pour quelques mois. Mais tous ces petits ennuis inévitables, toutes ces privations passagères vous seront largement payés par le bonheur que vous aurez.

Je l'arrêtai :

— Monsieur, lui dis-je, dans quel but vous donnez-vous tant de mal à discourir ; vous en avez un, c'est certain. Si c'est celui que je soupçonne, mieux vaut cent fois vous taire. Si c'en est un autre, je vous serais reconnaissante de me l'apprendre.

— Vous êtes cruelle, Raymonde.

— Oh ! je vous en prie ! Ne marivaudez pas. C'est un genre d'ailleurs qui ne vous sied pas du tout, que vous salissez ou rendez ridicule, rien qu'en y touchant. La vérité, la voici : vous avez cru que l'enfant que je porte serait une cause de rapprochement entre nous, qu'il effacerait le passé et vous rendrait l'avenir plus favorable. Vous vous êtes trompé : il n'a fait

qu'accentuer la scission, que rendre plus définitive la rupture, si c'est possible.

— Je ne comprends pas.

— C'est triste.

— De grâce, Raymonde, veuillez vous expliquer |

Il se mordit les lèvres :

— Est-ce que par hasard cet enfant...

— Que voulez-vous dire ?

— Serait.. d'un autre ?

J'éclatai de rire :

— Vous êtes grotesque, entendez-vous, grotesque ! Je vous considère si peu que votre plus infâme soupçon ne saurait m'outrager !... Non, rassurez-vous, il est le vôtre, cet enfant, il est le vôtre, pour mon malheur et pour le sien ! Mais je travaillerai de toutes mes forces, soyez-en bien persuadé, je travaillerai de toute mon âme à le rendre mien le plus possible !

— Vous en parlez fort à votre aise ; vous oubliez, Madame, que j'ai des droits.

— Enfin ! Vous avez repris le seul ton de conversation qui vous convienne : celui d'un mercanti qui traite tout, y compris les questions de sentiments, le mariage et la paternité, comme de simples marchés, où l'on a des droits qu'on achète et qu'on fait respecter ensuite, coûte que coûte, sans même s'occuper de la plus élémentaire des délicatesses, qui n'a pas cours chez vous !... Il est dit que, jusqu'au bout, vous serez ignoble !

— Prenez garde !

— Des menaces, maintenant ! Il ne manquait plus que cela ! Faites attention cependant, car cet enfant, le vôtre, je pourrais...

— Raymonde !

— Un geste !... Il suffirait d'un geste, et du même coup je mettrais fin à mes souffrances et j'épargnerais à un innocent de connaître celles qui lui sont réservées !

— Mais c'est épouvantable, ce que vous dites-là !

— Vous voyez vous-même ! Eh bien ! c'est votre faute ! Vous m'exaspérez, vous me poussez à bout ! Alors, je ne sais plus ce que je dis, je deviens folle !... Ah ! tuez-moi, que ce soit fini, mais ne me faites plus souffrir ! Vous savez bien que je vous déteste, que je vous hais, que je ne peux pas vous voir, que je ne peux pas vous entendre ! Et vous voulez encore !... de grâce, n'insistez pas, ou je ne réponds plus de moi !...

Il est parti, claquant les portes, jurant et criant :

— Maudite créature ! Chienne de femme, tu ne vauX pas l'argent que je tai payée !... Idiot que j'ai été Le jour où je m'avisai d'épouser la fille d'un marquis à la côte, d'un noceur décavé ! Ah ! les cochons, comme ils m'ont roulé !

*Paris, 13 juillet.*

Depuis deux jours. M. Grandidier n'a pas reparu ici.

Je dois dire que son absence m'inquiète fort peu.

*Paris, 15 juillet.*

Ah ! si c'était vrai !... S'il pouvait lui ressembler

Cette idée me poursuit continuellement : elle m'est infiniment douce.

Depuis que je lui ai dit que j'allais être mère, Roger de Clarence vient moins souvent me voir. J'aimerais à m'entretenir avec lui de mes joies prochaines, du petit être auquel s'accrochent désormais toutes mes espérances, toute ma vie. Mais j'ai remarqué qu'il s'efforçait de détourner la conversation toutes les fois qu'elle tombait sur ce sujet.

C'est étrange. En quoi cela peut-il lui être désagréable ? Il sait bien cependant la vérité. Alors ?

Ne comprendrait-il pas tout le bonheur que j'éprouve ? Ce serait le soupçonner de n'avoir pas de cœur. Mais alors comment se fait-il, lui qui m'aime tant, qu'il ne partage pas ce bonheur ?

Moi-même, j'avais d'abord trouvé naturel que ma grossesse lui causât du chagrin. Elle lui rappelait en effet, brutalement, ce qu'il s'efforçait d'oublier, que j'étais la femme de M. Grandidier. Mais, aujourd'hui, cette raison n'est plus valable, puisque je lui ai tout dit : il sait comment cela s'est produit ; il sait que, si j'ai appartenu à cet homme qu'il déteste autant que moi, c'est de force, malgré moi ; il sait qu'il n'y a plus maintenant rien de commun entre nous. Alors, pourquoi ne pas l'aimer, ce petit être que j'aime tant et qui n'est qu'une partie de moi-même.

*Paris, 19 juillet.*

Il y a aujourd'hui huit jours que je n'ai pas vu M. Grandidier. Je sais seulement qu'il a fait prendre du linge et des vêtements et qu'il a donné ordre qu'on les portât au cercle.

*Paris, 20 juillet.*

Papa et maman sont venus me voir cet après-midi.

La disparition de M. Grandidier les a bouleversés : cela va se savoir, cela se sait déjà ; les journaux vont s'emparer du fait, le dénaturer, l'amplifier. C'est le scandale ! Que va dire le monde !

Ce que cela m'est égal ! Je suis bien calme. S'il pouvait seulement ne jamais revenir !

*Paris, 21 juillet.*



Oh ! mon bonheur serait parfait si Roger me paraissait le partager.

Mais non. À mesure que le jour approche et que ma joie augmente, sa tristesse grandit.

Il est maintenant taciturne, répond à peine aux questions que je lui pose.

Je lui ai demandé :

— Vous ne m'aimez donc plus, Roger ?

— Ah ! chère âme, mais je vous aime trop !

— Et bien, alors ?

Il a hésité.

— Voulez-vous, murmura-t-il, me faire un grand plaisir ?

— Dites ?

— Ne me parlez plus jamais de « lui » !

— Roger ! Vous ne n'aimez plus, je le vois bien, jen suis sûre maintenant !... Oh ! quelle peine vous me faites en me disant cela !

Je lui ai pourtant affirmé qu'il lui ressemblera : c'est mon enfant, ce sera le sien ; je veux que ce soit le nôtre !

À tout cela il répond en hochant tristement la tête et il murmure :

— Hélas ! Je vous aime trop, ma chère Raymonde !

Son obstination m'épouvante : je ne la comprends pas. Il doit y avoir quelque chose qu'il me cache, que je ne sais pas. Mais quoi ?

*Paris, 24 juillet.*

Voici un événement qui certainement va modifier ma vie, puisqu'il me rend la liberté sur laquelle je ne comptais pas.

Mon mari est mort.

Mort subitement et d'une façon mystérieuse.

On l'a rapporté ce matin à la maison. Un de ses amis, en phrases entortillées, voulut me donner quelques détails : ils me parurent confus,

invraisemblables, contradictoires : je ne les compris pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort d'une attaque d'apoplexie.

J'ai demandé où ?

D'abord on me répondit qu'il était mort dans la rue. Ensuite, un domestique me dit que c'était au cercle, où il habitait ces derniers jours. On m'assure maintenant qu'il a été frappé chez un de ses amis.

Je devine qu'on préfère me cacher la peu édifiante vérité.

M. Grandidier n'est mort ni dans la rue, ni au cercle, ni chez un de ses amis : il est mort là où il aurait dû vivre, chez une Castel-Sarrasin quelconque.

Mais qu'est-ce que tout cela peut bien me faire !

Qu'il repose en paix : je ne lui veux pas de mal et lui pardonne de bon cœur tout celui qu'il m'a fait.

*Paris, 25 juillet.*

Soyons franche : la mort de mon mari, bien loin de m'attrister, me cause une grande joie.

Est-ce mal de ma part ? Assurément, mais c'est Lien naturel.

Je suis doublement heureuse.

D'abord parce qu'il n'a pas vu mon enfant.

J'avais si peur qu'il ne l'aimât, qu'il ne le souillât de son affection et que le pauvre petit être, ignorant tout, ne la lui rendit.

Oh ! je n'aurais jamais pu voir cela. Je crois que je serais partie, loin, très loin, emportant mon trésor. J'y avais d'ailleurs songé.

Mais il avait pour lui les droits iniques que donne la loi : il en aurait usé, il me l'avait déjà fait assez durement sentir. Comme cela, je n'ai plus rien à craindre.

Et puis, Roger oubliera plus facilement que c'est l'enfant d'un autre. Il n'a plus de raisons de le haïr maintenant.

Ce sera bien réellement « notre » enfant, à tous les deux. Ce sera le lien même de notre amour, si ce n'en est le fruit.

*Paris, 20 juillet.*

Vraiment, je ne comprends plus rien à la conduite de Roger.

Quand je lui ai dit, souriante, transportée de joie :

— Maintenant, vous allez pouvoir l'aimer ! Son visage s'est assombri. Tristement il m'a répondu :

— Raymonde, écoutez ce que je vais vous dire. On peut, jusqu'à un certain point, préparer l'avenir. On peut modifier le présent : on ne change rien au passé.

Je l'ai supplié de s'expliquer clairement, de me dire toute sa pensée :

D'abord il n'a rien répondu, puis il a dit :

— Sachez seulement que je vous aime et que je vous aimerai toujours, toujours plus, quoiqu'il arrive.

J'ai passé ma journée à pleurer comme aux jours les plus sombres de ma pauvre vie.

*Paris, 27 juillet.*

Cette nuit, j'ai veillé le corps de mon mari.

J'ai prié pour lui.

Que Dieu lui pardonne !

*Paris, 28 juillet.*

Ce matin, au milieu d'une grande affluence, a eu lieu l'enterrement.  
Mon état de santé m'a dispensée d'y assister.

*Clovers, 1<sup>er</sup> août.*

Je suis arrivée ce matin à Clovers. Je compte y rester tout l'été avec ma famille.

Il n'y aura ni fêtes, ni réceptions. J'en suis bien contente. Je pourrai donc enfin vivre en paix.

*Clovers, 10 août.*

Maintenant que M. Grandidier est mort, je vois clairement les sentiments qu'il inspirait dans le pays,

Bien qu'on évite généralement de parler de lui devant moi, ou qu'on le juge avec modération — personne n'ignore que je ne l'ai jamais aimé — je devine facilement que sa disparition a été indifférente à presque tous, un soulagement pour quelques-uns.

Les ouvriers le craignaient : il était dur, quand il lui arrivait de se mettre en contact avec eux. Il est juste de dire que cela lui arrivait rarement. Mais ils le détestaient, à cause de son orgueil et de sa vanité. Plusieurs, parmi les plus vieux manœuvres, avaient été les camarades de son père : ceux-là ne pardonneront jamais au fils les allures de faux seigneur qu'il affectait et le mépris révoltant qu'il affichait pour la classe humble et laborieuse d'où il était issu et à laquelle il devait le plus clair de ses avantages, l'argent.

*Clovers, 15 août.*

Roger de Clarance m'avait promis de venir à Clovers avec Jacqueline. J'ai reçu une lettre de lui. Il lui faut, me dit-il, renoncer à son projet. Et cette décision subite, incompréhensible, c'est froidement, sans un mot d'explication qu'il me l'annonce. La peine qu'il devait bien savoir que me causerait cette nouvelle, il n'a même pas essayé de l'atténuer par une excuse quelconque. On dirait qu'il s'est proposé, en écrivant cette lettre, de me porter un dernier coup, un coup suprême, lui qui m'a déjà tant fait souffrir.

Il ne m'aime plus. C'est fini, je le sais, je le sens.

*Clovers, 16 août.*

Je ne puis vivre ainsi plus longtemps. Je veux le voir. Je pars pour Paris demain. C'est fou. Tant pis !

*Clovers, 17 août.*

J'allais à l'église ce matin quand, sur la route, j'ai croisé le facteur.

Jamais, je crois, mon cœur n'a battu si fort que quand je lui ai demandé s'il avait une lettre pour moi.

— Oui, Madame Raymonde, il y a quelque chose pour vous. Ça vient de Suisse, je crois bien !

De Suisse ? Ce n'était donc pas de lui.

J'ai arraché la lettre des mains du brave homme, plutôt que je ne la lui ai prise. J'ai failli pousser un cri de joie : j'avais reconnu son écriture.

*Lausanne.*

« Ma chère Raymonde,

« Non, je ne puis rester loin de vous. Je l'avais essayé ; j'avais cru qu'il serait bon que, durant quelques mois, nous ne nous vissions pas.

« Hélas ! En écrivant la lettre qui vous informait de ma résolution et qui a dû vous faire bien de la peine, Raymonde, j'avais oublié à quel point je vous aime, et que s'il est difficile de prendre des résolutions à l'encontre de l'amour, il est impossible de les tenir.

« Aujourd'hui, après avoir souffert pendant deux jours qui m'ont paru sans fin, après vous avoir, en ces quelques heures, écrit plus de vingt lettres pour les déchirer toutes, j'ai compris ma folie et je m'abandonne à la passion que j'ai pour vous, étant incapable d'y pouvoir résister.

« Que ce soit lâche de ma part, que ce soit bien ou mal, je ne suis même pas en état de le juger. Vous me le direz, Raymonde, et je vous croirai, puisque vous êtes ma seule joie et ma seule vérité.

« Tout ce que je sais, c'est que loin de vous la vie est insupportable, que tout mon bonheur est de vous voir, de vous entendre, de vous aimer enfin et de pouvoir vous le dire !

« Depuis hier, je suis à Lausanne avec Jacqueline. Je suis obligé d'y rester jusqu'à la fin du mois. À cette époque, j'irai habiter chez mes beaux-parents, près de Clovers, et j'y resterai tout le temps que votre amitié pour moi me le permettra. »

J'ai lu cette lettre rapidement : je l'ai relue avec délices.

J'ai pris un sentier qui mène au village par la forêt, afin d'être seule, tranquille, de pouvoir goûter toute ma joie, me recueillir en elle, n'en point perdre une goutte.

Brisée par l'émotion que j'avais ressentie en ouvrant la missive de Roger, je dûs m'asseoir au pied d'un chêne. La nature, en cette belle matinée d'août, semblait s'associer à ma joie : les oiseaux chantaient gaiement dans les profondes ramures et l'on voyait, dans les rais de soleil qui glissaient jusqu'à terre à travers le feuillage des arbres, voltiger des papillons aux couleurs éclatantes.

Les minutes passèrent, les heures même, sans que je m'en aperçusse, et c'est avec regret que je quittai ce coin de forêt solitaire où j'avais éprouvé

de si douces sensations.

Quand je suis arrivée à l'église, la messe était finie, mais le Bon Dieu, qui sait tout, certainement ne m'en a pas voulu !

*Clovers, 25 août.*

Que ces jours d'attente me paraissent longs !

Je fais des promenades en voiture avec papa et maman. Je visite les pauvres de M. le curé et, comme autrefois, alors que j'étais jeune fille, je m'occupe des enfants du catéchisme.

*Clovers, 3 septembre.*

Enfin il est là !

*Clovers, 8 septembre.*

Nous passons les journées ensemble.

Ce matin le notaire, à qui ne laisse pas un moment de répit la succession de M. Grandidier, est arrivé en cabriolet. Il a déjeuné au château.

Roger est venu vers les deux heures. Nous sommes partis aussitôt, lui, un fusil, moi, un livre sous le bras. Nous avons dû traverser un petit champ d'ajoncs : bien que très jeunes, ils piquaient très fort. Roger riait des grimaces que je faisais et des mille précautions que je prenais pour ne me blesser que le moins possible.

Il a tiré devant moi deux lièvres et un lapin qu'il a tués. Nous les avons remis à un petit berger avec mission de les porter à Clovers.

Tout le long du chemin, j'éprouvai une joie délicieuse à effeuiller mes souvenirs d'enfance et à les communiquer à Clarance. Ici, c'était un pommier sous lequel j'allais jouer à la poupée ; là, dans cet enclos, un jour que j'étais avec ma nourrice, j'avais eu peur d'une vache ; plus loin, dans ce buisson, on m'avait montré une belette et, depuis lors, je n'étais jamais passé à cette place sans revoir dans mon imagination le gentil petit animal. La première jeunesse est semée de faits, généralement sans importance comme celui-là, qui demeurent si profondément frappés dans la mémoire qu'on les voit, tout le reste de la vie, avec la même netteté que le premier jour.

Nous ne sommes rentrés à Clovers qu'au soleil couchant. Dans la forêt, les faisans jetaient au jour mourant leur cri d'adieu, les perdreaux, tout le long des haies, se rappelaient les uns les autres. À l'entrée du parc, près de l'étang, une biche, qui venait sans doute se désaltérer, s'enfuit effarouchée devant nous, traversa une pelouse et disparut dans une futaie.

J'avais pris le bras de Roger ; nous marchions en silence, écoutant les mille bruits de la nature s'endormant.

J'étais heureuse, oh ! bien heureuse.

*Clovers, 15 septembre.*

Hélas ! voilà que de nouveau, depuis quelques jours, plane sur le front de Roger l'ombre de tristesse que je croyais à jamais disparue.

On dirait qu'une préoccupation secrète et continuelle le tourmente et le ronge.

Et quand je l'interroge, quand je le supplie de vouloir s'expliquer, invariablement il me dit :

— Je vous aime, Raymonde.

Je veux avoir, j'aurai le secret de cette énigme.



*Clovers, 20 septembre.*

Le temps si beau jusqu'ici s'est mis à la pluie.

Adieu les belles promenades que nous faisions à travers la campagne !

On passe ses journées derrière une fenêtre à guetter un rayon de soleil. Vient-il à percer, ce qui est rare, on se précipite dehors, bien emmitouflé, pour respirer l'air.

On patauge dans le sable mouillé ; les pieds enfoncent jusqu'à la cheville. On rencontre sur son chemin toutes sortes de vilaines bêtes, limaces et crapauds, que le vilain temps réjouit et qui se traînent ou sautent le long des fossés. Des arbres, dont le vent secoue les feuilles, tombent par instant des averses de grosses gouttes d'eau glaciales, et l'on rentre tout trempé.

Je trouve en vérité que cela manque de charme.

Hélas ! ce serait encore sans trop de tristesse que je supporterais ce vilain temps, si le soleil, comme autrefois, réjouissait mon cœur.

*Clovers, 25 septembre.*

La pluie persistant, je fais mes paquets et je rentre à Paris vers la fin de la semaine.

*Paris, 8 octobre.*

Je me demande maintenant si la tristesse à laquelle Roger de Clarence est continuellement en proie, ne provient pas tout simplement de l'abominable conduite de Jacqueline. En tout cas, je n'y suis pour rien, puisqu'il m'aime, me le dit et ne m'adresse aucun reproche. Quant à l'enfant, je lui en parle le moins possible, et lorsque je le fais, je ne remarque plus chez lui ces signes

de contrariété, ces marques d'impatience qui me faisaient tant de peine au début.

Mais comment se fait-il que lui, qui n'a rien de caché pour moi, il ne me dise pas la cause de son chagrin ? Je pourrais, sinon le consoler, du moins partager sa douleur.

C'est à n'y rien comprendre !

*Paris, 1<sup>er</sup> novembre.*

Bientôt je vais être mère : le moment approche, je suis toute joyeuse.

Mais non, puisqu'il ne partage pas ma joie !

Je lui en veux maintenant : sa conduite est ridicule, inexplicable.

*Paris, 18 novembre.*

Aujourd'hui, il m'a paru plus gai. C'est peut-être une illusion ! Je voudrais tant le voir ainsi.

*Paris, 25 novembre.*

Mon Dieu, que c'est long !

Si c'est un garçon, il s'appellera Roger.

*Paris, 1<sup>er</sup> décembre.*

Non, je ne m'étais pas trompée. Depuis quinze jours il s'est produit en lui un grand changement. Il est certain qu'il ne souffre plus comme autrefois.

Il est resté, cet après-midi, deux grandes heures avec moi : il a été très gai, il a ri tout le temps. Non seulement il n'évitait plus de faire allusion à ma délivrance prochaine, mais il en a parlé le premier et a longuement insisté sur la joie que j'allais avoir d'être mère. On eût dit qu'il avait à cœur de bien me faire voir que cet enfant, dont la conception l'avait rendu si malheureux, ne serait plus désormais pour lui qu'un sujet de bonheur.

— Je veux, me disait-il en plaisantant, que ce soit une fille.

Et comme je lui demandais pourquoi :

— Pour avoir deux Raymonde, me répondit-il. Car elle sera votre portrait, c'est sûr : elle sera jolie, douce, aimante comme vous. Et vous l'aimerez, ma chère Raymonde, vous l'aimerez à la folie. Et vous aurez bien raison, certes. Tenez, je vous vois d'ici par la pensée, la prenant sur vos genoux, l'élevant dans vos bras, la couvrant de baisers, de caresses !... Oh ! comme vous l'aimerez !

Et je le laissais parler, sans l'interrompre, attentive et ravie, le cœur en joie.

*Paris, 20 décembre.*

Les médecins m'ont conseillé de garder la chambre, l'évènement pouvant se produire incessamment.

*Paris, 5 janvier.*

J'ai ressenti cet après-midi les premières douleurs. J'ai un violent mal de tête.

Je crois que cela sera pour cette nuit.

*Paris, 6 janvier.*

C'est une fille !

Elle est jolie comme tout !

Je l'adore !

---

# QUATRIÈME PÉRIODE

## LA MÈRE

*Paris, 21 janvier.*

Je reposais dans mon lit.

Par les grandes baies qui s'ouvrent sur l'avenue du Bois de Boulogne, pénétraient dans la pièce les dernières et pâles clartés d'un jour triste d'hiver.

Peu à peu s'éteignaient dans l'ombre envahissante les objets qui m'entouraient. Sur un guéridon, près de mon lit, des fleurs, messagères parfumées du pays du soleil, se fanaient dans un vase de cristal.

Plongé dans ce vague crépusculaire, mon esprit s'acheminait à la suite d'un beau rêve.

L'objet de ce rêve ?

Quel autre eût-il été que le petit être qui depuis quinze jours emplit toute ma pensée, est toute ma vie.

Oui, je pensais à elle, à ma chère Raymonde, à ma fille.

Je la voyais, d'abord telle qu'elle est. Sur ce petit visage chiffonné, ratatiné, si gracieux pourtant, je devinais les joies, les chagrins aussi de la toute première enfance. Mais bientôt, cette mignonne figure s'épanouissait, prenait forme, se dessinait : alors apparaissaient deux yeux vifs et intelligents, une bouche souriante, et c'étaient tous les gestes charmants, les mille mignardises, tous ces riens exquis, qui font le baby et la joie d'une mère.

Doucement, pas à pas, je suivais le développement progressif de ce petit corps, et celui, bien plus encore intéressant, captivant, d'une âme frêle,

délicate et neuve. J'en devinais les premiers tressaillements au souffle de la vie. Je voyais s'ouvrir ce petit cerveau vierge aux idées élémentaires, qui s'y gravaient successivement.

Un jour, triomphante, toute grisée d'une joie ineffable, je recueillis la première pensée, que je guettais, attentive, impatiente et jalouse.

.

Raymonde grandissait.

C'était alors le début d'une éducation que j'entreprenais seule. J'avais si peur qu'un étranger ne vînt qui lui prît sa pensée, son affection peut-être.

Oh ! j'étais jalouse, très jalouse. Je la voulais à moi, rien qu'à moi.

Le jour de la première communion approchait. De même que j'avais instruit Raymonde des choses de la terre, c'était aussi moi qui, la première, lui avais parlé du ciel, qui lui avais appris — ce geste si doux, si beau, si touchant chez le bébé — à joindre les mains, à murmurer des mots d'amour et de reconnaissance à Celui qui fixe notre destinée.

Oh ! la religion que je lui avais apprise était la religion forte, la grande, qui soutient et qui relève, la seule vraie, et non celle du monde, cette superstition sotte et ridicule, sous le couvert de laquelle tant de femmes accomplissent les plus horribles méfaits, sans scrupules, presque pieusement, entre une prière à Notre-Dame des Victoires et un acte de contrition à Saint-Antoine de Padoue.

J'ai moi-même goûté de l'une et de l'autre et je sais ce qu'elles valent.

Donc, Raymonde était la vierge forte, comme je voulais qu'elle fût un jour la femme forte, à l'abri des tentations, ou tout au moins capable de les vaincre, capable de marcher, fière et sûre d'elle-même, parmi les hontes et les ignominies, dont est semé le chemin de la vie.

Mon rêve, jusque-là si limpide, s'assombrissait tout d'un coup.

Il était arrivé, pour ma pauvre chère Raymonde, comme jadis pour moi, cet instant critique, d'où dépend la destinée tout entière d'une femme, et qui fut le commencement de mes malheurs.

Raymonde était en âge d'être mariée. Elle avait la beauté, la grâce, la naissance et la fortune : aussi des multitudes de gens se présentaient-ils ; ils se la disputaient ; tous la voulaient avoir : la plupart en étaient indignes.

Comment découvrir parmi cette foule de courtisans, hypocrites et fourbes, d'hommes à la chasse d'une dot et d'une situation dans le monde, comment découvrir, en admettant qu'il s'y trouvât, le garçon de cœur, honnête et loyal, entre les mains duquel je pusse, en toute sécurité, remettre le trésor que j'ai reçu du ciel.

Et ma crainte était si grande de ne point deviner juste, qu'une idée me vint alors : pourquoi Raymonde se marierait-elle ?

Était-ce donc là une nécessité ?

N'avais-je pas payé assez cher avec une union détestable le célibat que je lui souhaitais ?

Mais alors, devant mon esprit charmé, les quelques jours de bonheur qui rayonnèrent dans ma pauvre vie, c'est-à-dire ceux d'amour, repassèrent. Chacun des mille souvenirs qui s'éveillaient en moi, me remplissait d'une joie délicieuse, cependant obscurcie par l'ombre d'un regret. Hélas ! pensais-je, que notre destinée est étrange ! Nous allons où le vent nous pousse, comme une barque sans gouvernail : bien souvent nous passons à côté du bonheur, sans pouvoir nous y arrêter. Comme j'aurais été heureuse, avec « lui » !

Le cours de mes réflexions changea brusquement. Eh bien ! mais pourquoi Raymonde ne rencontrerait-elle pas sur son chemin un Roger de Clarence, qui l'aimerait sincèrement, noblement, comme elle le mériterait !... Pourquoi ne l'épouserait-elle pas ? La triste fatalité qui semble avoir présidé à chacune de mes actions, les avoir empoisonnées toutes, devait-elle nécessairement poursuivre cette malheureuse enfant, et, non contente d'avoir perdu la vie d'une mère, s'acharner encore sur celle de sa fille ? Non. Mes larmes, j'estime, ont largement payé par anticipation le bonheur de celle que j'aime, et cette seule pensée me les rend chères. J'ai arraché toutes les ronces du sentier et ne lui ai laissé que les roses à cueillir. Le soir de ma vie sera beau, si l'aurore en fut triste. Et ma plus belle récompense, celle que je souhaite le plus ardemment et sur laquelle je compte, sera de voir ma fille heureusement mariée, effeuillant sous mes yeux ravis, une à une, les joies du foyer que je n'ai jamais connues.

*Paris, 23 janvier.*

Je sommeillais depuis un certain temps déjà, quand une femme de chambre me réveilla et me remit sur un petit plateau la carte de Roger de Clarence.

Je l'attendais.

— Faites entrer.

Une petite pendule en porcelaine, placée sur un guéridon, marquait trois heures et demie. Roger apparut. Un instant, visiblement ému, il s'arrêta sur le seuil de la porte, puis il vint à moi, me prit la main et la baisa.

— Asseyez-vous là, près de mon lit, lui dis-je. J'ai beaucoup de choses à vous raconter et d'abord des reproches à vous faire.

— Des reproches ?

— Oui, Monsieur, Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt. Depuis plus de quinze jours, depuis la naissance de Raymonde, je ne vous ai pas vu !

— Je craignais d'être indiscret.

— Indiscret ? En voilà une excuse ! Vous moquez-vous de moi !... Vous savez bien que ma porte vous a toujours été ouverte et qu'aujourd'hui...

Je souris.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— N'êtes-vous pas ici chez vous, tout à fait... maintenant.

Il poussa un soupir.

— Vous vous trompez, dit-il. Il y avait autrefois dans cette maison un étranger que je méprisais, mais ne redoutais guère, parce que vous ne laimiez pas. Maintenant, il y en a un autre...

— Ah ! taisez-vous, Roger !... Ne recommencez pas, je vous en prie. Je croyais... que vous aviez oublié...

— Vous l'avez cru !... Je l'ai cru moi-même. Ou plutôt, non, je ne l'ai jamais cru. Seulement, pendant ces derniers jours, las de souffrir, j'ai essayé de tromper ma douleur, de me tromper moi-même. Je parlais de lui, de cet enfant, comme d'un être indifférent ; vous me voyiez plaisanter, rire, mais



ce que vous ne voyiez pas, ce que vous ne pouviez pas voir, c'étaient le dépit, la rage sourde que cachait ce jeu trompeur. Ah ! oui, sans doute, je parlais continuellement de lui, mais c'est parce que je l'avais continuellement présent à l'esprit. Et puis, vous ne savez pas, vous, ce que c'est que d'être jaloux !... Vous ne savez pas que l'homme jaloux aime, retournant ainsi le poignard dans sa plaie, à parler sans cesse de l'objet de sa jalousie, de même que l'assassin a toujours à la bouche le nom de sa victime et jette son exploit criminel à tous les échos, ne le pouvant garder pour lui, parce que son souvenir le dévore, le ronge comme un cancer !

Mais non, non, quoique j'aie fait, quoique vous ayez pu croire, je n'ai jamais cessé, fût-ce une seconde, d'être jaloux, de souffrir... de le maudire, ce petit être.

— Assez ! Assez ! Vous me faites trop de mal en parlant ainsi !

— La peine que je vous fais n'égale jamais celle dont je souffre en ce moment. Vous vouliez savoir, Raymonde, pourquoi je n'étais pas venu ces jours-ci ? Eh bien ! vous la connaissez maintenant, la raison. Je ne suis pas venu, parce que je souffre trop et que je trouve inutile de vous donner ma douleur en spectacle !

— Roger ! Roger ! Vous ne m'aimez plus comme autrefois !

— Je ne vous aime plus ? Mais je suis fou de vous, fou, entendez-vous bien ! À quoi bon vous le répéter : vous ne comprendrez jamais ce que j'éprouve, Raymonde, parce que votre amour est aussi calme, aussi paisible que le mien est violent, agité, tourmenté !... Et c'est juste d'ailleurs ! De qui seriez-vous jalouse, vous !

— Roger !

— Non, je n'abuserai pas davantage de la patience que vous apportez à m'entendre. Je ne troublerai pas plus longtemps votre félicité. Mes plaintes détonnent ici, où tout rit, où tout chante, où tout parle de joie et de bonheur !... Pardonnez-moi de m'être ainsi épanché. Ce n'est pas ma faute : j'aurais voulu me contenir, ne jamais vous rien laisser voir de la triste agitation de mon âme : je n'ai pas pu ! Mais soyez tranquille : à l'avenir, je saurai garder pour moi mes larmes. Mon chagrin, je le dissimulerai de mon mieux. Désormais, vous ne le devinerez même plus.

— Mais non, mais non, malheureux ! Je ne veux pas que vous me cachiez votre peine ! Je veux au contraire que vous me la confiiez tout entière, afin que je puisse vous consoler, Je vous prouverai que vos idées sont folles ! Être jaloux d'un enfant ! Cela se peut-il ? Ce petit être, que j'aime de tout mon cœur, me prend-il une parcelle de l'amour que je vous ai voué ? Le sentiment qui m'attache à lui est-il celui que j'ai pour vous ? Voyons, réfléchissez. Mais non, assurément ! Comment deux amours, de nature différente, pourraient-elles se nuire ?

— Vous ne comprenez pas.

— Mais si. Car enfin, c'est cela, vous êtes jaloux de Raymonde ?

— Non.

— Comment ? N'est-ce pas cette enfant dont la présence ici vous gêne ? N'est-ce pas parce que je l'aime que vous souffrez ?

— Oui.

— En vérité, mon ami, je ne vous comprends plus !

— Je vous expliquerai... plus tard... pas aujourd'hui.

— Si, si. Parlez, parlez ! Je veux savoir.

— Vous saurez... quand l'heure sera venue.

— Vous me cachez quelque chose ! Vous voyez bien que vous ne m'aimez plus !

— Ah ! non, mon cher amour, non, je ne vous aime plus !

Il se tut. Quelque temps nous demeurâmes silencieux. Il était assis près de mon lit et avait mis sa main sur la mienne.

Cependant que nous avions conversé, l'obscurité s'était faite dans la pièce. Il m'était maintenant impossible de voir son visage.

Je tournai un bouton électrique : une vive clarté jaillit, illumina la pièce.

Je m'aperçus alors qu'il pleurait.

Roger ! m'écriai-je.

— Je vous aime tant, ma Raymonde adorée ! Ne m'en voulez pas surtout. Avant d'entrer, je m'étais juré d'être calme... de ne rien dire... qui pût vous

attrister, vous alarmer... compromettre votre rétablissement. J'étais venu seulement pour vous voir et pour vous aimer |

— Oui, aimons-nous, mon cher amant !

— Parlez, parlez encore ! J'aime tant quand vous me dites cela !... Vous le dites si bien.

Il avait appuyé sa tête sur ma poitrine, comme un enfant. Il murmura :

— Dire que nous aurions pu être si heureux !

— Nous le serons, Roger. Nous le serons. Chassez seulement toutes ces vilaines pensées.

— Oui, je veux tout oublier. Je veux mieux que cela... Je veux...

— Oh ! dites ! dites !

— Je veux l'aimer aussi !

— Ah ! que c'est bon, que c'est bon, ce que vous venez de dire là ! Répétez !... Répétez-le, que je l'entende encore !... Oh ! la belle joie que vous m'avez donnée ! Je ne vous en veux plus, plus du tout !

Ce fut à mon tour de pleurer. Mais elles furent bien douces les larmes que je répandis, parce que c'étaient des larmes de joie, d'amour et de reconnaissance.

Alors il me vint une idée.

— Vous ne la connaissez pas encore ? Voulez-vous la voir ?

— Oui.

Je sonnai et donnai ordre qu'on apportât l'enfant.

La nourrice entra, tenant Raymonde dans ses bras.

— Déposez-la sur le lit, devant moi, et laissez-nous.

L'enfant dormait, souriante, ses petits poings fermés. Elle remua la tête, ouvrit les yeux, regarda.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille ?

Or, à ce moment, mes yeux, tout imprégnés encore de l'image de l'enfant, s'étant reportés sur Roger, un cri m'échappa.

— Qu'avez-vous, Raymonde ?

— Regardez !... Regardez !

— Quoi donc ?

— Les yeux, la bouche, le nez !... Comme elle vous ressemble !

Il la regarda attentivement et sourit :

— C'est vrai, elle me ressemble. C'est très curieux.

J'étais transportée de joie.

— Vous savez bien qu'elle est à vous, que je l'ai faite votre fille ! qu'il vous faut l'aimer comme si vous étiez son père.

Il réfléchit un instant et murmura :

— J'essaierai.

*Paris, 26 janvier.*

Je n'en puis croire mes yeux.

Que d'événements en si peu de temps !

Voici le télégramme que m'envoie Roger de Clarence et que je reçois à l'instant.

« Ma chère Raymonde,

« Un horrible malheur vient d'arriver. On a rapporté ce matin, à la maison, le corps inanimé de Jacqueline. L'infortunée a trouvé la mort dans un accident d'automobile.

« Que peut-on imaginer de plus atroce ! Elle était avec la comtesse Branishka, qui est à peine contusionnée, et un mécanicien qui est sain et sauf. C'est elle qui conduisait.

« L'accident s'est produit à cinq cents mètres de Mantes.

« Devons-nous voir, dans cette épouvantable catastrophe, le châtiment de Dieu. Toujours est-il que voilà l'affreuse réalité : Jacqueline n'est plus.

« Je lui pardonne de toute mon âme. Je prierai pour elle et suis bien convaincu, connaissant votre cœur, ma bonne Raymonde, que vous unirez vos prières aux miennes, pour le repos éternel de celle qui fut votre amie.

« Roger de Clarence. »

Quel malheur ! Pauvre Jacqueline ! Elle que j'ai vue, voilà huit jours à peine, si gaie, si bien en vie !

Oui, je prierai pour toi. Est-ce ta faute, après tout, si tu fus ce que tu as été. La mauvaise éducation que tu avais reçue est, à mon sens, la seule cause de ton inconduite. Tu n'avais pas, gravés au fond du cœur, ces grands principes sans lesquels la vertu pour une femme est impraticable. Tu ne crus à rien, ni à la religion de Dieu, ni à la morale des hommes. Tu passas par la vie, frivole, insouciant, sceptique, railleur, sans seulement t'apercevoir que les plis de ta robe se souillaient dans la boue du chemin. Tu avais eu le bonheur, que tu ne méritais pas, de rencontrer un homme à l'âme grande et généreuse, qui ne demandait qu'à te pardonner, qui essaya de te relever. Tu as ri de lui comme de tous ceux qui te parlaient de devoir et de morale. O insensée !... Pauvre fille !...

Hélas ! Tu comprends aujourd'hui le sens de ces terribles paroles :

« Il n'y aura aucun vice qui n'ait son tourment propre.

« ... Alors se lèvera pour juger Celui qui, aujourd'hui, se soumet humblement aux jugements des hommes<sup>[1]</sup>. »

.....

Mais j'y pense ! L'idée m'en vient à l'esprit : Jacqueline disparue, Roger est libre. Il peut... nous pouvons... La voilà, la vraie, la seule solution aux embarras dans lesquels nous nous débattons ! Le voilà donc rendu possible, le mariage pour lequel nous étions faits l'un et l'autre, que nous désirions tant, sans oser l'espérer. Le rêve de toute notre vie est sur le point de se réaliser.

Je vais écrire à Roger tout de suite. Je veux le voir. Il faut qu'il vienne. Je veux lui dire mes projets, qu'il partage mon bonheur sans plus tarder.

Mais d'ailleurs, il y a déjà pensé, c'est certain. Si dans sa lettre il ne me dit rien de tout cela, c'est par pure convenance.

Aussi est-il préférable, et pour la même raison, que je ne lui écrive pas sur-le-champs, que j'attende quelques jours. Ce serait mal, très mal. Il ne faut pas dans cet horrible malheur, dans ce deuil, devant le cadavre de cette infortunée, il ne faut pas qu'un seul cri de joie soit poussé, qu'il soit formulé une seule espérance.

Hélas ! Je dois bien me l'avouer : ce jour qui s'achève, au lieu d'être un jour de tristesse, aura été pour moi un jour de bonheur. Du moins que je ne le laisse pas voir. Ne serait-il pas, en effet, répugnant de paraître édifier sa félicité sur un cercueil.

J'attendrai donc. J'attendrai pour lui en parler qu'il me vienne voir. Peut-être lui, le premier, m'en touchera-t-il un mot. C'est probable et mon impatience ne doit pas devancer la sienne.

Oh ! le bel avenir qui s'ouvre devant moi. Le nuage qui assombrissait l'horizon se déchire tout d'un coup. Une aube nouvelle, toute rayonnante, se lève sur les ténèbres du passé. La route désormais peut être longue : j'ai, pour la parcourir, deux compagnons, deux êtres adorés, à qui j'ai voué ma vie, ma fille et mon époux.

*Paris, 1<sup>er</sup> février.*

Roger de Clarence m'avait envoyé un mot me prévenant de sa visite cet après-midi.

Je l'attendais avec impatience.

Trois heures sonnaient quand il arriva chez moi.

Je lui exprimai le chagrin que m'avait causé la mort épouvantable de Jacqueline.

— Vous l'aimiez malgré tout, lui dis-je. Vous devez être très malheureux.

— Très malheureux.

J'avais hâte, tout embarrassée que je fusse, d'entamer un sujet de conversation si impatientement désiré. J'attendais qu'il parlât. Mais il était

triste, abattu, et ne me paraissait nullement disposé à secouer la douleur qui semblait l'accabler.

Et tout à coup, j'éprouvai comme une morsure au cœur : j'étais jalouse de le voir ainsi s'attacher au souvenir d'un être, qui ne méritait pas ses larmes, oublier un instant sa maîtresse, pour ne penser qu'à cette femme qui, elle, ne l'avait jamais aimé.

Cependant il se taisait toujours.

J'étais étendue sur une chaise-longue. Il était assis devant moi, les yeux baissés. Je l'observais attentivement, cherchant à savoir sa pensée.

Alors l'idée me vint, consolatrice, que seule le retenait la honte d'ébaucher un mariage au lendemain de la mort de Jacqueline. Pudeur bien naturelle, que j'avais moi-même éprouvée, mais que mon amour avait vite étouffée. Aussi, et malgré toutes mes résolutions, ce fut moi qui pris les devants.

— Maintenant, lui dis-je, votre vie va bien changer.

— Hélas !

Je m'arrêtai, indécise. Ce devait être mal, très mal, ce que je faisais là. La mort de Jacqueline avait visiblement affecté Roger ; de nouveau, un instant, je compris qu'il eût été plus convenable de le laisser tout entier à sa douleur, mais je ne pus résister au désir de l'entendre par un mot confirmer mes espérances et mon bonheur, et ces paroles s'échappèrent de ma bouche, sans qu'il me fût possible de les retenir :

— Vous êtes... libre !

Je regardai ses yeux, qu'il releva sur moi ; j'y cherchai avidement l'effet que lui avait produit cette exclamation insinuante. Je n'y lus que l'étonnement,

— Libre ? murmura-t-il. Pourquoi libre ?

Ce fut comme un choc violent que je reçus au cœur. Ainsi donc, il n'y avait pas pensé, lui !

Haletante, angoissée, pressée d'en finir, je repris :

— Je veux dire... que vous pourrez désormais disposer de votre avenir... comme bon vous semblera.

Il me regarda sombrement.

— C'est juste, dit-il. Je devine où vous voulez en venir.

— Roger ! m'écriais-je, comme vous avez dit cela !

— Je l'ai dit... comme une chose que lon a longtemps, vivement, ardemment souhaitée... et qui n'est plus possible.

— Plus possible ?

— Je l'ai dit tristement... avec regret, avec beaucoup de peine !

— Plus possible ? répétais-je, affolée. Vous avez dit que ce n'est plus possible ! Non, non, j'ai mal entendu ou vous n'avez pas compris ! Nous ne parlons pas de la même chose, n'est-ce pas, c'est sûr !

— Si.

— Je parlais, moi, du mariage... de notre mariage.

— Je sais, Raymonde.

— Et vous me répondez...

— Que ce n'est plus possible !

— Vous ne voulez pas m'épouser ?

— Je ne le peux pas.

— Ah ! c'est trop fort ! C'est trop fort ! Je rêve ! Ce n'est pas vous, Roger, mon Roger que j'aime, qui m'aimez, ce n'est pas vous qui me parlez en ce moment !

— Calmez-vous, ma pauvre Raymonde. Moi aussi, je souffre bien de ne pouvoir réaliser le plus cher de mes vœux.

— Mais, enfin, qui vous en empêche ?... Parlez, répondez-moi, dites, dites quelque chose !...

Et comme il ne répondait rien, je criai de nouveau :

— Dites-moi, je le veux, qui vous en empêche ?

Il réfléchit encore un instant, puis, du doigt désignant le berceau de mousseline bleue où reposait Raymonde, il répondit :

— Elle.



Je compris tout d'un coup et j'éprouvai alors, c'est étrange à dire, comme une sorte de soulagement. Oui, je respirais. C'est que j'avais tout entrevu, tout redouté : en une minute d'affolement les pires éventualités, les plus invraisemblables, m'étaient apparues possibles. Aussi, à tout ce que j'avais confusément imaginé, préférerais-je cent fois la réalité, si triste qu'elle fût.

— Encore ! Toujours vos idées ! murmurai-je,

— Ecoutez-moi, dit-il.

Au ton tragique sur lequel il prononça ces derniers mots, une angoisse mortelle m'étreignit le cœur. Quelques secondes s'écoulèrent dans un profond silence.

Il parla. Sa voix était brève, sèche, saccadée. On le devinait troublé par une profonde émotion. On sentait aussi, rien qu'à son verbe contracté, l'effort violent qu'il faisait pour la dissimuler.

— Raymonde, vous m'avez demandé un jour — il n'y a pas longtemps — de vous dire pourquoi, en dépit de vos supplications et de la peine immense que je savais vous faire, je ne « pouvais » pas aimer votre fille. Je vous ai alors répondu : « L'heure n'a pas encore sonné. » J'espérais toujours que la tempête, qui agite dans ma pauvre tête les plus noires et les plus folles idées, n'était que passagère et se calmerait un jour. Vain espoir ! Le jour n'est pas venu et ne viendra jamais. C'est pourquoi je me décide à rompre le pénible silence que je gardais obstinément, en dépit de vos supplications. J'étouffe. Je veux parler.

Il s'arrêta. Sa poitrine haletait ; ses lèvres tremblaient et toute sa figure m'apparut décomposée.

Il reprit :

— Vous m'avez demandé si j'étais jaloux de votre fille ? C'eût été ridicule. Vous l'avez dit vous-même : l'amour qu'une femme a pour son enfant ne saurait amoindrir celui qu'elle a pour son amant. Aussi, quand vous m'avez posé cette question, je vous ai répondu : non. Vous m'avez ensuite demandé si c'était parce que vous l'aimiez que je souffrais. Cette fois, je vous ai répondu : oui. Et la contradiction apparente de ces deux affirmations vous a fait conclure : Je ne vous comprends pas.

De nouveau il s'arrêta.

Son corps était à tout instant agité par des mouvements nerveux et les traits de son visage se contractaient affreusement.

Je demeurais immobile, n'osant faire le moindre mouvement, tant j'avais peur de troubler le silence dans lequel allait être jetée la vérité, si impatiemment attendue, si terriblement annoncée. J'étais toute remplie d'effroi. Il me semblait que mon cœur, qui tout à l'heure battait à se rompre dans ma poitrine, s'était subitement arrêté.

Tout à coup, Roger tressaillit. Ses yeux, démesurément ouverts, s'enflammèrent d'un éclat farouche. Il me saisit les deux poignets, qu'il pressa comme avec rage, si fort que je poussai un cri, et d'une voix frémissante, terrible, toute pleine de désespoir :

— Mais vous ne comprenez donc pas, malheureuse, s'écria-t-il, vous que j'aime, que j'aime au point que j'en suis devenu fou, vous que j'aurais voulue à moi, tout à moi, rien qu'à moi ! Vous ne comprenez donc pas, insensée que vous êtes, que c'est de lui, oui, de lui, de cet homme qui vous fit tant souffrir, à qui vous avez appartenu, son père à elle, que c'est de cet être exécrable que je suis jaloux !... Ah ! vous comprenez maintenant, et vous frissonnez d'effroi rien qu'à la pensée des tortures qu'il m'a fallu subir !... Et vous voyez bien maintenant que mon mal est sans remède, qu'il est incurable, car vous l'aimerez toujours, cette enfant que je hais et que j'adore, parce qu'elle est de lui et qu'elle est de vous, et quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, quoi que vous vouliez, c'est toujours l'autre, le père, le mort, que vous aimerez à travers elle !

J'étais glacée de terreur. Une sueur froide m'inondait le front. Je ne sus que répondre.

— Vous vous taisez ! reprit-il. Vous savez, aussi bien que moi, que toute consolation serait vaine. Vous comprenez...

Je fis un violent effort sur moi-même et l'interrompant :

— Taisez-vous ! m'écriai-je. Taisez-vous, Roger ! C'est fou, c'est fou, ce que vous dites-là ! Non, non, je ne le comprends pas ! Je ne veux pas le comprendre !...

Il eut un sourire amer.

— Vous ne « voulez » pas ? répéta-t-il. C'est donc que vous avez compris !

— Roger !... Je vous en supplie !

Il dit, scandant les mots, qui brisaient mon cœur en y tombant :

— Voilà pourquoi vous ne serez jamais ma femme. Nous ne pouvons plus vivre ensemble. Toujours, toujours, vous m'entendez bien, entre nous se dresserait, image du passé, spectre inévitable, bourreau sans pitié, féroce, impitoyable, d'autant plus hideux qu'il sera plus charmant, l'enfant ! Et chacune des caresses que vous lui prodiguerez, chacun des noms d'amour dont vous l'appellerez, iront se poser sur l'autre ! Et celui que durant sa vie vous n'avez jamais aimé, que vous avez haï de toutes les forces de votre délicatesse outragée, désormais, mort, dans le regard clair de cet enfant, dans sa chevelure blonde, dans le satin de sa chair, dans sa voix, dans ses gestes, dans tout lui enfin, vous l'aimerez, vous l'aimerez malgré vous, vous l'aimerez follement, à la passion, vous l'adorerez ! Voilà. Comprenez-vous alors que j'en sois jaloux !

J'éclatai en sarglots et tombai sans force, à ses genoux.

Il me releva.

— Pauvre cher amour, dit-il, nous sommes bien à plaindre !... La désolation où je vous vois ne fait qu'accroître la mienne ! Mais, vous le comprenez vous-même maintenant, il serait cruel à vous, comme à moi, d'insister. Nous ne pouvons pas rester ensemble : il faut que nous nous séparions.

— Oh ! non, Roger !... Pas cela !

— Il le faut.

— Par pitié...

— À moins que...

À ces mots, qu'il prononça tout bas, je relevai brusquement la tête :

— Que dites-vous ?

— Rien.

— Mais si, mais si, vous avez parlé ! Vous avez dit : À moins que...

— Non, vous ne voudriez pas.

— Je ferai ce que vous voudrez, tout ce que vous me demanderez de faire ! Ne suis-je pas à vous, tout entière à vous, ne suis-je pas votre chose ! Ne vous ai-je pas dit que ma volonté s'était fondue en la vôtre !... Que m'importe le plus douloureux, le plus cruel des sacrifices, pourvu que vous restiez près de moi, mon cher amour, pourvu que tu me restes !... Ordonne et j'obéirai !

Il me regarda longuement, attentivement, comme s'il eût voulu pénétrer ma pensée :

— Est-ce bien vrai ce que tu dis là ? J'étendis la main :

— Je te le...

— Non ! Pas ça ! Ce serait lâche de ma part, ce serait abuser : Je préfère t'éviter un serment... que tu ne tiendrais pas !

— C'est donc bien dur ce que tu vas exiger de moi ?

— Très dur.

— Parle. Que veux-tu ? Je suis prête à tout. Je me livre à toi tout entière.

— Je veux mieux que cela.

— Emporte-moi où tu voudras !

— Je veux mieux que cela.

— Dispose de moi comme tu l'entendras !

— Mieux que cela encore !

— Mieux que cela ? Oh ! Roger, tu me fais peur !

Alors, je vis ses regards se diriger vers le berceau de Raymonde. Un éclair me traversa le cerveau. Je compris. Je poussai un cri.

— Ah !... malheureux !... malheureux !

— Tu vois bien que tu ne veux pas !

— Me séparer de mon enfant, l'éloigner de moi, la mettre n'importe où, pour que tu ne la voies plus, et vivre tous les deux, égoïstes et heureux, pendant que, loin de moi, elle... Ah ! c'est cela que tu veux !... C'est cela que tu viens proposer à une mère !.., Malheureux !

— Raymonde !

— Plutôt la mort, la mort cent fois !... Je t'appartiens, tue-moi, mais tu ne me l'arracheras jamais !

— Ecoute-moi, Raymonde !

— Jamais !

Les poings crispés, la chevelure défaits, le visage tout rempli de larmes, comme une folle, je criais maintenant :

— Jamais ! jamais ! Entends-tu bien, jamais !

Lui, demeurait immobile, mais il était pâle comme un mort.

— Est-ce bien là ton dernier mot ?

— Jamais.

— Alors, dit-il, je pars. Vous ne me reverrez plus...

Lui, partir ?... Je perdis la tête :

— Roger ! Roger !... Ne pars pas !... Reste !

Il était maintenant sur le seuil de la porte. Au travers de mes larmes, je l'aperçus qui me regardait, semblant attendre l'ultime réponse. D'abord il se fit en mon esprit un tel trouble que je restai devant lui, comme hébétée, ne sachant même plus ni pourquoi j'étais affolée, ni ce qu'il me demandait. Puis, soudain, avec une netteté effrayante, m'apparut dans toute son horreur le dilemme posé : elle ou lui ? Un instant, sur mes lèvres, deux mots se débattirent, résumant deux amours, dont l'un devait, en cette seconde, triompher de l'autre ; une force mystérieuse me poussait, me poussait vers lui, mais une autre, également mystérieuse, celle-là irrésistible, me cloua à ma place, et je criai une dernière fois :

— Jamais !

Il disparut. La porte se referma. J'entendis le bruit de ses pas s'évanouir dans le silence ; un sanglot s'échappa de ma gorge desséchée ; je fis quelques pas, chancelai, et m'abattis de toute la longueur de mon corps, inerte, au pied du berceau de ma fille.

FIN DU JOURNAL  
DE RAYMONDE GRANDIDIER

---

1. [↑](#) Imit. chap. XXIV.

## ÉPILOGUE

Un an et quelques mois se sont écoulés.

Raymonde Grandidier, vêtue de noir, s'achemine dans la petite allée solitaire, tapissée de mousse, du parc de Clovers, cette allée qu'elle-même nous présenta tout au commencement de son journal. Elle tient par la main un joli petit baby, rose fillette aux boucles d'or, qui jase et qui trébuche.

Il fait une belle matinée de printemps. Au travers des branches entrelacées, qui forment comme un berceau de verdure, on aperçoit l'azur du ciel, sans un nuage, sans une tache, sans une ride.

À l'approche, bien que discrète, des deux aimables promeneuses, à droite et à gauche, dans les fourrés ; partent de petits oiseaux effarouchés, des merles et des grives.

La jeune femme marche, pensive. L'enfant se laisse traîner, rieuse ; elle aperçoit des papillons de toutes couleurs, qui voltigent dans un rayon de soleil ; elle les montre du bout de son petit doigt rose, veut courir après, se baisse pour cueillir une fleurette, la porte à sa bouche, et tout à coup elle part d'un éclat de rire, fait un faux pas et tombe.

Madame Grandidier s'est arrêtée.

— Voyons, Raymonde, soyez raisonnable. Quel méchant petit démon vous faites !... Tu vas encore te fatiguer, mon trésor ! D'ailleurs rien ne nous presse, il fait bon, asseyons-nous un peu.

Sur le tapis de mousse, à l'ombre d'un gros chêne, elle s'assied. Le baby, très gravement, en fait autant, à côté d'elle.

Alors, Raymonde Grandidier se souvient que c'est à cette place, à cette même place — il y a longtemps, le lendemain de sa sortie du couvent et de son arrivée à Clovers — qu'elle surprit un écureuil. Le petit animal jouait sur l'herbe, sa queue fauve relevée en panache ; en l'apercevant, il se dressa

sur son séant, découvrit son gilet blanc, s'élança sur un sapin, sur ce sapin, là, et disparut, en gloussant, dans la ramure épaisse...

À cette pensée, tout un flot de souvenirs lointains lui revient à la mémoire. Elle se revoit jeune fille. Elle se rappelle ses débuts dans le monde, Jacqueline de Rieux, le vieux curé, les promenades à cheval dans la forêt... Et tout à coup, son front se plisse : deux figures viennent d'apparaître simultanément, celle de Roger de Clarance, et celle de l'autre... Raoul Grandidier. Elle se rappelle le soir du feu d'artifice au château de Gombourg, la scène avec sa famille, le mariage... tout, elle se rappelle tout.

— Maman ! crie la fillette en la tirant par le bras, et en lui montrant un petit rouge-gorge, qui se démène sur une branche d'arbuste.

La vision est brisée. Raymonde sourit :

— Ne lui fais pas peur, surtout, ma mignonne, parce que le rouge-gorge, c'est l'oiseau du bon Dieu.

Et elle lui raconte la jolie légende ; le petit oiseau, alors tout gris, venant se poser au pied de la Croix, sur laquelle le Sauveur expire. Il chante, et sa voix mélodieuse monte aux oreilles du Christ, charme ses derniers moments. L'auguste Victime baisse alors les yeux, cherche quel est ce petit être qui, le dernier, l'assiste et le vient consoler. Il l'aperçoit, perché sur une roche, et lui sourit. Or, de son front meurtri tomba une goutte de sang sur la gorge frémissante de l'oiseau mignon. La goutte de sang fit une tache, une tache qui ne s'effaça jamais, que garda toujours le divin petit chanteur : on le nomma le rouge-gorge.

L'enfant écoute attentivement sa mère, sans la quitter des yeux, et Raymonde conclut :

— Alors, tu comprends, chérie, inquiéter cette petite bête, ce serait faire de la peine au bon Dieu !

L'oiseau battit des ailes et partit.

La fillette poussa un : oh !... plein de regret, car elle l'aimait déjà, elle l'aimait de tout son cœur.

Cependant Raymonde a tiré de son corsage une lettre bordée de noir, une lettre qu'elle vient de recevoir et, pour la vingtième fois, elle la relit :



*Venise.*

« Ma chère Raymonde,

« Depuis notre brusque séparation, j'ai voyagé, comme vous le savez. J'ai parcouru tous les pays du monde, sans jamais parvenir à vous oublier. Le souvenir de nos amours me poursuit partout.

« J'ai voulu revoir Venise, ce pays où je connus de si beaux jours, de si douces ivresses, où nous nous aimâmes. Vous en souvenez-vous, Raymonde ? Oh ! la belle nuit, en gondole, sur l'Adriatique ! Vous rappelez-vous ce que vous me disiez alors !... Vous rappelez-vous vos serments d'amour... et nos rêves ! Hélas ! que ne suis-je mort en cette nuit de bonheur !

« Toutes les promenades que nous avons faites ensemble, je les ai refaites, seul, triste, pieusement, comme des pèlerinages. C'est alors que, ne résistant plus à la tentation, je prends la plume et vous écris cette lettre. Pardonnez-moi cette liberté : il ne dépend que de vous que je n'aie pas à la regretter.

« Raymonde, ma Raymonde adorée, que j'aime aujourd'hui plus ardemment, avec plus de force que jamais, est-il vrai que tout soit bien fini entre nous ! Oh ! non, n'est-ce pas ? Vous avez dû réfléchir depuis, Raymonde ! On ne foule pas impunément aux pieds le bonheur quand il se propose ! Moi aussi, j'ai réfléchi : j'ai été brutal, cruel, inhumain, en exigeant de vous une chose qu'une mère, à moins d'être infâme, ne saurait accorder. Votre conduite, en me chassant, fut celle d'une honnête femme et d'une bonne mère !... Pardonnez-moi la mienne. La passion, la jalousie m'avaient aveuglé. C'est à trois que nous devons vivre et non pas à deux. Votre fille sera ma fille, je l'aimerai par amour pour vous. Vous verrez comme nous serons heureux ! Pensez-y donc, Raymonde ! Nous pourrions nous aimer à la face du monde, en toute liberté, sans honte ni scrupule !

« Dites un mot, un mot seulement, mon cher amour, et je suis à vos genoux... et vous êtes ma femme !

« Celui dont la vie est la vôtre,

« Roger de Clarence. »

Raymonde plie la lettre soigneusement, délicatement. Elle pousse un soupir et répète ces mots : « Je l'aimerai par amour... par amour pour vous !... » Doucement, incrédule, elle secoue la tête, sa jolie tête dont les chagrins n'ont pu ternir la radieuse beauté ; une larme perle au coin de sa paupière, reste un instant suspendue à ses longs cils noirs, et tombe. Puis, elle remet la missive dans son corsage, précieusement, ainsi qu'une relique, regarde l'enfant qui, en ce moment, tout plein d'insouciance, ignorant encore les drames de la vie, auxquels il doit le jour, s'amuse avec une fleurette, elle le prend dans ses bras, l'embrasse passionnément et dit :

— J'ai perdu un bonheur ; j'en ai trouvé un autre.

Et comme le baby bégaye, enlaçant de ses petits bras potelés le cou de la jeune femme :

— Maman !... Maman !...

Elle murmure :

— Oh ! ma chère adorée !... N'est-ce pas celui que tu viens de me donner, le plus doux nom que puisse entendre une femme !... Non, non, Sois sans crainte, je veux être ta mère, rien que ta mère, ne plus connaître au monde d'autre amour que le tien !... Tu seras désormais, toute ma vie, mon seul et mon unique bonheur, petit ange doré, qui fus l'obstacle !...

FIN.

*Novembre 1901.*

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Dlouit
- Acélan
- M0tty
- Guillaumelandry
- Havang(nl)
- Kilom691
- Obelon

---

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)